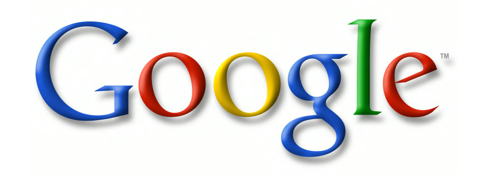
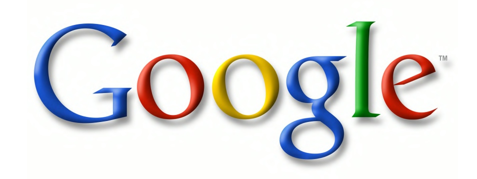
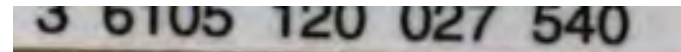
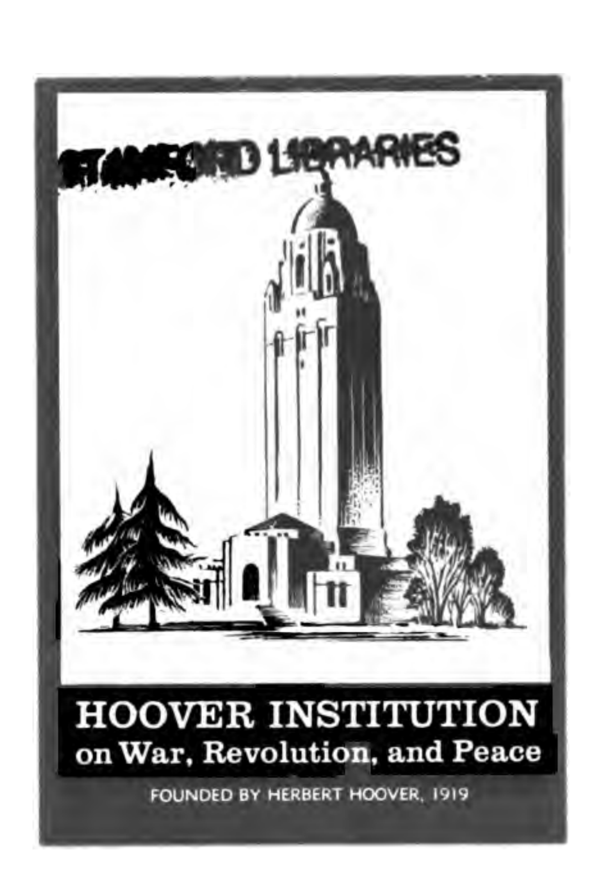


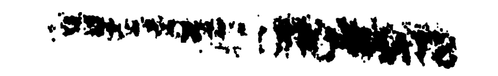

Google



Arfa-ud-Dovleh, Mirza Riza Khan, prince.

Perles d'Orient.


STANFORD LIBRARIES
HOOVER INSTITUTION
on War, Revolution, and Peace
FOUNDED BY HERBERT HOOVER, 1919



PERLES D'ORIENT





PERLES D'ORIENT

PAR

S. A. LE PRINCE ARFA-UD-DOVLEH

MIRZA RIZA KHAN

DANISCH

AMBASSADEUR DE PERSE A CONSTANTINOPLE.

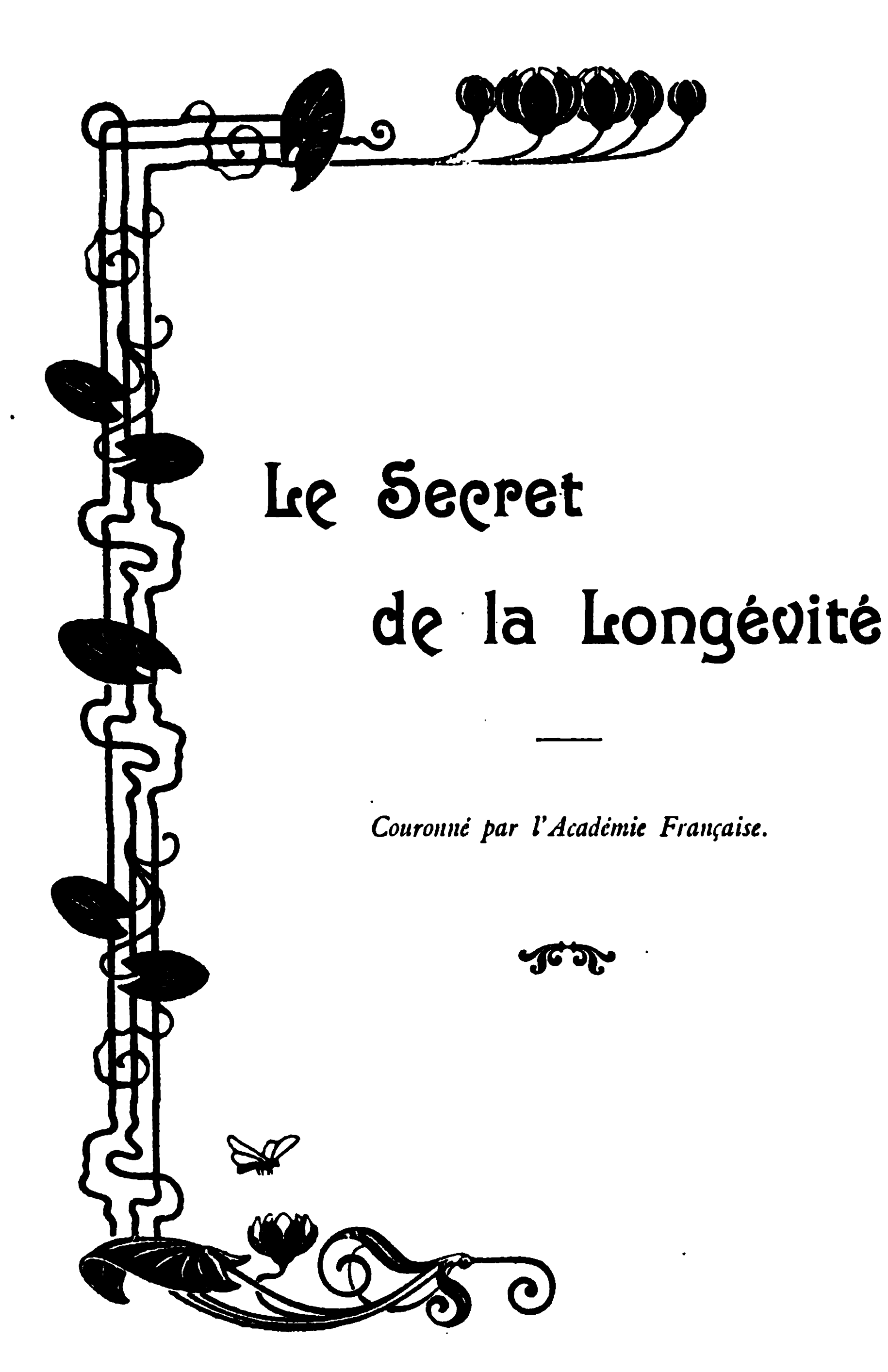


CONSTANTINOPLE

Imprimerie du LEVANT HERALD, Péra, Rue Asmali Médjid, 35.

1904

BD

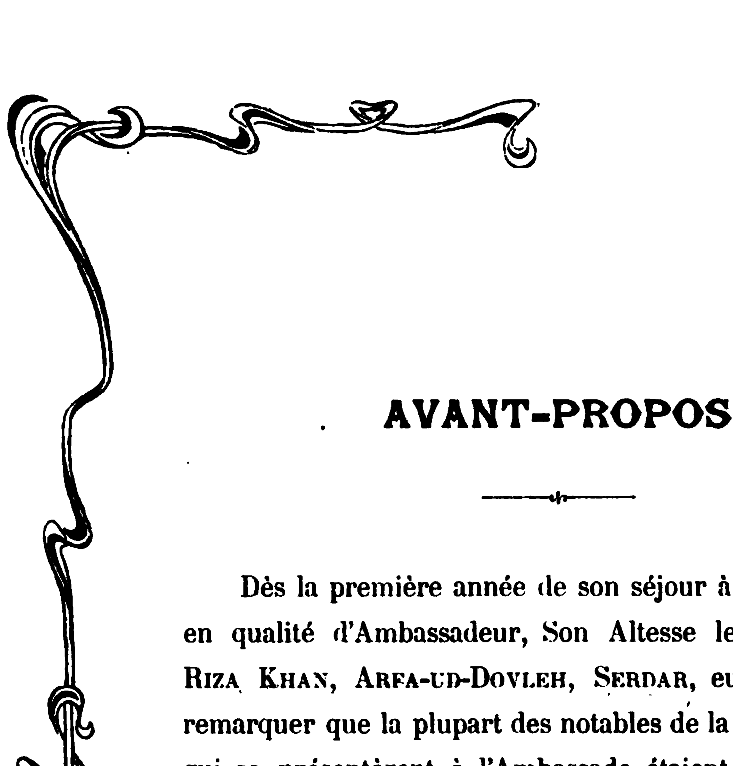


Le Secret de la Longévité

Couronné par l'Académie Française.

On apprend dans cette brochure
Ce qu'une vie humaine dure
Suivant les lois de la nature.
Danisch en ces vers a chanté
Par amour de l'humanité
Le secret de longévité.

RIZA.



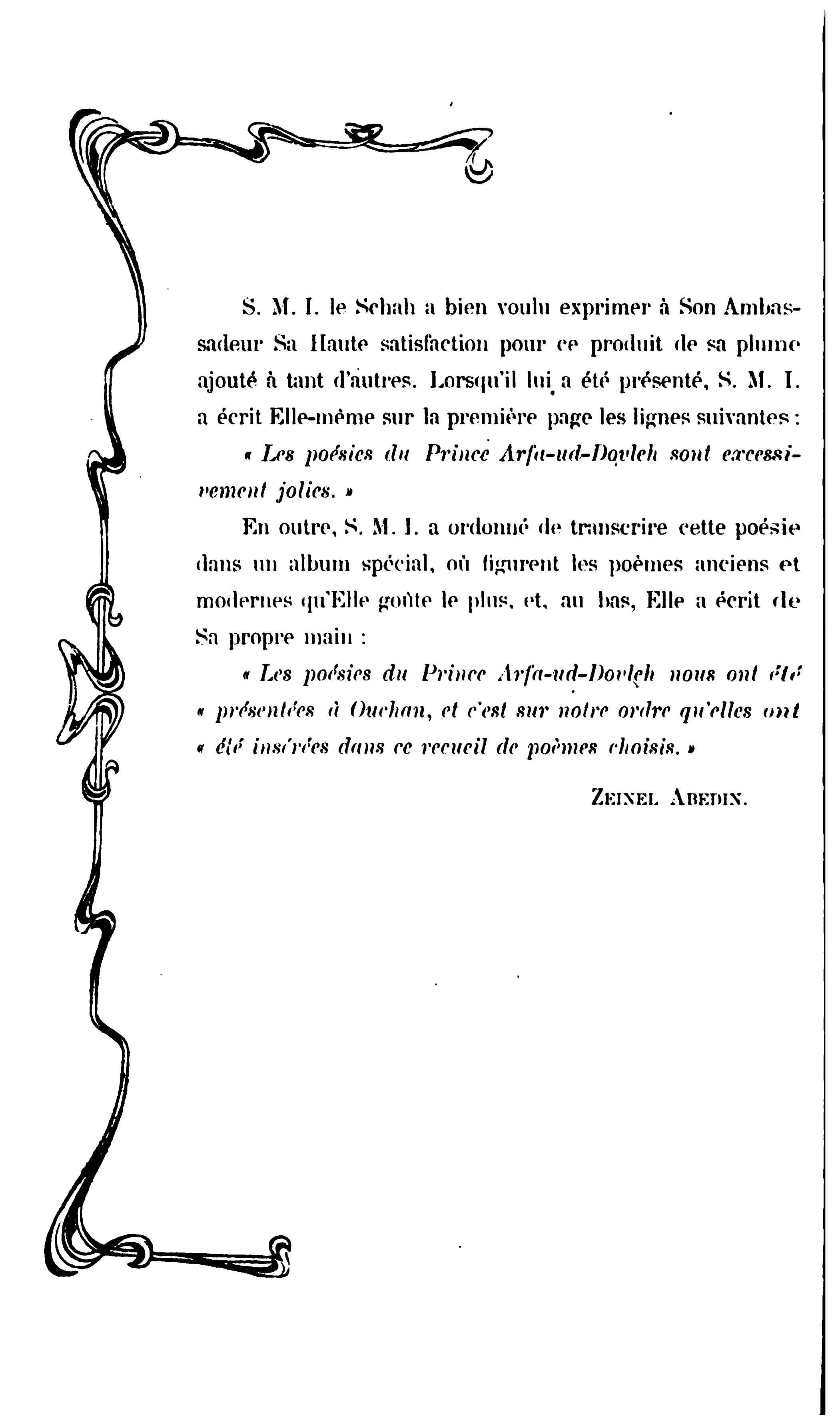
AVANT-PROPOS

Dès la première année de son séjour à Constantinople, en qualité d'Ambassadeur, Son Altesse le PRINCE MIRZA RIZA KHAN, ARFA-UD-DOVLEH, SERDAR, eut l'occasion de remarquer que la plupart des notables de la colonie persane qui se présentèrent à l'Ambassade étaient plus ou moins âgés et ne manquaient pas d'exprimer le regret d'être déjà vieux, et craignaient de mourir loin de leur patrie.

C'est pour les consoler que S. A. l'Ambassadeur écrivit alors ces 200 distiques, expliquant à ses compatriotes que, d'après les sciences naturelles et la physiologie, 60-70 ans ne sont que la moitié d'une existence humaine normale, et que le terme naturel de notre vie est 125 ans.

L'intention première de l'auteur était de dédier ces vers plus spécialement à tous les vieillards du monde.

Mais en Perse, comme en Turquie, on a jugé que cette publication serait fort utile à tous, même à la jeunesse. C'est pourquoi Son Altesse s'est décidée à la dédier à tout le genre humain.



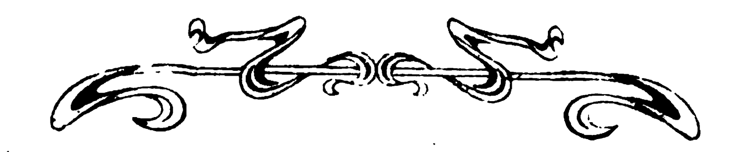
S. M. I. le Schah a bien voulu exprimer à Son Ambassadeur Sa Haute satisfaction pour ce produit de sa plume ajouté à tant d'autres. Lorsqu'il lui a été présenté, S. M. I. a écrit Elle-même sur la première page les lignes suivantes :

« Les poésies du Prince Arfa-ud-Dovleh sont excessivement jolies. »

En outre, S. M. I. a ordonné de transcrire cette poésie dans un album spécial, où figurent les poèmes anciens et modernes qu'Elle goûte le plus, et, au bas, Elle a écrit de Sa propre main :

« Les poésies du Prince Arfa-ud-Dovleh nous ont été « présentées à Ouchan, et c'est sur notre ordre qu'elles ont « été insérées dans ce recueil de poèmes choisis. »

ZEINEL ABEDIN.



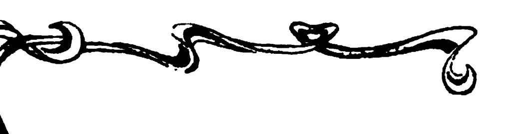
LE SECRET DE LA LONGÉVITÉ

Je voudrais, chers amis, servir l'humanité
En vous contant un fait digne d'être cité.
Un soir, au clair de lune, au bord de la rivière,
Dans le camp de Gurgan, nous nous donnions carrière
A causer, comme on fait entre bons compagnons.
Nos sujets favoris de conversations
Etaient la vie humaine à ses âges divers,
Et les maux par chacun en ce monde soufferts.
L'un était colonel, une riche nature,
Plein d'esprit, et versé dans la littérature.
Un autre, un général, avait grande valeur
Comme fort en science, et comme ingénieur.

Le premier ne songeait qu'à jouir de la vie;
Le second de tristesse avait l'âme remplie.
En tout cet univers, ainsi qu'en un jardin,
Le colonel voyait partout sur son chemin
S'épanouir bouquets, fleurs de toute nuance.
Tout pour le général était ronce et souffrance.
L'un de trente-cinq ans, en son corps vigoureux
Montrait assez combien il se sentait heureux.
L'autre avait dépassé déjà la cinquantaine,
Et ses cheveux étaient de couleur incertaine.
Le colonel pouvait bénir la destinée
Que son père en mourant lui laissa fortunée,
Et, comme en cette vie il ne manquait de rien,
Il répétait toujours ce dicton d'un ancien :
Que peut-on désirer de mieux que la jeunesse ?
Quoi vaudrait ses plaisirs et leur joyeuse ivresse ?
Si je vis jusqu'alors, disait le général,
Heureux mortel ! j'aurais plus tard ton mot final.
Lorsque tu compteras le chiffre de mon âge,
La vie aura pour toi perdu tout son mirage.
Dans vingt ans, cher enfant, l'on t'appellera vieux.
Alors, à chaque instant le penser soucieux
De la mort remplira d'amertume ton âme,
Comme un poison subtil rebelle à tout dictame.

J'ai cinquante ans passés et songe, en méditant,
Aux vers de Saadi lus dans le Gulistan :
« Toi qui sans t'éveiller passas la cinquantaine,
« De rattraper le temps donne-toi donc la peine.
« D'avance en ton tombeau mets des grains de bonheur,
« Car nul après ta mort n'y portera son cœur. »
Ces quelques vers ont fait mon existence amère,
Et transformé mon âme en maison mortuaire.
Pourquoi le Tout-Puissant fit-il nos jours si courts ?
Ne valait-il pas mieux en prolonger le cours,
Pour qu'il représentât deux fois soixante années ?
Les premières seraient au labeur destinées ;
La seconde moitié serait pour le repos.
D'abord, l'expérience avec ses longs travaux,
Puis le fruit de la peine avec sa jouissance.
Nos jours sont si bornés ! Si j'avais su d'avance
Combien la vie est brève, au lieu de mes tourments
En un tranquille abri j'aurais passé mon temps.
Et, si de mes ennuis tu veux savoir la cause,
Ecoute ce récit fidèle en toute chose :
Enfant, on me fit lire, écrire tout le jour.
Quand j'eus onze ans, j'appris à l'école, à mon tour,
L'arabe et le persan, puis la langue française,
Le russe et le latin. Mais ma santé mauvaise

Par fatigue, anémie, et mes nerfs excités
Par excès de travaux constamment augmentés,
Causèrent à seize ans si grande inquiétude,
Que l'on dut m'ordonner de quitter toute étude.
De la tuberculose on me crut menacé;
Désespérant alors de mon corps épuisé,
La Faculté me fit aller à la campagne,
Et vraiment Ruknabad et son air de montagne
En deux ans triompha de ce mal si cruel.
Alors, pour obéir à l'ordre paternel,
Je vins à Téhéran suivre l'Académie.
Me voir ingénieur étant la grande envie
De mon père pour moi, j'écoutai son désir
Et je dus préférer la science au plaisir.
Loin de mes chers parents je passai cinq années
A l'étude, au travail sans relâche adonnées ;
Et lorsque, à vingt-cinq ans mon diplôme remis,
Au service d'Etat je fus enfin admis,
Ce fut alors le tour des labeurs, des voyages ;
Partout où se trouvaient de pénibles ouvrages;
Des routes à tracer, des bornes à placer,
Toujours le sort venait sur mon nom se poser.
L'été comme l'hiver me voyait sur la brèche,
Et quinze ans de succès, dont j'ai mémoire fraîche,



Me valurent le rang de Khan et Colonel.
Si cet honneur pour moi tout exceptionnel
N'eût perdu de son prix par la mort de mon père,
Je n'aurais désiré rien d'autre sur la terre.
Mais, dans ce monde, hélas! on apprend tôt ou tard
Que pour chacun de nous il n'est ni miel sans dard,
Ni rose sans épine, et la douleur fut telle
Pour ma mère et pour moi, que la perte cruelle
D'un père, d'un époux, dans le deuil de nos cœurs
Nous fit rivaliser de regrets et de pleurs.
Mais, au bout de six mois, dans sa sollicitude,
Ma mère désira rompre ma solitude
En me persuadant de fonder, à mon tour,
Un foyer qui ferait mon bonheur quelque jour.
Je connais, par hasard, me dit-elle, une fille
D'excellent caractère et de bonne famille,
Instruite, charmante, un ange à la voix d'or.
Pauvre, elle est au logis comme un secret trésor
Qu'on ne soupçonne pas au fond d'une ruine.
Sa maison est petite et de modeste mine,
Mais pour des gens d'esprit l'apparence n'est rien.
Ils regardent plus loin, et tous savent fort bien
Que parfois les recoins d'une vieille masure
Cachent des diamants, des rubis d'eau si pure

Qu'ils seraient enviés peut-être par un roi.
Si cet astre en son plein accepte d'être à toi,
Et veut bien éclairer ta rue et ta demeure,
Epouse, et sois heureux ! et si même, à cette heure,
Son âge te paraît un peu trop avancé,
Ce n'est point un défaut pour un homme sensé.
Tous deux vous êtes mûrs, riches d'expérience ;
La jeunesse pour vous n'est que réminiscence.
A quarante ans passés on ne recherche pas
Une épouse ingénue et de jeunes appas.
A la mort de ton père, isolée et sans joie,
J'ai gardé la maison, attendant que je voie
Une famille à toi, d'aimables rejetons
Que je pourrais soigner comme autant de bourgeons
Qu'un jardinier cultive avec sollicitude.
De les bien élever, je ferai mon étude.
— Elle me pria tant, qu'au mariage, enfin,
Je me suis décidé. Mais le cruel destin,
A peine au bout d'un an, m'enlevait cette mère
Et remplissait mon cœur d'une douleur amère.
Que de soucis ont eu mes pauvres chers parents
Pour éduquer un fils dès ses plus jeunes ans !
Et lorsqu'ils espéraient goûter la récompense
De ce long sacrifice et de tant de dépense,

Le coursier de la mort arrivait à grands pas,
Et, de force ou de gré, les traînait au trépas.
La lumière du jour s'éteignit sur ma route,
Et de deuil, de chagrin je serais mort, sans doute,
Si, dès le lendemain de ce dernier adieu,
Un fils ne m'était né, comme un présent de Dieu.
Sa naissance me fut une consolatrice,
Bien qu'elle m'imposât devoirs et sacrifice.
En neuf ans nous avions cinq enfants au foyer.
A leur bâtir des nids je devais m'employer.
Or, vingt-cinq ans durant, j'avais, en conscience,
Au service d'Etat, montré ma patience
En supportant partout le froid et les chaleurs.
J'avais pu mesurer les bas-fonds, les hauteurs
D'une existence humaine, et, pour ma récompense,
On me fit Général avec, pour ma dépense,
Un large traitement, plus une pension.
Je me disais alors, à cette occasion,
Que l'heure du repos était enfin venue.
Plus de chagrins cuisants, d'angoisse continue !
Je jouirais du monde et de tous ses plaisirs,
En un mot, je vivrais au gré de mes désirs,
Heureux dans ma famille et suivant avec joie
D'un regard paternel mes enfants dans la voie

Où tous auraient donné par leur célébrité
La lumière à mes yeux, à mon cœur la gaité.
Oui ! mon sort ici-bas serait digne d'envie,
Si mon âme à la mort, comme tout, asservie,
Ne se souvenait pas que proche est le départ.
Mes cheveux ont blanchi, je suis vieux, il est tard !
Lorsque de mes enfants je goûte la caresse,
Il monte de mon cœur des larmes de tristesse.
Je me dis : Ces pauvrets seront abandonnés !
Qui se souviendra d'eux au chagrin condamnés ?
— Le général versait des pleurs en abondance.
Son cri nous glaça l'âme, en sa désespérance,
Et tous dirent en chœur : Oui, maudit soit le sort
Qui raccourcit nos jours par la peur de la mort !
Sitôt que notre tâche en ces lieux sera prête,
Du service d'Etat prenant notre retraite,
Nous nous réfugierons dans quelque coin perdu,
Car cette vie, hélas ! ne vaut pas un fétu.
Et, puisqu'elle est si courte, à quoi bon tant d'ouvrages,
De peines, de travaux, de fatigants voyages ?
Et tous, ce beau projet une fois arrêté,
Nous gagnions notre abri, le cœur tout attristé,
Quand une voix sortant de derrière la tente
Nous arrêta soudain. Curieux dans l'attente,

Nous vimes un vieillard, dont les cent vingt-cinq ans
Ne courbaient point la taille, et dont les cheveux blancs
Encadraient un visage à la teinte encore belle.
Appétit et sommeil, force intellectuelle,
Tout en lui révélait une pleine santé,
Et pas un de ses sens ne semblait affecté.
Après avoir requis, en toute bienséance,
Humblement, une place auprès de l'assistance,
Il nous fit ce récit : D'un voyage lointain
J'arrivais épuisé, quand j'aperçus soudain
Briller votre lumière auprès de cette tente.
Sans crainte d'une dent de bête malfaisante,
J'y trouverai, pensais-je, et sommeil et repos.
Mais je ne pus dormir entendant vos propos.
Or, ceux du Général, en leur désespérance,
Je ne pus les ouïr avec indifférence.
Je veux les relever, quoique point invité,
Et dans un sentiment de pure humanité,
Afin de soulager par quelque conseil sage
Le cœur du Général et de son entourage.
Qu'il apprenne comment, conservant sa vigueur,
Un vieillard de cent ans peut garder sa verdeur.
S'il n'avait pas suivi jadis, dans sa jeunesse,
L'avis de Saadi, cette sombre tristesse

Qu'il éprouve aujourd'hui, ce découragement
Ne l'auraient pas atteint. Je le dis franchement,
Nos générations passent beaucoup trop vite ;
Mais la faute est à ceux qui guident leur conduite.
Poètes, écrivains, nos ancêtres déjà,
Dans leur savoir d'alors, nous ont amenés là.
Comment la vérité resta-t-elle célée
De longs siècles durant sans être révélée ?
La nature a fixé le terme de nos jours
A plus de cent-vingt ans. Dieu, qui règle leur cours,
L'a voulu, c'est son ordre, et notre âge suprême,
Pour qui sait raisonner, est cent vingt-cinq ans même.
Consultez la science et les doctes leçons
Des savants professeurs de toutes nations ;
Pour les êtres vivants la vie a sa durée
A peu de chose près par une loi fixée :
Multipliez par cinq le chiffre initial
D'un développement naturel et normal,
Vous aurez aussitôt la limite à laquelle
Atteint une existence à sa règle fidèle.
L'exemple du cheval est un des plus frappants.
Sa croissance complète exige bien cinq ans :
A vingt-cinq il n'est pas encore hors de service.
Il faut ce dernier chiffre à l'homme pour qu'il puisse

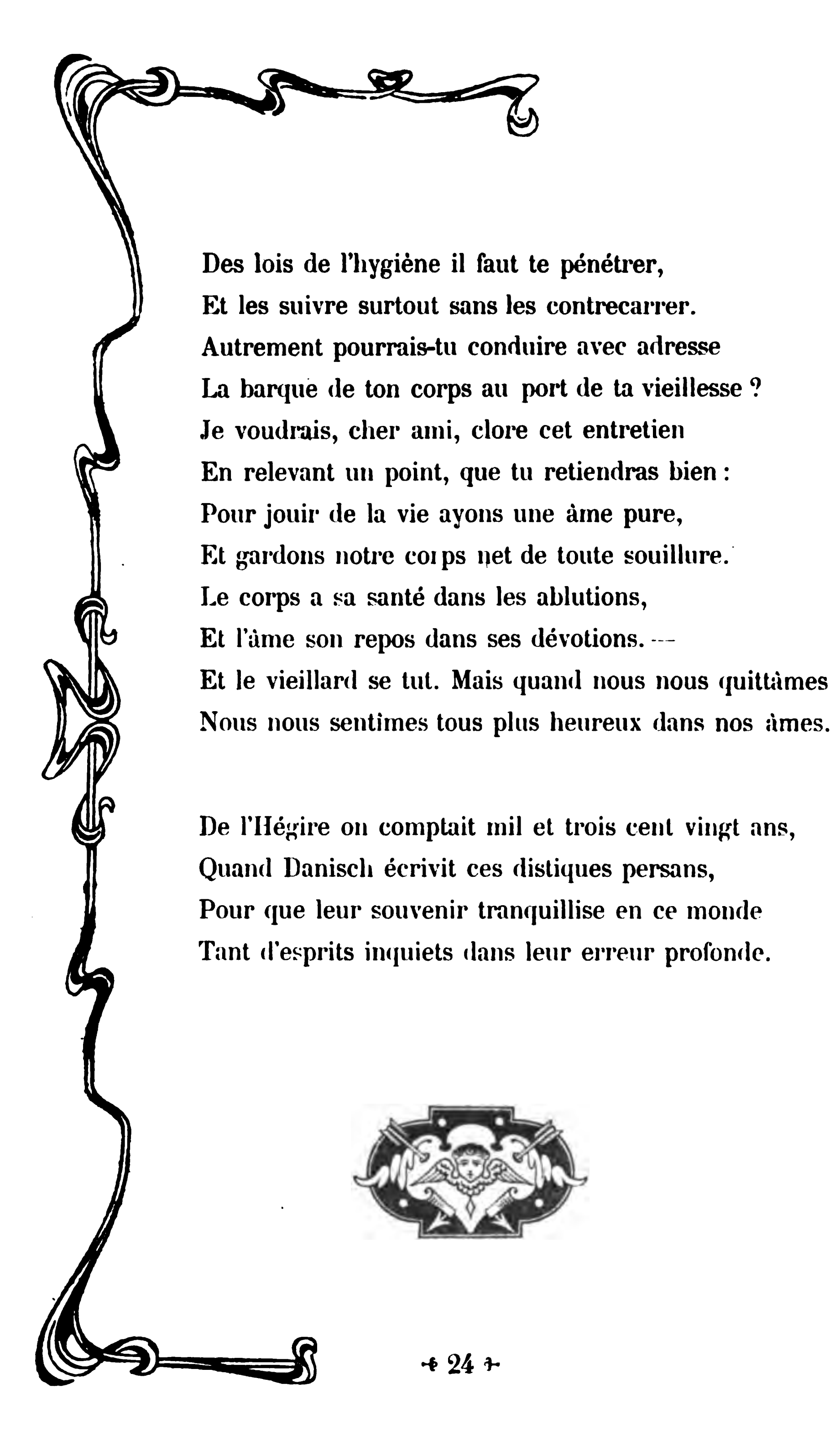
Atteindre de tout point son développement.
Pour calmer tes soucis, il s'agit simplement
De le compter cinq fois. Bénis la Providence
Et ne déplore plus ta trop courte existence.
Il faut que désormais, en prose comme en vers,
Il soit bien enseigné par tous les auteurs divers
Que vingt-cinq ans d'abord sont pour l'adolescence ;
Puis la jeunesse vient, qui dure, en sa puissance,
Jusqu'à soixante-quinze. A partir de ce point
Commence l'âge mûr, qui ne s'arrête point
Jusqu'à cinq fois vingt-cinq. N'en suis-je pas l'exemple,
Qu'avec étonnement chacun de vous contemple ?
Lorsqu'à cent vingt ans ton âge arrivera,
Alors le nom de vieux enfin te conviendra.
Si cette vérité devenait un adage,
Qui jamais songerait à déguiser son âge ?
Et si les écrivains, en prose comme en vers,
Pour bannir des esprits, en tout cet univers,
La peur des cheveux blancs, montraient qu'ils sont le signe
De la perfection, un tel honneur insigne
Serait certainement par chacun convoité.
La mûre ne parvient à sa maturité
Que lorsque sa couleur de verte devient blanche.
Plus diamant ou perle ont même teinte franche,

Plus grande est leur valeur. Pourquoi donc gémis-tu,
Comme si tout espoir était déjà perdu,
Lorsque dans tes cheveux une mèche s'argente?
Et si cette blancheur t'offusque et te tourmente,
Le remède est facile, et le mal peu réel.
Voici, retiens-le bien, le point essentiel :
Ce sont les noirs soucis et la mélancolie
Qui fort mal à propos raccourcissent la vie,
Et de jours abrégés font des jours malheureux.
Quoi de plus anormal ? Mourir sans être vieux !
Plus qu'un mot ! Les savants conviennent que la cause
De la plupart des maux est cette seule chose :
La terreur du départ ! — Sur ces sages propos,
Le vieillard s'apprêtait à prendre son repos,
Lorsque le Général, rayonnant d'allégresse
Et d'admiration de sa verte vieillesse,
Lui dit en l'embrassant : Etoile d'Orient !
Médecin de mon âme et de mon cœur souffrant,
Tu nous as dévoilé la loi mesurant l'âge
De tout être vivant, et ce secret d'un sage
Mérite que pour toi les prières des vieux
Demandent au Très-Haut qu'il comble tous tes vœux.
Dis-nous donc ce secret pour que, de cœur et d'âme,
Nous jouissions tous de ce divin dictame,

Et que tous, jusqu'au jour du dernier jugement,
Nous bénissions ton nom avec empressement.
Qu'as-tu donc fait pendant une si longue vie
Pour garder ta santé, ta vigueur qu'on envie ?
Dis-le nous en détail, afin que nous puissions
Comprendre ton exemple et que nous le suivions.
Puisque Dieu t'a conduit jusqu'à nous, continue !
A tes doctes leçons notre âme est suspendue. —
Devant cette insistance et cet appel du cœur,
Le vieillard, consentant, prit la place d'honneur,
Et ce sage inconnu, si plein d'intelligence,
Reprit, en s'adressant à toute l'assistance :
Je suis sûr, Messeigneurs, que vous n'ignorez pas
Qu'en tout pays, suivant les zones, les climats,
Les coutumes, les us, et le genre de vie,
Notre tempérament change et se modifie.
Chacun doit s'appliquer à connaître le sien,
Pour savoir ce qui fait ou son mal ou son bien.
En ignorant comment notre corps se comporte
On s'expose à souffrir des maux de toute sorte.
Le premier axiôme est, pour jeunes et vieux,
S'ils veulent constamment demeurer vigoureux :
Soleil, logis bien sec, vivifiante brise,
Air pur et propreté par-dessus tout requise.

Pourquoi craindre le mal et sa contagion,
Si l'on suit l'hygiène et sa prescription,
En tenant corps, habits, purs de toute souillure,
Choisissant bien les mets pour notre nourriture.
Un docteur, sur ce point fort expérimenté,
A fait de ce problème une réalité.
Il a su démontrer que partout, pour chaque âge,
Et dans chaque saison, le pain et le laitage,
Les œufs, le sel surtout, assurant la santé,
Sont la condition de la longévité.
Quand les anciens cherchaient l'élixir de jouvence,
Ils ignoraient du sel l'admirable influence,
Pour reculer longtemps le terme de nos jours.
Veux-tu que ta santé soit parfaite toujours ?
Ne choisis pour boisson qu'une eau limpide et pure ;
Observe en ton sommeil, comme en ta nourriture,
Ton travail, ton plaisir et ta distraction
Ce principe absolu : la modération !
Donne, tant qu'il te plait, au travail ta journée,
Mais qu'au repos ta nuit soit toujours destinée.
Sept à neuf heures sont assez pour le sommeil,
Que rien ne doit troubler jusques à ton réveil.
N'excède pas ton corps au temps de ta jeunesse ;
Ne hâte pas ainsi les jours de ta vieillesse !

Il faudra la santé lorsque viendront les ans.
Fais-en provision pendant qu'il en est temps.
Deux choses dans ce monde abrègent l'existence :
Ce sont les noirs chagrins, et puis la violence.
Sois bon de caractère et doux dans tes propos,
Si tu veux rester jeune et garder ton repos.
De ta mauvaise humeur, comme de ta paresse,
De tes emportements, comme de ta tristesse,
Veux-tu savoir la cause et les seules raisons ?
C'est ton estomac et ses indigestions,
Ses désordres enfin. Je le dis sans ambage,
Comme fait Saadi, ce poète si sage :
Pour l'homme la santé n'a pas d'autre entretien
Que son estomac, lorsqu'il fonctionne bien.
Un docteur se servait, en bon anatomiste,
D'une comparaison sur laquelle j'insiste :
L'estomac et le cœur ressemblent au bateau
Que pousse la vapeur. Il est maître de l'eau,
Autant qu'en bon état demeure sa chaudière.
Mais sa marche n'est plus sûre, ni régulière,
Quand son feu mal soigné gène ses mouvements,
Et si de son métier les premiers éléments
Manquent au capitaine, au risque de naufrage,
Comment faire accoster son navire au rivage ?



Des lois de l'hygiène il faut te pénétrer,
Et les suivre surtout sans les contrecarrer.
Autrement pourrais-tu conduire avec adresse
La barque de ton corps au port de ta vieillesse ?
Je voudrais, cher ami, clore cet entretien
En relevant un point, que tu retiendras bien :
Pour jouir de la vie ayons une âme pure,
Et gardons notre corps net de toute souillure.
Le corps a sa santé dans les ablutions,
Et l'âme son repos dans ses dévotions. —
Et le vieillard se tut. Mais quand nous nous quittâmes
Nous nous sentîmes tous plus heureux dans nos âmes.

De l'Hégire on comptait mil et trois cent vingt ans,
Quand Danisch écrivit ces distiques persans,
Pour que leur souvenir tranquillise en ce monde
Tant d'esprits inquiets dans leur erreur profonde.



Échos de la Conférence de La Haye

Par

S. A. LE PRINCE MIRZA-RIZA-KHAN

A l'Alliance Universelle des Femmes
pour la Paix par l'Éducation
et en Souvenir de l'insigne honneur qu'elle
a bien voulu me faire en me nommant
son Président d'Honneur

Je dédie ces quelques pages,
qui résument toutes mes pensées
pour le bonheur futur de l'humanité.

DANISCH.





AVANT-PROPOS

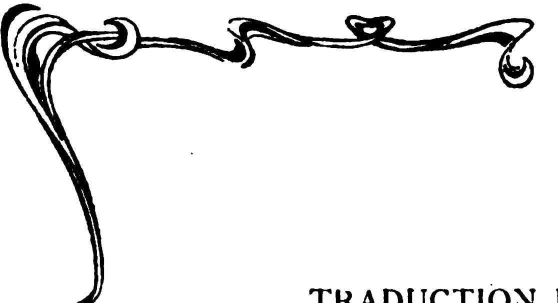
Si la Conférence de La Haye, due à la généreuse initiative de S. M. le Tsar NICOLAS II, n'a pas eu jusqu'ici tous les résultats pratiques qu'on en espérait, elle n'en est pas moins un des grands évènements de notre époque.

Elle a inauguré, en principe, une ère nouvelle pour les relations des peuples civilisés. Les idées qui y ont été exposées par des hommes éminents, sont de celles qui ne peuvent manquer de s'épanouir un jour sur le monde entier en une brillante et bienfaisante floraison.

J'ai voulu les résumer en un autre langage que celui des procès-verbaux officiels. Puissent-elles, sur les ailes légères de la poésie, s'envoler en tous pays, messagères de paix et de bonne volonté entre les hommes.

En souvenir de la coopération de l'Orient à la pose de la première pierre de l'Edifice qui abritera un jour la grande famille humaine, je dédie ces quelques pages à tous les amis sincères de la fraternité entre les enfants d'un même Père.

DANISCH.



TRADUCTION DU RESCRIT

DE

S. M. I. MOUZAFFER-EDDIN-SCHAH

ALTESSE ATABEKAZAM.

Le Prince Arfa-ud-Dovleh, qui était notre premier Délégué et Plénipotentiaire à la Conférence de La Haye, s'est acquitté de ce mandat d'une façon parfaitement conforme à Notre désir sacré.

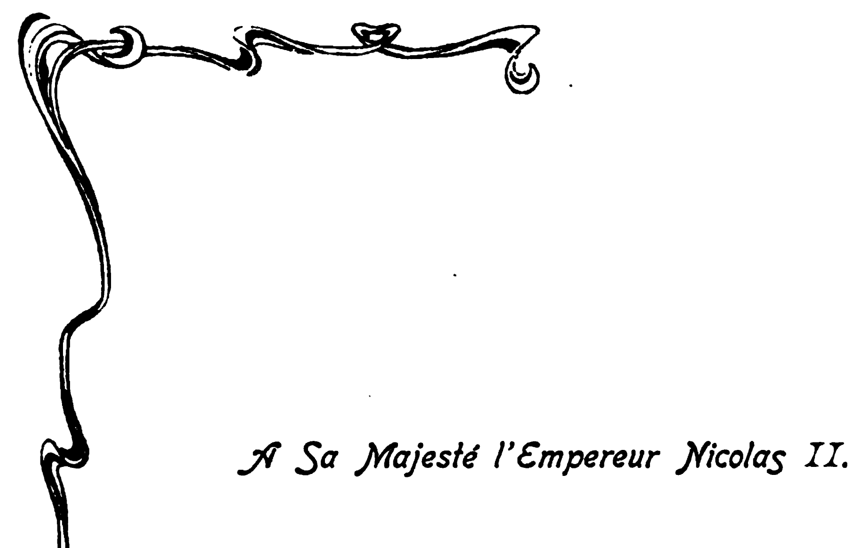
Il a, par conséquent, mérité notre satisfaction par sa capacité et son zèle.

Et maintenant qu'avec la plus grande éloquence il a, pour le profit de tout le monde, résumé dans une poésie les débats

de cette Haute Assemblée, Nous avons lu ces vers avec toute attention, et ils Nous ont plu beaucoup.

Exprimez à Arfa-ud-Dovleh, à l'occasion de cette charmante composition humanitaire, la bienveillance toute particulière et la faveur Impériale que Nous lui réserverons toujours.

Mois de Djemadi-el-Evel
Oud-lle
1319



A Sa Majesté l'Empereur Nicolas II.

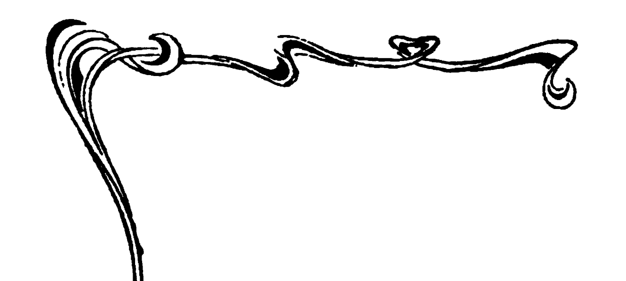
Sire,

J'ai essayé de chanter en persan les différentes opinions émises à la Conférence de La Haye, dont Votre Majesté Impériale a été l'Auguste initiateur.

Daignez donc, Sire, me permettre de déposer au pied de Votre trône, en manuscrit persan, russe et français, mon petit poème, qui va être traduit en quinze langues, pour immortaliser la belle idée de la Conférence de la Paix, à laquelle j'ai eu l'honneur d'assister en qualité de délégué de mon Auguste Maitre, et qui gravera à tout jamais le nom de Votre Majesté Impériale dans le cœur reconnaissant de tout être humain.

De Votre Majesté Impériale, le très humble et obéissant serviteur.

Signé : Pce M. Riza Khan.



St Pétersbourg, 28 Juin 1901.

Monsieur le Ministre,

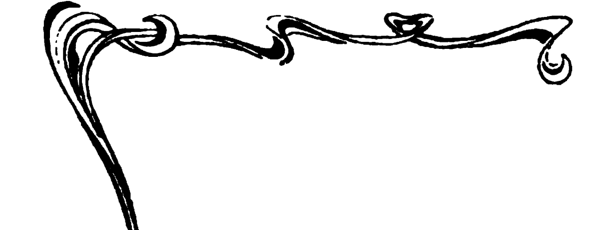
J'ai célébré en persan toutes les idées émises à la Conférence de La Haye; j'ai l'intention de les publier et de les traduire en quinze langues, mais avant de le faire, je désirerais que Sa Majesté Impériale, à qui nous devons cette œuvre d'humanité, en prenne connaissance.

Je Vous prie donc, Monsieur le Ministre, de bien vouloir déposer, aux pieds de Sa Majesté Impériale, les manuscrits que j'ai l'honneur de Vous transmettre ci-joints.

Veuillez agréer, Monsieur le Ministre, l'assurance de ma parfaite considération.

Signé : Pce Mirza-Riza Khan.

A Son Excellence
Monsieur le Comte Lamsdorff
Ministre des Affaires Étrangères.



St Pétersbourg, le 4/17 Juillet 1901.

MONSIEUR L'ENVOYÉ,

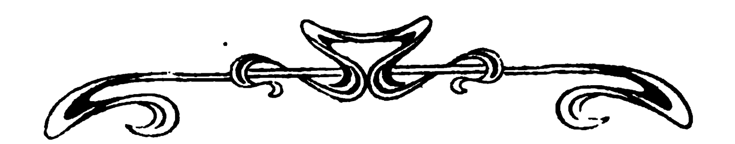
Je n'ai pas manqué de soumettre à Sa Majesté l'Empereur la belle œuvre due à la plume de Votre Altesse, et qui a pour objet de célébrer les idées émises à la Conférence de La Haye.

Mon Auguste Maître en a pris connaissance avec un vif plaisir et a daigné me charger de faire parvenir à Votre Altesse ses remerciements.

En me faisant un agréable devoir de vous faire part de ce qui précède, je saisis la présente occasion pour vous renouveler, Monsieur l'Envoyé, l'expression de ma considération très distinguée.

Signé : Cte LAMSDORFF.

A Son Altesse
le Prince Mirza-Riza Khan
Envoyé Extraordinaire
et Ministre Plénipotentiaire de Perse.



ÉCHOS

DE LA

CONFÉRENCE DE LA HAYE

Lorsque les délégués au Congrès de La Haye
Ouvrirent les débats de la Haute Assemblée,
Le dieu de l'Éloquence alors se révéla,
Et son verbe de feu par leur bouche parla.

Que les États, dit l'un, contents de leur puissance,
Au lieu de l'ambition aient de la conscience,
Et la guerre jamais entre eux n'éclatera.

Le doux fruit de la paix sur leur sol germera,
Quand auteurs, orateurs, princes de la Science,
Y sèmeront le grain fécond de la clémence.

Que les Gouvernements unissent leurs efforts,
Et qu'ils forment entre eux une ligue des forts,
Pour tous les différends offrant son arbitrage.

A la fraternité désormais plus d'outrage!
Toutes difficultés bientôt s'aplaniront,
Et les peuples enfin se réconcilieront.

Ainsi dit un second. A son tour, un troisième
Reprit: Comment résoudre un semblable problème,
Tant que les nations emploieront leurs deniers
A perfectionner leurs engins meurtriers?
Avec les arsenaux grandit la convoitise,
L'amour du bien d'autrui, de la terre conquise.

Plus on a de canons et de fusils nouveaux,
Plus sur le monde entier on déchaîne de maux.
Augmenter ses soldats, c'est chercher son dommage,
En condamnant des bras au stérile chômage.

Que, d'un commun accord, les Puissances enfin,
En Europe surtout, tâchent de mettre fin,
A ces inventions de toute espèce d'armes,
Qui causent leur ruine, et coûtent tant de larmes!

Si vraiment de la paix elles ont le désir,
Qu'elles cessent alors de dresser à plaisir
De nouveaux régiments pour les jours de bataille,
Et d'entasser toujours la poudre et la mitraille.

Il faut donc, en tout temps, dit l'un des orateurs,
Dépeindre à tous les yeux la guerre et ses horreurs:

Leur montrer ces soldats, par centaines de mille
Enlevés, en un jour, aux champs comme à la ville,
Pour marcher au combat, munis à profusion
D'armes dernier modèle, à répétition.

Quand ces masses viendront se heurter dans la plaine
Des milliers tomberont, et l'hécatombe humaine
De morts, de mutilés formera des monceaux,
D'où coulera le sang en sinistres ruisseaux.

Que d'épouses alors et de sœurs éplorées,
Que d'enfants orphelins, que d'amours ignorées
Maudiront à grands cris les auteurs de leur deuil!
Au foyer dont les fils ne franchiront le seuil
Plus jamais, saura-t-on combien d'âmes brisées !

De femmes et d'enfants que de larmes versées
Sur les débris fumants de leur toit effondré
Par l'obus incendiaire aveuglément tiré !

Vides sont les trésors, fatale est la ruine
Pour les deux ennemis avides de rapine.

L'industrie en déclin, le commerce arrêté
Sont pour les travailleurs une calamité.
Et les honnêtes gens pris dans cette déroute
Pour leur dur lendemain n'ont que la banqueroute.

Car l'arbre de l'espoir à grand'peine planté
N'aura plus d'autre fruit que gêne et pauvreté !

Sous les pieds des chevaux la campagne foulée
A l'aspect d'une lande aride et désolée.

Les tentes ont détruit l'herbe des hauts plateaux,
Et par milliers aussi périssent les troupeaux,
Faute de nourriture, ou bêtes mutilées
Par le plomb meurtrier dans d'horribles mêlées.

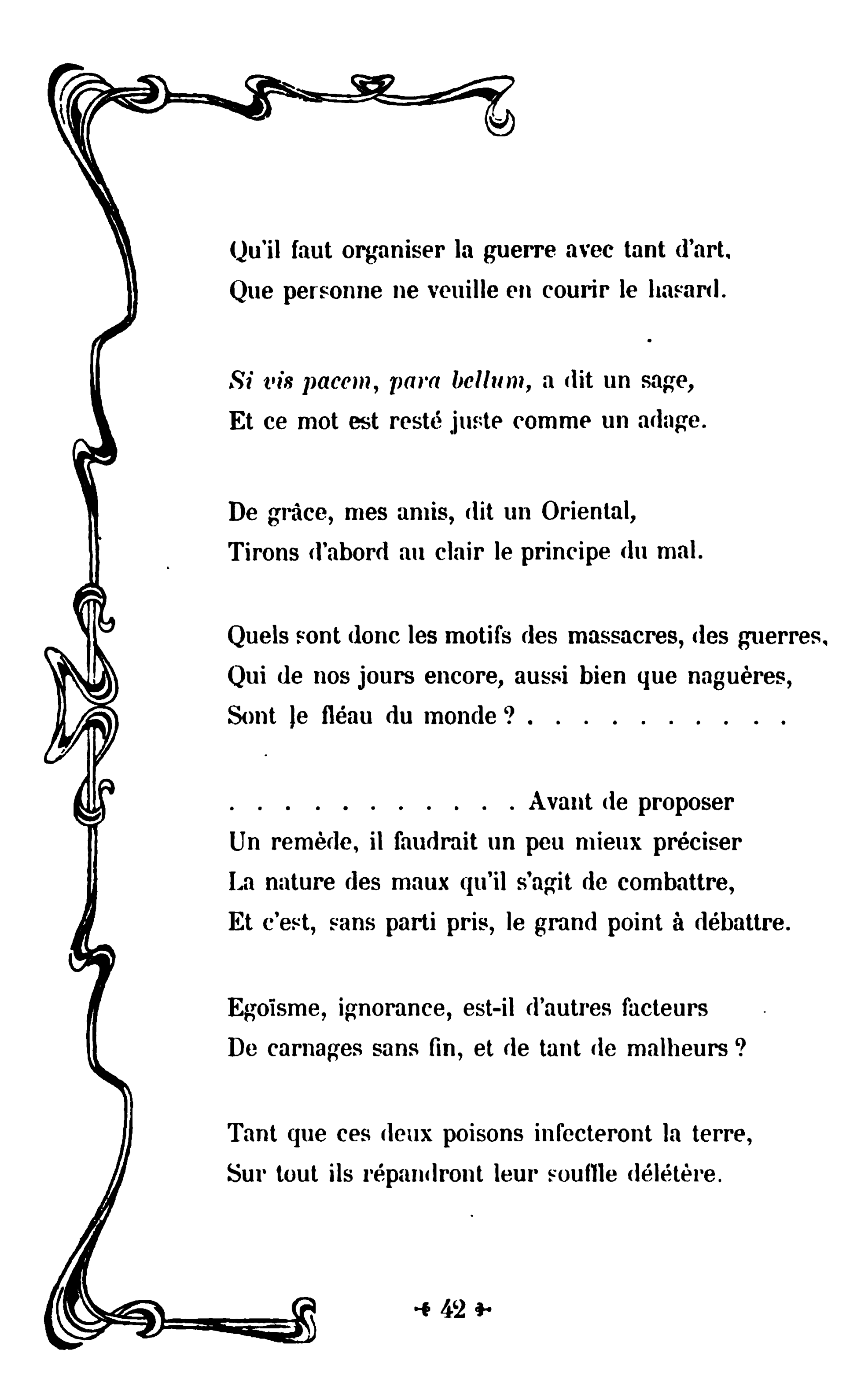
Des cadavres s'exhale une fétide odeur,
Dont nul parfum ne peut vaincre la puanteur,
Et qui répand partout des miasmes de peste,
De tant d'atrocités conséquence funeste.

Si les peuples avaient un peu plus de raison,
Et si d'humanité leurs chefs prenaient leçon,
A tous ces noirs fléaux ils sauraient mettre un terme.

Un militaire alors réplique, d'un ton ferme:
Permettez de ma part une observation :

L'égoïsme jaloux est une passion
Naturelle aux humains. Avide, insatiable,
Pour l'étouffer quelle est la puissance capable ?
Est-ce la conscience, ou bien plutôt la peur?

Or, il est avéré qu'en l'homme le meilleur
La crainte a plus de poids qu'une vertu sublime.
Notre avis de soldats en reste à la maxime :



Qu'il faut organiser la guerre avec tant d'art,
Que personne ne veuille en courir le hasard.

Si vis pacem, para bellum, a dit un sage,
Et ce mot est resté juste comme un adage.

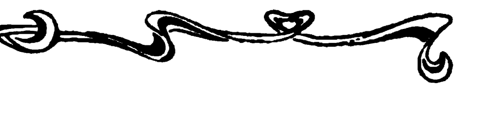
De grâce, mes amis, dit un Oriental,
Tirons d'abord au clair le principe du mal.

Quels sont donc les motifs des massacres, des guerres,
Qui de nos jours encore, aussi bien que naguères,
Sont le fléau du monde ? . . . .

. . . . Avant de proposer
Un remède, il faudrait un peu mieux préciser
La nature des maux qu'il s'agit de combattre,
Et c'est, sans parti pris, le grand point à débattre.

Egoïsme, ignorance, est-il d'autres facteurs
De carnages sans fin, et de tant de malheurs ?

Tant que ces deux poisons infecteront la terre,
Sur tout ils répandront leur souffle délétère.



Il faut, en tout pays, bourg, village, cité,
Plaine ou mont, proclamer la sainte vérité :

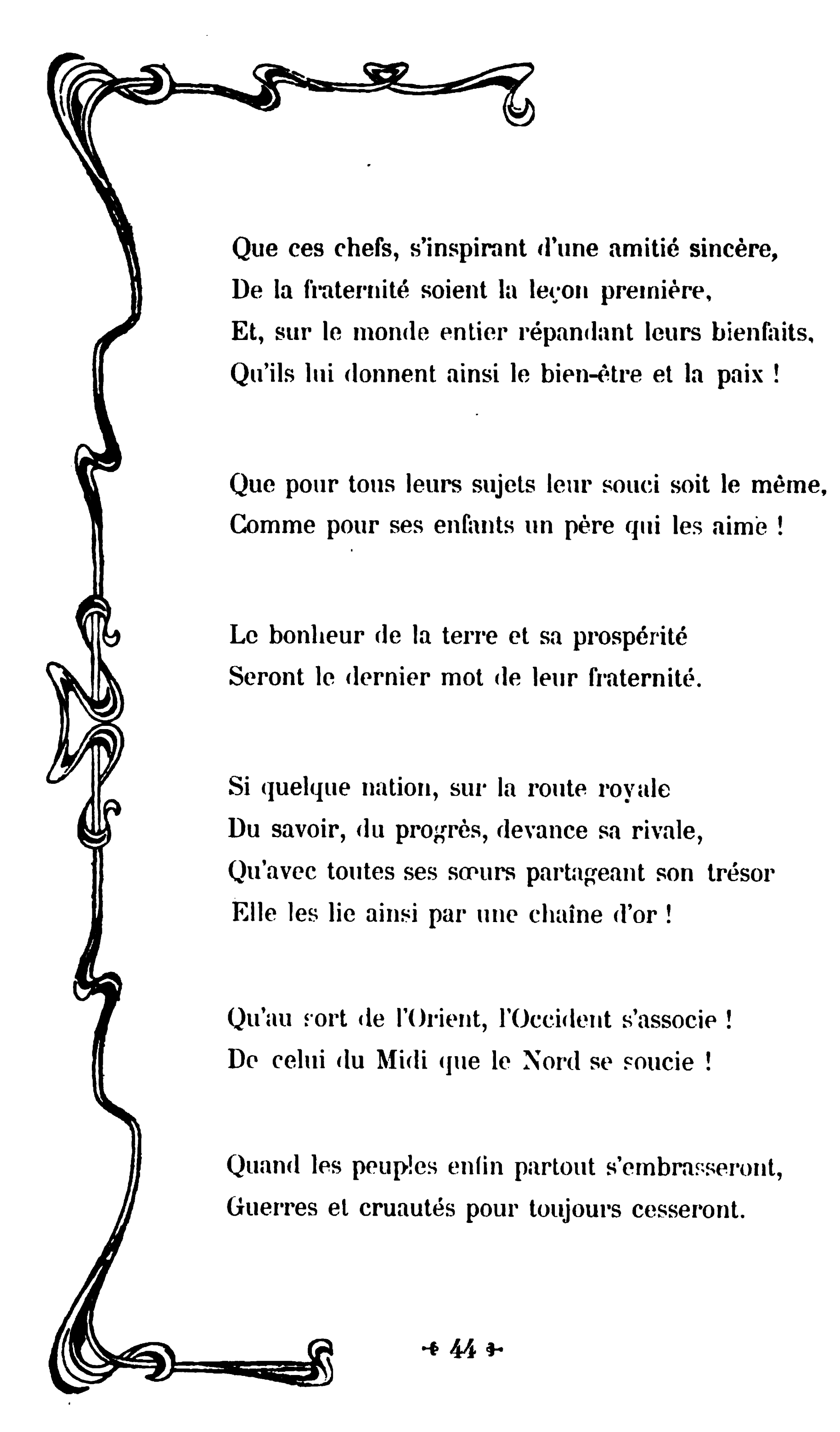
Que les peuples ont tous une même origine.
D'Amérique, d'Europe, ou d'Afrique ou de Chine,
Tous n'ont qu'une patrie et la même pour tous :
La *Terre*, qui nourrit le moindre d'entre nous.

Le Dieu, qui du néant tira la race humaine,
Lui donna la *raison*, lumière souveraine
Pour conduire au bonheur toutes les nations,
Et pour en réfréner les viles passions

Dans le cœur de tout homme il mit la *conscience*,
Ce noble instinct qui fait la divine science,
Et c'est là le vrai sens de la *religion*.

Qu'importent donc couleur, ou langue, ou région ?
Européens, Chinois, disons à tous : mon frère !
Ne sommes-nous pas tous enfants d'un même Père ?

Et puisque la raison veut que, dans tout pays,
A des chefs respectés les peuples soient soumis,



Que ces chefs, s'inspirant d'une amitié sincère,
De la fraternité soient la leçon première,
Et, sur le monde entier répandant leurs bienfaits,
Qu'ils lui donnent ainsi le bien-être et la paix !

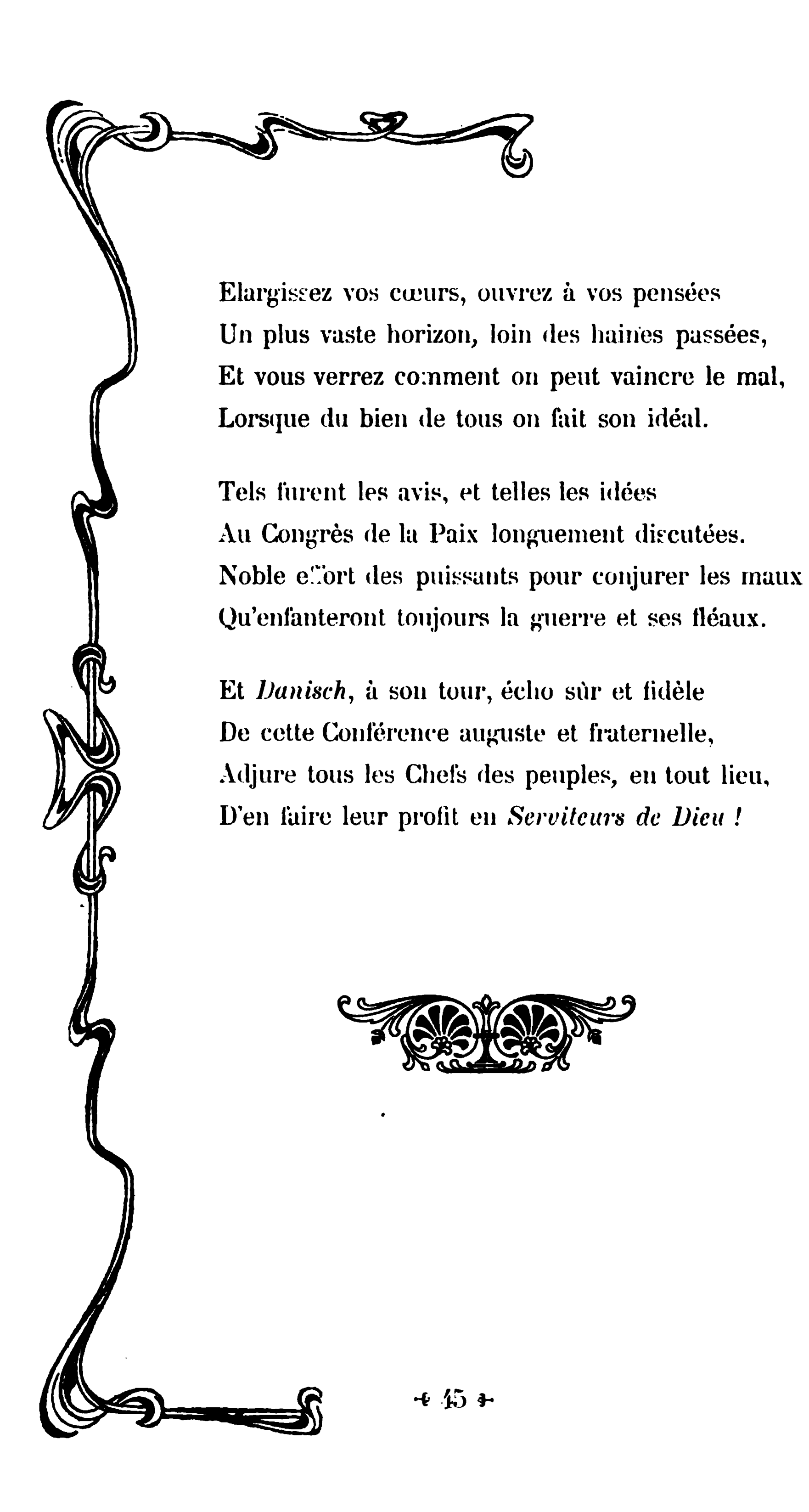
Que pour tous leurs sujets leur souci soit le même,
Comme pour ses enfants un père qui les aime !

Le bonheur de la terre et sa prospérité
Seront le dernier mot de leur fraternité.

Si quelque nation, sur la route royale
Du savoir, du progrès, devance sa rivale,
Qu'avec toutes ses sœurs partageant son trésor
Elle les lie ainsi par une chaîne d'or !

Qu'au sort de l'Orient, l'Occident s'associe !
De celui du Midi que le Nord se soucie !

Quand les peuples enfin partout s'embrasseront,
Guerres et cruautés pour toujours cesseront.



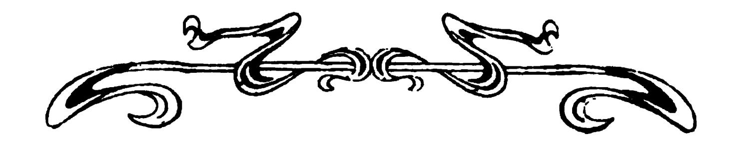
Elargissez vos cœurs, ouvrez à vos pensées
Un plus vaste horizon, loin des haines passées,
Et vous verrez comment on peut vaincre le mal,
Lorsque du bien de tous on fait son idéal.

Tels furent les avis, et telles les idées
Au Congrès de la Paix longuement discutées.
Noble effort des puissants pour conjurer les maux
Qu'enfanteront toujours la guerre et ses fléaux.

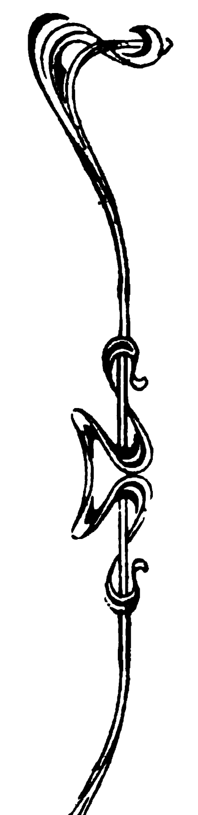
Et *Danisch*, à son tour, écho sûr et fidèle
De cette Conférence auguste et fraternelle,
Adjure tous les Chefs des peuples, en tout lieu,
D'en faire leur profit en *Serviteurs de Dieu !*



A Dieu



A DIEU



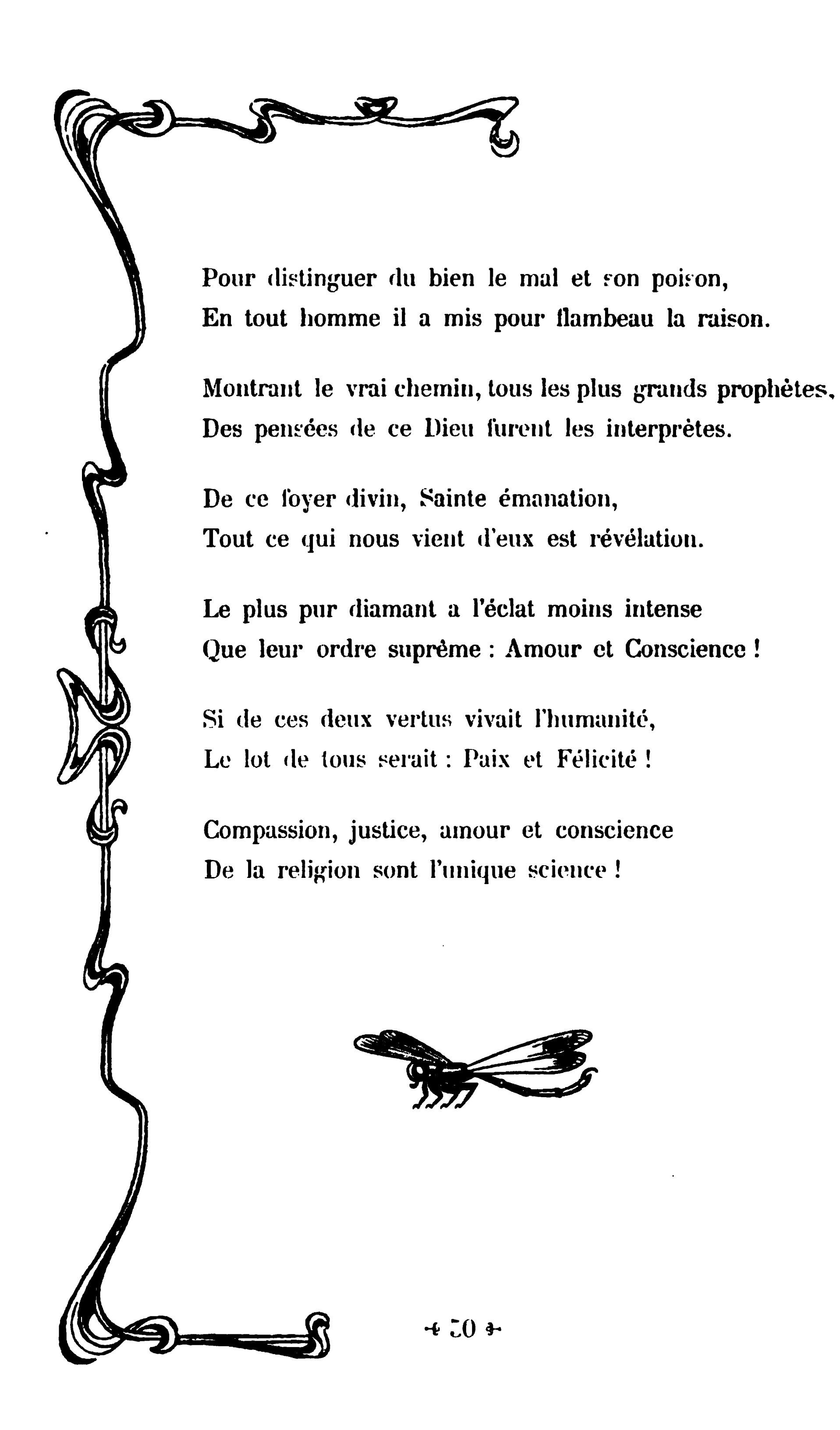
Qu'il soit loué Celui dont l'être incomparable
Surpasse nos pensées, et reste impénétrable !

Son empire sans fin, sans bornes, sans égal,
Est à lui sans partage, il n'a pas de rival.

Sa seule volonté guide dans leurs orbites
Des milliers de soleils avec leurs satellites.

Pour chanter du Dieu fort les bienfaits incessants,
Pour bénir l'Éternel où trouver des accents ?

Pour voir et réfléchir sur son sublime ouvrage
Que de dons a reçus notre âme en apanage !



Pour distinguer du bien le mal et son poison,
En tout homme il a mis pour flambeau la raison.

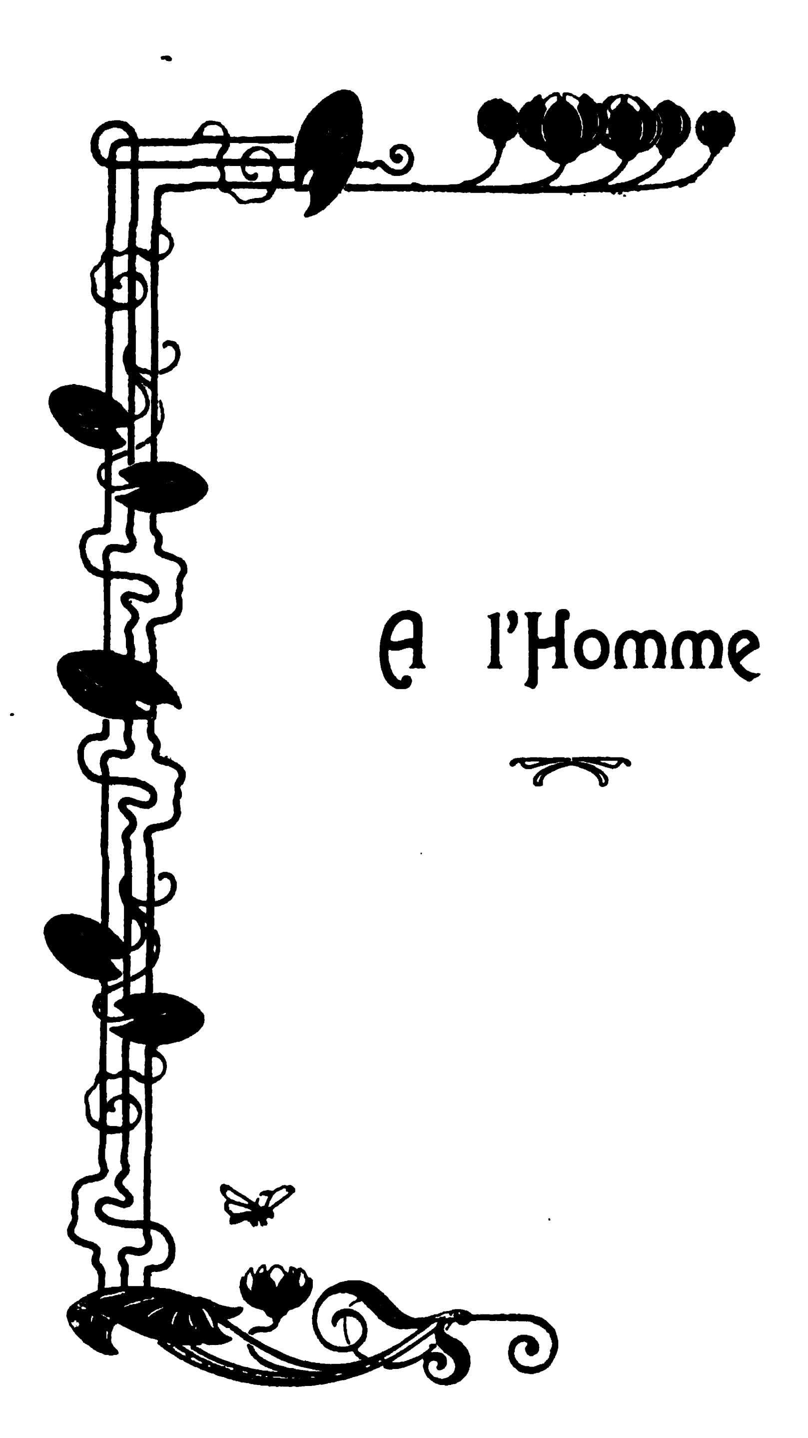
Montrant le vrai chemin, tous les plus grands prophètes,
Des pensées de ce Dieu furent les interprètes.

De ce foyer divin, Sainte émanation,
Tout ce qui nous vient d'eux est révélation.

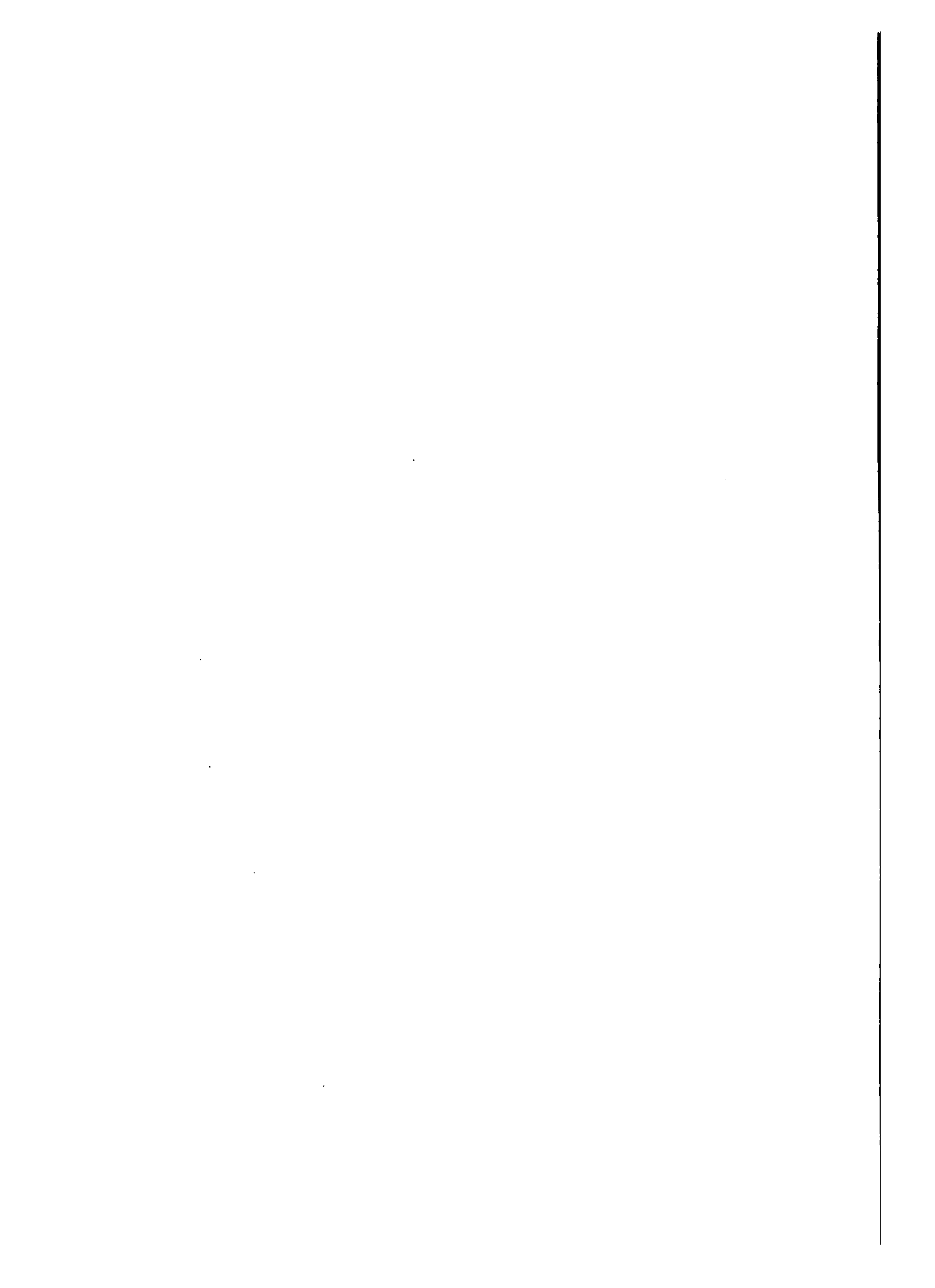
Le plus pur diamant a l'éclat moins intense
Que leur ordre suprême : Amour et Conscience !

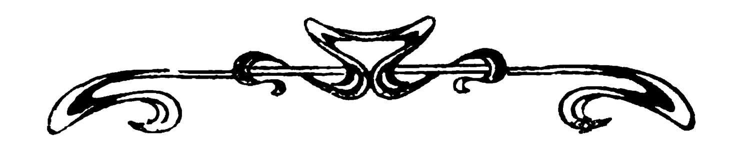
Si de ces deux vertus vivait l'humanité,
Le lot de tous serait : Paix et Félicité !

Compassion, justice, amour et conscience
De la religion sont l'unique science !



A l'Homme





A L'HOMME

Un homme cherchait Dieu, disant, l'âme navrée
Et de mille regrets vainement torturée :

Ma vie a dépassé soixante ans, mais, hélas !
Dans la nuit au désert errent encor mes pas.

Nul guide, nul chemin ! pas une âme capable
De résoudre ma tâche, énigme indéchiffrable !

En dix langues et plus je suis maître et docteur,
Et les livres sacrés je les sais tous par cœur.



Mais j'ai beau disséquer et fouiller tout système,
De la Divinité j'ignore le fond même.

Que faire maintenant ? Qui me révèlera
Le chemin, qui vers le but seul me conduira ?

Je lui dis : O chercheur ! en suivant cette voie
L'esprit d'un philosophe aisément se dévoie.

Car l'humaine raison ne saurait approcher
Du point où tout prophète en vain voudrait toucher.

Et ce n'est pas Dieu seul dont l'être est insondable,
C'est l'univers entier dans son ordre admirable.

La grandeur, l'infini de la Création
Dépasseront toujours notre conception.

Notre esprit est trop court, trop courte est notre vue
Pour embrasser le monde et sa vaste étendue.

Ne propose donc pas à ton cerveau borné
Un effort à l'échec d'avance condamné.



Si puissante que soit l'électrique étincelle,
De l'espace elle éclaire à peine une parcelle.

Tu prétends parcourir, sur un cheval de bois,
Un univers sans fin, dont tu ne sais les lois.

L'accès vers Dieu toujours à la matière échappe ;
Ménage donc tes pieds, longue sera l'étape.

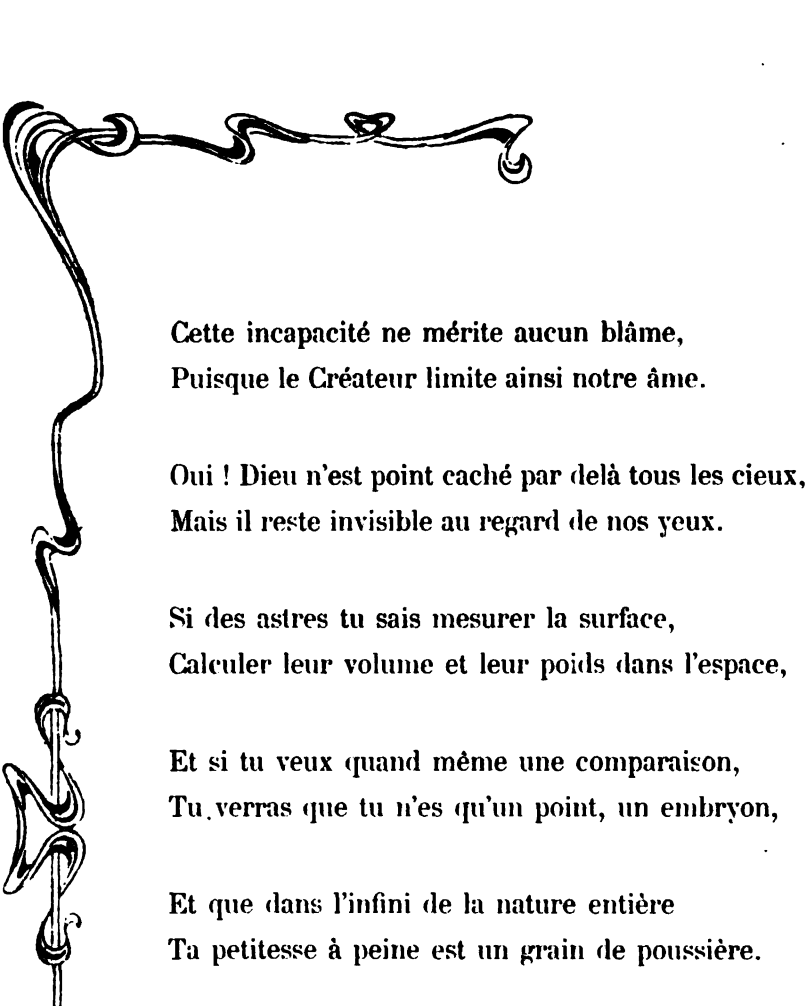
Si sur la vaste mer tombe un mince fétu,
Ira-t-il jusqu'au fond, et l'y chercherais-tu ?

Si connaître ton âme est hors de ta puissance,
De la Divinité saisirais-tu l'essence ?

Se peut-il concevoir qu'affrontant l'ouragan
Un vermisseau du bord traverse l'Océan ?

Comment trouverait-il dans sa frêle existence
Le moyen de franchir une telle distance ?

Un aveugle peut-il distinguer les couleurs ?
S'il le prétend, ce sont propos vains et menteurs.



Cette incapacité ne mérite aucun blâme,
Puisque le Créateur limite ainsi notre âme.

Oui ! Dieu n'est point caché par delà tous les cieux,
Mais il reste invisible au regard de nos yeux.

Si des astres tu sais mesurer la surface,
Calculer leur volume et leur poids dans l'espace,

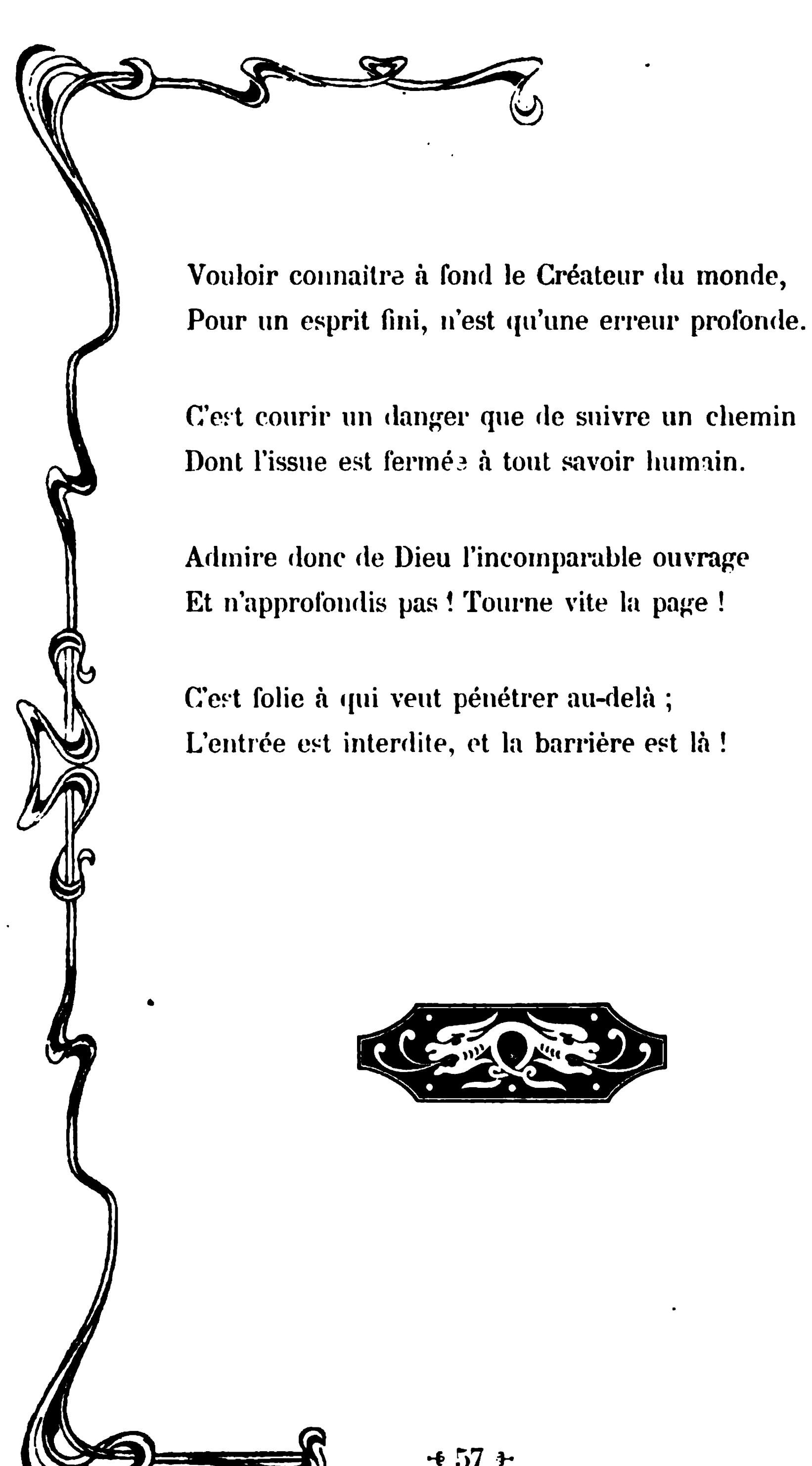
Et si tu veux quand même une comparaison,
Tu verras que tu n'es qu'un point, un embryon,

Et que dans l'infini de la nature entière
Ta petitesse à peine est un grain de poussière.

Le cerveau des fourmis, — et nos corps sont pareils, —
Réfléchit-il les feux de milliers de soleils ?

Celui qui du grand tout a sa part si minime
Prétendra-t-il de Dieu découvrir l'être intime ?

Vois un atome même, en cette immensité,
Suffit pour te prouver ton incapacité.

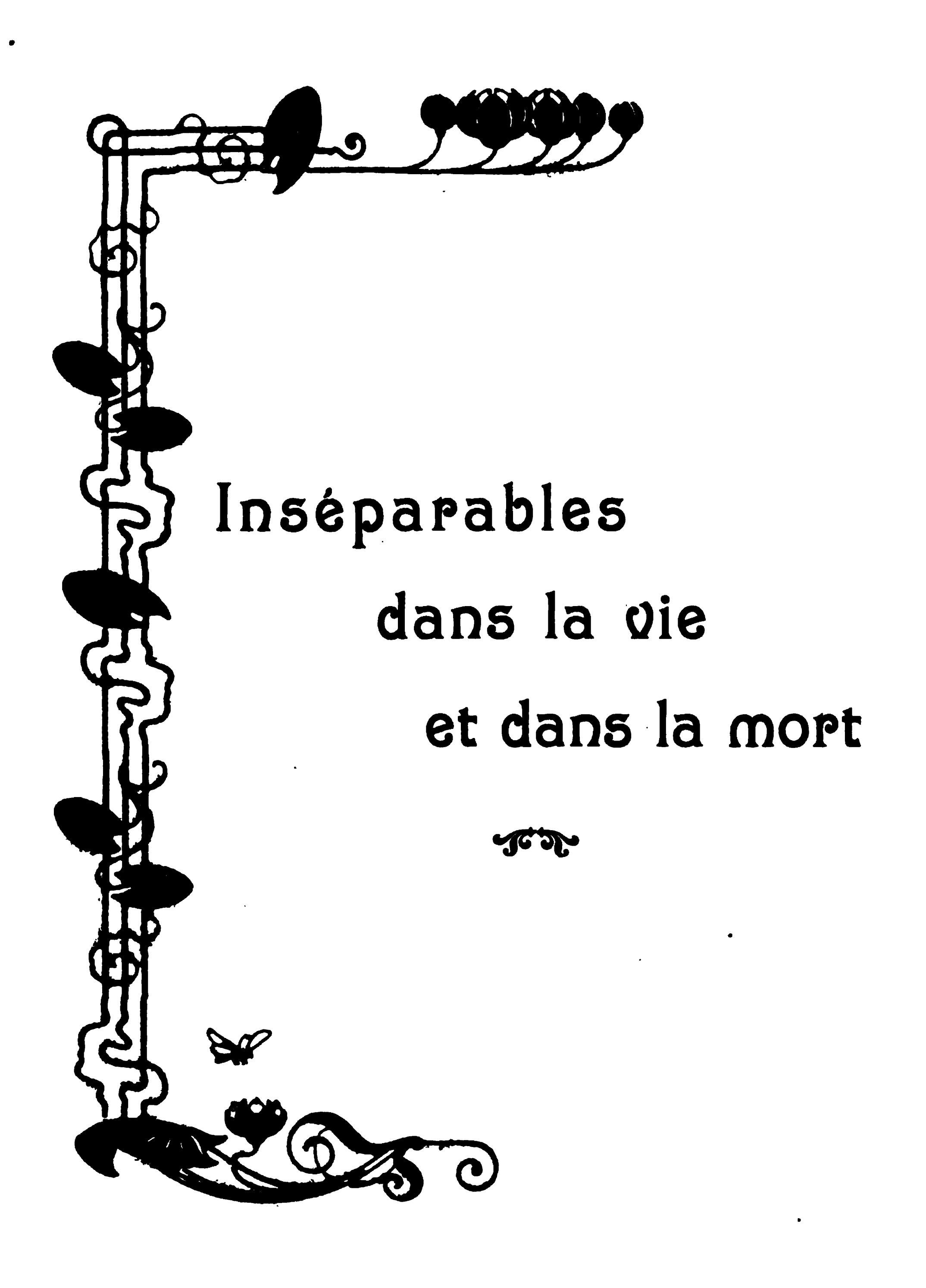


Vouloir connaître à fond le Créateur du monde,
Pour un esprit fini, n'est qu'une erreur profonde.

C'est courir un danger que de suivre un chemin
Dont l'issue est fermée à tout savoir humain.

Admire donc de Dieu l'incomparable ouvrage
Et n'approfondis pas ! Tourne vite la page !

C'est folie à qui veut pénétrer au-delà ;
L'entrée est interdite, et la barrière est là !



Inséparables dans la vie et dans la mort



INSÉPARABLES DANS LA VIE ET DANS LA MORT

Deux amis paraissaient un couple inséparable
N'ayant qu'un même cœur et qu'une même table.
En voyage, à la ville, on les voyait heureux ;
Un nuage jamais ne s'élevait entre eux.

On eût dit qu'en leurs corps vivait une seule âme.
Telle l'amande qui, sous la main qui l'entame,
Révèle en deux moitiés un unique noyau.
Mais, en voyageant, l'un voulait voir du nouveau.



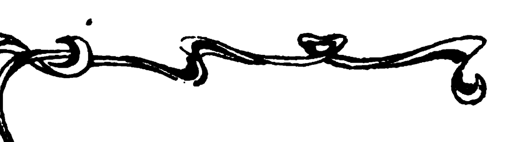
D'un tour en Amérique il eût un jour l'idée,
Et la chose pour lui fut bientôt décidée.
Mais devers lui longtemps il garda ce projet,
Car il savait son frère au mal de mer sujet.

Et craignait, qu'apprenant ce rêve de voyage,
Son amitié fidèle exaltant son courage,
Il ne voulût le suivre, en sa débilité,
Et lui sacrifier sa vie et sa santé.

Aussi, pour ménager cette chère existence,
S'imposa-t-il longtemps un absolu silence.
Car le proverbe dit: Supporte la douleur,
Pour donner le repos à l'ami de ton cœur.

Mais peut-on se cacher de qui lit nos pensées,
Ou les devine, même à peine commencées?
Son ami, le voyant toujours si soucieux,
Un jour lui demanda, d'un ton affectueux :

Quel est donc le chagrin qui te mine et t'oppresse?
Et met dans ton regard tant de morne tristesse?
Je voudrais sous la terre où se posent tes pas
Etre englouti pourvu que tu ne souffres pas.



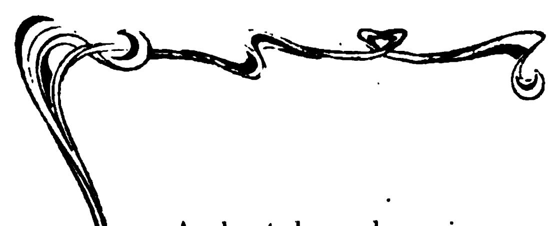
Où sont tes doux propos, tes aimables sourires,
Nos entretiens charmants ? Je vois que tu soupires !
Ne me cache donc pas les secrets de ton cœur,
Car c'est ton amitié qui fait tout mon bonheur.

Pour alléger un peu le fardeau de ton âme,
Sur ta blessure enfin appliquer un dictame,
Je donne ma fortune, et ma vie, et mon rang !
N'es-tu pas plus pour moi que frère par le sang ?

Il se sentit vaincu devant tant d'insistance,
Et livra son secret, quoique avec résistance.
Aussitôt, son ami, sans le moindre regret,
A le suivre partout se déclara tout prêt.

Ah ! combien ! mais trop tard, il s'avoua coupable
De n'avoir su rester, toujours impénétrable.
En vain il protesta ; sur sa décision
Le faire revenir était illusion.

A peine le vapeur sur les flots se balance,
Le plus faible est saisi par une fièvre intense :
Moins vite que son pouls la machine a son jeu,
Et son corps d'un foyer a la chaleur de feu.



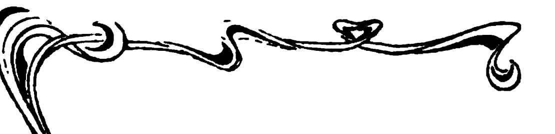
Au bout de quelques jours, un effroyable orage
Sur le steamer géant se déchaine avec rage.
L'Océan a l'aspect d'une chaine de monts,
L'un sur l'autre entassés par des mains de démons.

Les règnes confondus de la Nature entière
Voyaient les éléments se déclarer la guerre.
On aurait dit ligués le feu, les vents, les eaux,
Pour attaquer la terre et la mettre en lambeaux.

Des nuages, rangés en ordre de bataille,
Semblaient de lourds canons tout chargés de mitraille
Pendant que, pour laver leur blessure à ses flancs,
Le ciel ouvrait partout l'écluse à ses torrents.

Avec tant de fracas rugissait la tempête,
Que nul n'espérait plus pouvoir sauver sa tête.
Les deux amis restaient, dans tout ce désarroi,
Calmes, l'un moribond, l'autre en pleurs, sans effroi.

Le malade sentant venir l'heure suprême,
Prit tendrement la main de son autre lui-même,
Et, posant sur son front, le baiser des adieux :
« De mon départ, dit-il, ne sois pas malheureux.



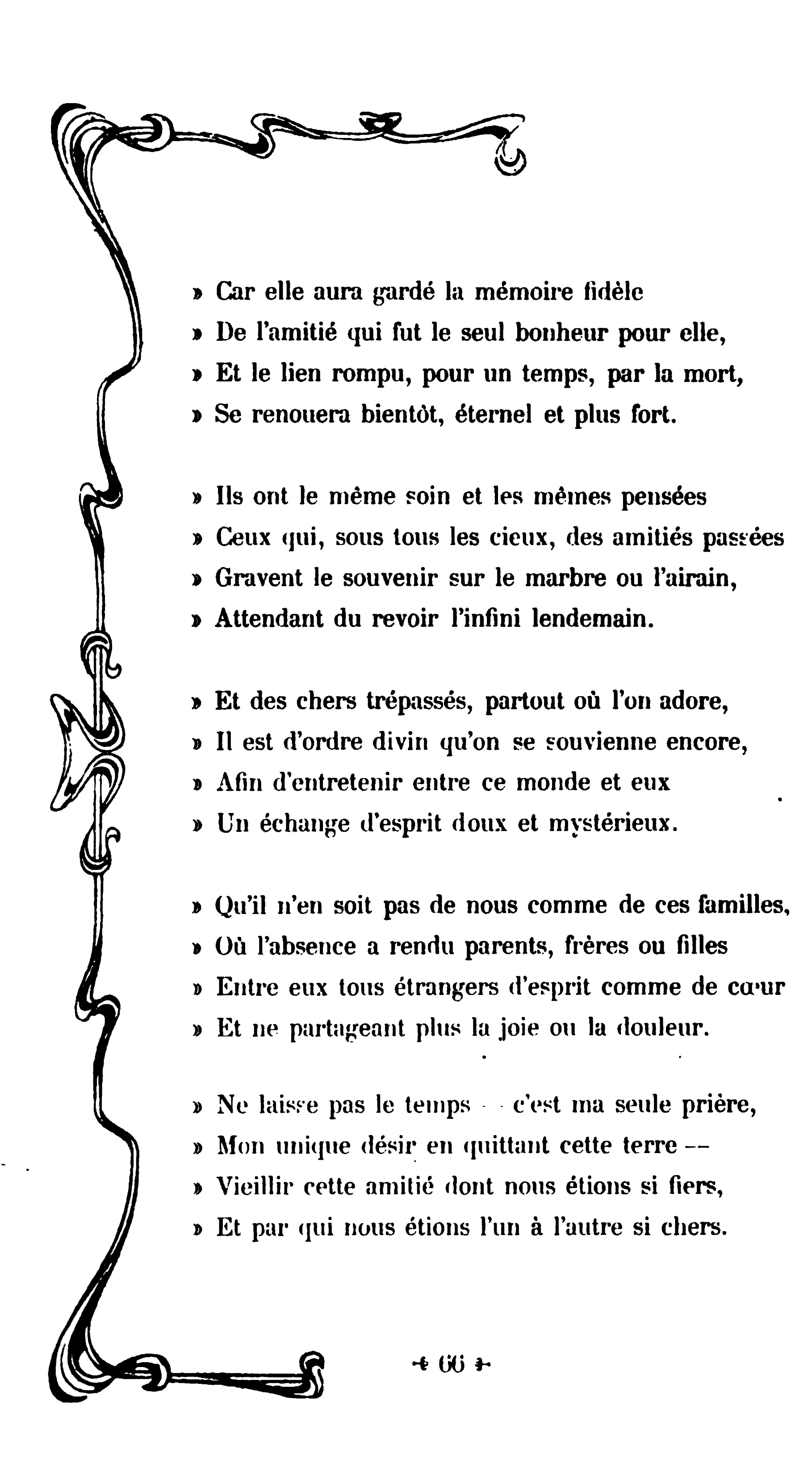
» Nous nous retrouverons dans une autre existence.
» Notre âme est immortelle, et Dieu, dans sa puissance,
» Veut qu'elle reste jeune, en toute éternité,
» Sans rien perdre jamais de sa vitalité.

» Le temps fera vieillir les astres et la terre,
» Et décomposera leur forme et leur matière,
» Mais du Dieu tout-puissant l'ordre mystérieux
» Saura de leurs débris créer de nouveaux cieux.

» Nos âmes, un moment sans vie et purs fantômes,
» En d'autres corps verront se grouper leurs atomes,
» Et du bien ou du mal en ce monde commis
» Recevront le salaire à leurs actes promis.

» Dans le lointain passé d'une vie antérieure
» Remonte l'amitié qui nous lie à cette heure,
» Et dans un avenir, sans fin et bien heureux,
» Nous attendent des jours encor plus radieux.

» Devant l'éternité que comptent les années,
» Qui meurent sans retour presque aussitôt que nées ?
» Lorsque ton âme enfin aura quitté ton corps,
» Si tu veux me trouver, cherche mon âme alors.



» Car elle aura gardé la mémoire fidèle
» De l'amitié qui fut le seul bonheur pour elle,
» Et le lien rompu, pour un temps, par la mort,
» Se renouera bientôt, éternel et plus fort.

» Ils ont le même soin et les mêmes pensées
» Ceux qui, sous tous les cieux, des amitiés passées
» Gravent le souvenir sur le marbre ou l'airain,
» Attendant du revoir l'infini lendemain.

» Et des chers trépassés, partout où l'on adore,
» Il est d'ordre divin qu'on se souvienne encore,
» Afin d'entretenir entre ce monde et eux
» Un échange d'esprit doux et mystérieux.

» Qu'il n'en soit pas de nous comme de ces familles,
» Où l'absence a rendu parents, frères ou filles
» Entre eux tous étrangers d'esprit comme de cœur
» Et ne partageant plus la joie ou la douleur.

» Ne laisse pas le temps — c'est ma seule prière,
» Mon unique désir en quittant cette terre —
» Vieillir cette amitié dont nous étions si fiers,
» Et par qui nous étions l'un à l'autre si chers.



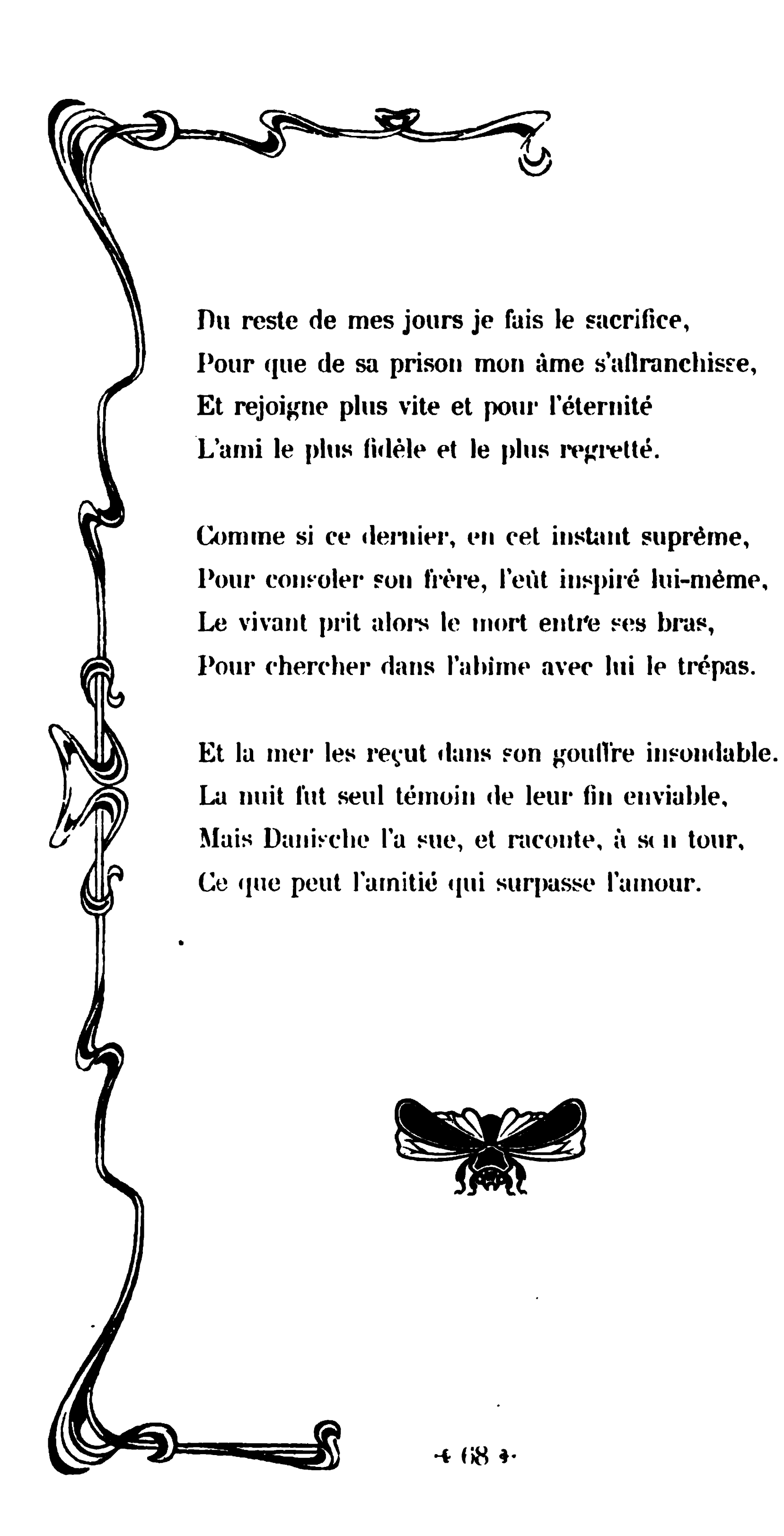
» Quand mon âme devra briser sa chrysalide,
» Prie et ne pleure pas, et, pour que plus rapide
» Elle remonte au ciel, attache à sa prison
» Un lourd poids qui l'entraîne aussitôt jusqu'au fond ;

» Pardonne les ennuis que mon départ te cause !
» Adieu ! toi que j'aimais par dessus toute chose... »
Il ne put achever. Vers l'aube d'au-delà
Dans un dernier soupir son âme s'envola.

Et l'ami délaissé devant ce corps livide
S'affaissa, mesurant l'immensité du vide.
Lorsqu'il reprit ses sens, lacérant ses habits,
Il se précipita sur ces restes chéris.

Il faut avoir perdu ses amours les plus chères
Pour comprendre et sentir combien étaient amères
Les larmes qui montaient de ce cœur déchiré,
Et navrants, les sanglots de ce désespéré.

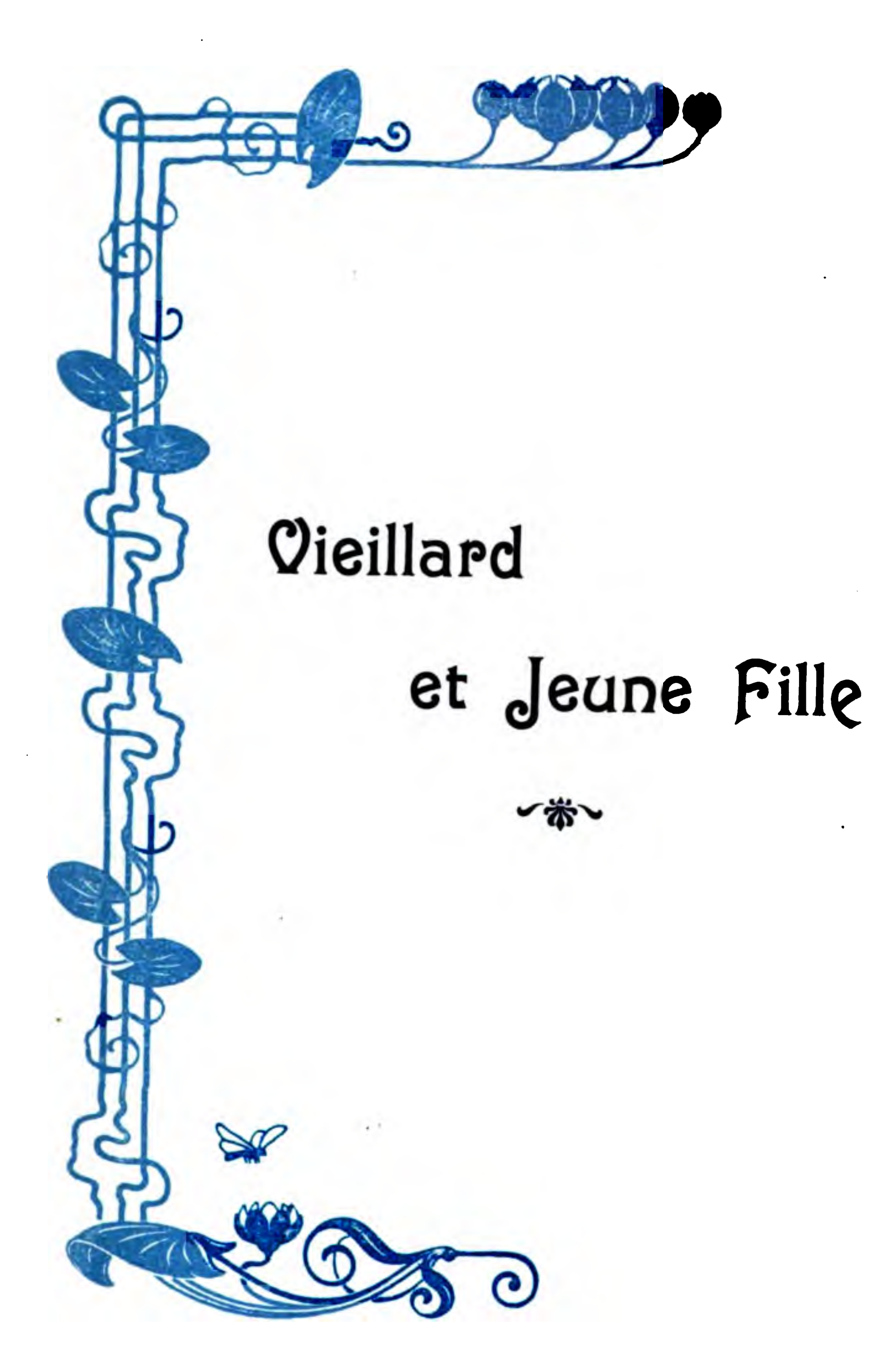
Lorsqu'il se releva, contemplant ce visage,
Il sentit que de vivre il n'avait plus courage,
Il se dit : C'en est fait de ma joie ici-bas,
Puisque mon seul ami ne me reviendra pas.



Du reste de mes jours je fais le sacrifice,
Pour que de sa prison mon âme s'affranchisse,
Et rejoigne plus vite et pour l'éternité
L'ami le plus fidèle et le plus regretté.

Comme si ce dernier, en cet instant suprême,
Pour consoler son frère, l'eût inspiré lui-même,
Le vivant prit alors le mort entre ses bras,
Pour chercher dans l'abîme avec lui le trépas.

Et la mer les reçut dans son gouffre insondable.
La nuit fut seul témoin de leur fin enviable,
Mais Danische l'a sue, et raconte, à son tour,
Ce que peut l'amitié qui surpasse l'amour.



Vieillard et Jeune Fille



VIEILLARD ET JEUNE FILLE

Courbé sous ses quatre-vingts ans,
Un vieillard soupirait quand même,
Le cœur brûlant d'amour suprême,
Pour une fleur en son printemps.

Comme une nymphe elle était belle,
Quatorze ans ! Le chiffre des jours
De la lune au plein de son cours !
Cet astre était moins brillant qu'elle !

Ses yeux noirs ombraient sa blancheur
De narcisse, et sa chevelure
Encadrait de noir sa figure,
Qui de l'astre avait la splendeur.

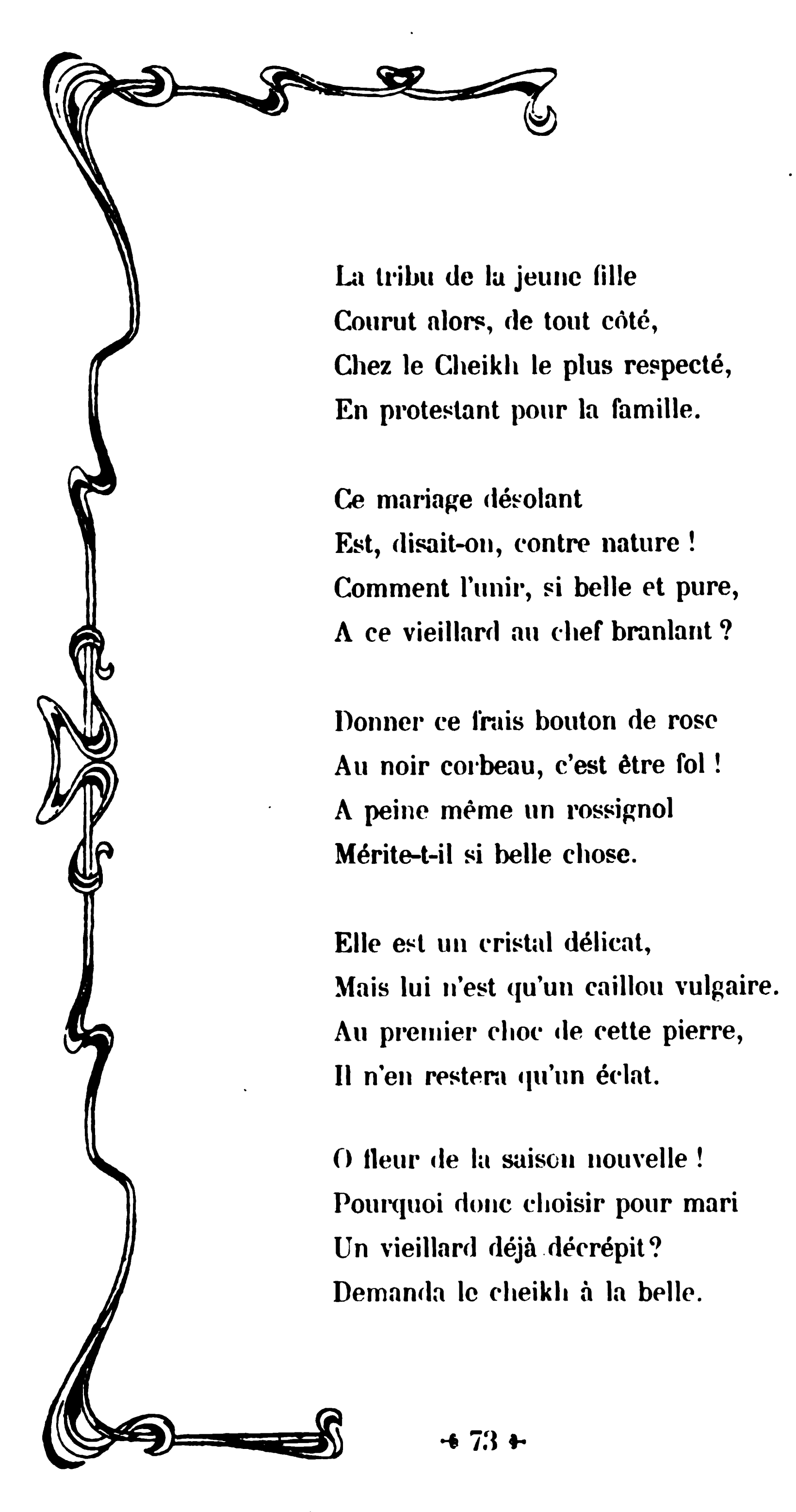
Moins svelte est le tuba (1) qui rend
La vigueur à l'âge sénile,
Et le nectar du selsébile (2)
Sur sa lèvre était enivrant.

Lorsqu'elle eût accepté l'hommage
De cet époux, de ce barbon,
C'était au signe du Scorpion
La lune montra son visage.

La caducité de jadis
Redevint la verte jeunesse,
Voyez comme amour et tendresse
D'un enfer font un paradis !

(1) Tuba, arbre svelte et élégant du Paradis.

(2) Selsébile, fontaine du Paradis.



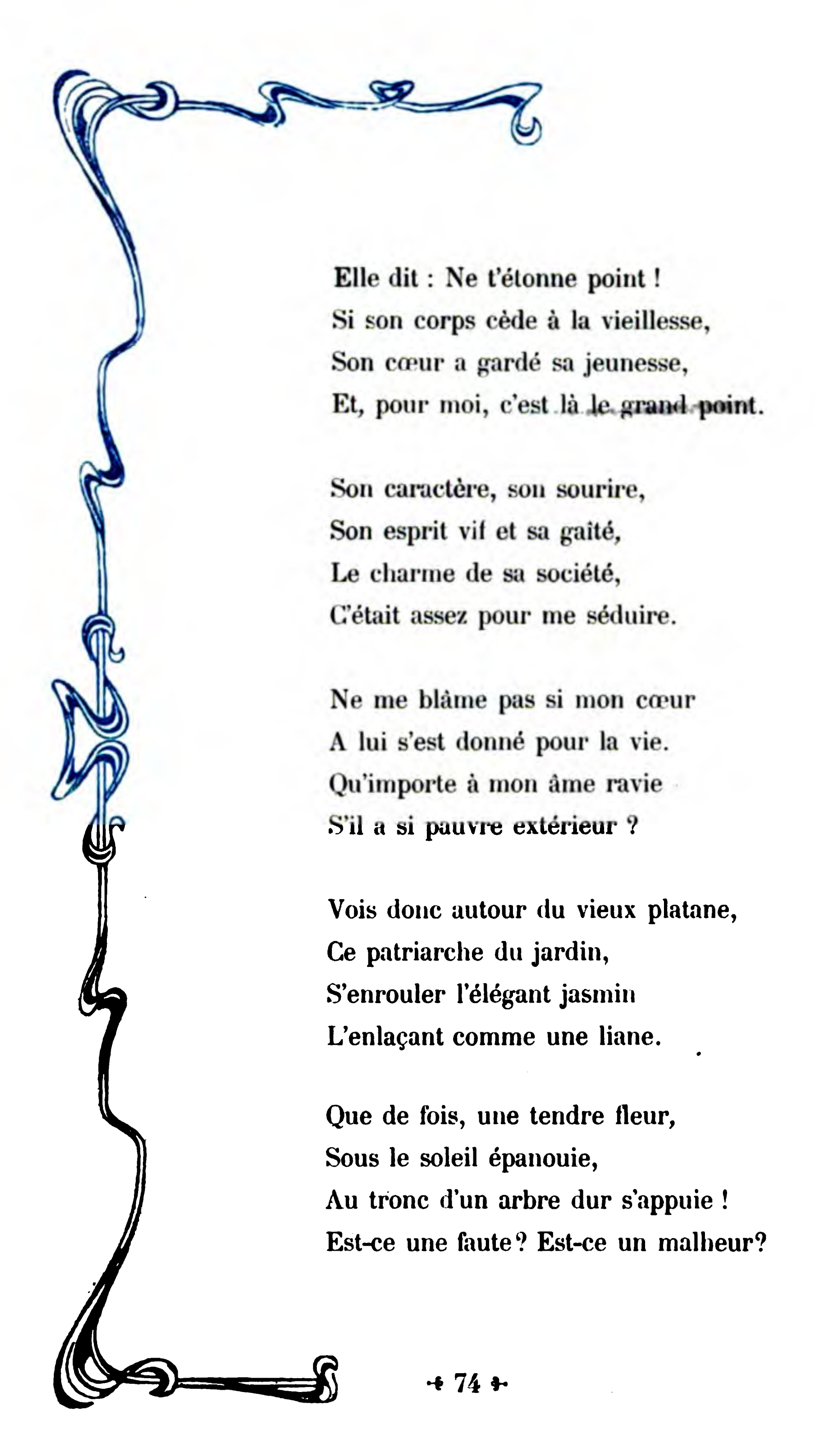
La tribu de la jeune fille
Courut alors, de tout côté,
Chez le Cheikh le plus respecté,
En protestant pour la famille.

Ce mariage désolant
Est, disait-on, contre nature !
Comment l'unir, si belle et pure,
A ce vieillard au chef branlant ?

Donner ce frais bouton de rose
Au noir corbeau, c'est être fol !
A peine même un rossignol
Mérite-t-il si belle chose.

Elle est un cristal délicat,
Mais lui n'est qu'un caillou vulgaire.
Au premier choc de cette pierre,
Il n'en restera qu'un éclat.

O fleur de la saison nouvelle !
Pourquoi donc choisir pour mari
Un vieillard déjà décrépit ?
Demanda le cheikh à la belle.



Elle dit : Ne t'étonne point !
Si son corps cède à la vieillesse,
Son cœur a gardé sa jeunesse,
Et, pour moi, c'est là le grand point.

Son caractère, son sourire,
Son esprit vif et sa gaîté,
Le charme de sa société,
C'était assez pour me séduire.

Ne me blâme pas si mon cœur
A lui s'est donné pour la vie.
Qu'importe à mon âme ravie
S'il a si pauvre extérieur ?

Vois donc autour du vieux platane,
Ce patriarche du jardin,
S'enrouler l'élégant jasmin
L'enlaçant comme une liane.

Que de fois, une tendre fleur,
Sous le soleil épanouie,
Au tronc d'un arbre dur s'appuie !
Est-ce une faute? Est-ce un malheur?

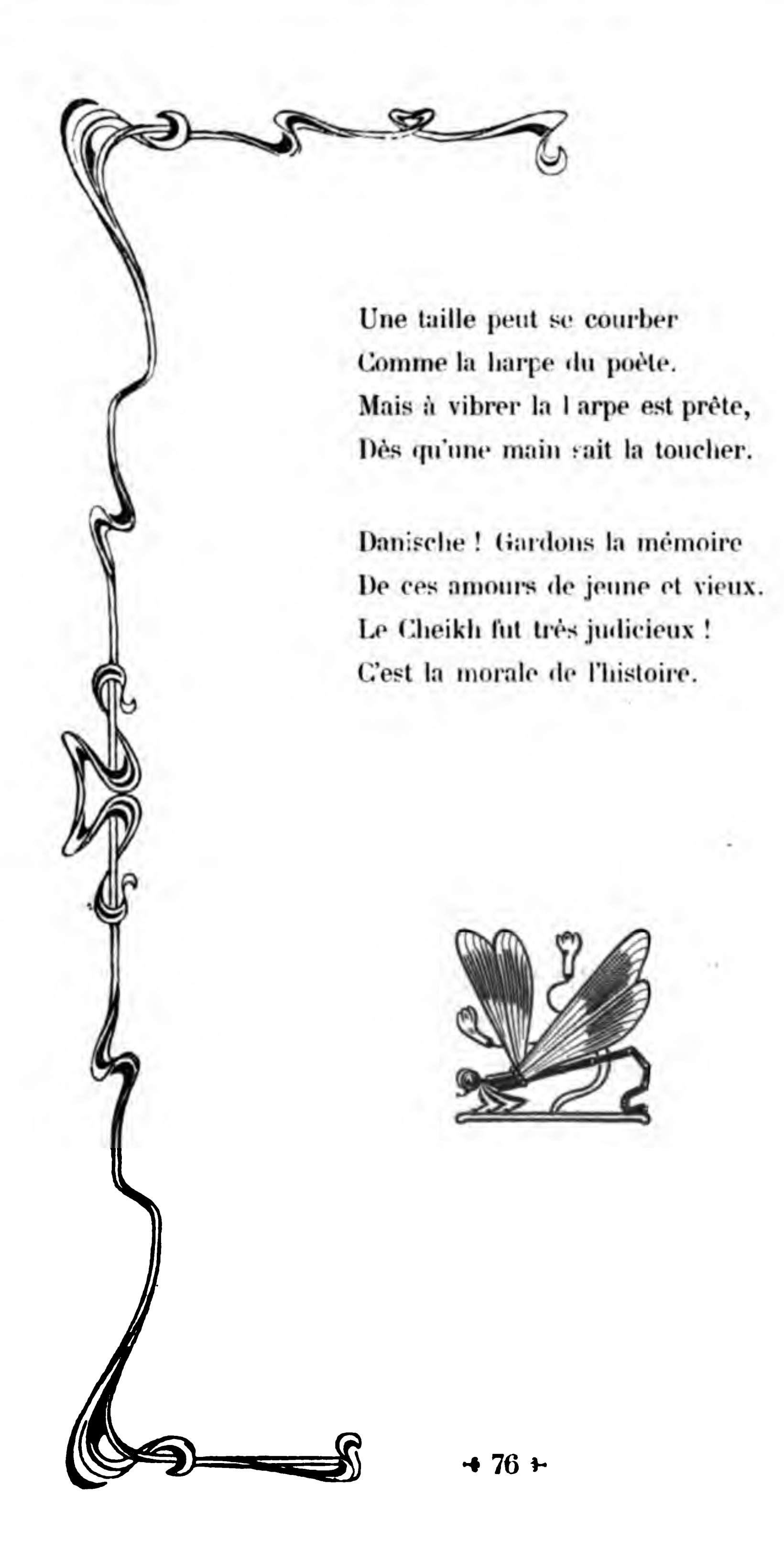
N'ont-ils pas même provenance ?
Ne sont-ils pas plantes tous deux ?
De même entre nous, jeune et vieux,
Existe-t-il tant de distance ?

Lors, le Cheikh, voyant qu'en effet,
Ils n'étaient qu'un cœur et qu'une âme,
Jugea leur union sans blâme,
Et se déclara satisfait.

Lorsque deux êtres, sur la terre,
Ont un même amour pour lien,
Le cœur est tout, l'âge n'est rien,
L'un fût-il même octogénaire.

Le corps n'est que le vêtement,
Fragile enveloppe, de l'âme,
Le fourreau peut s'user, la lame
Reste intacte éternellement.

Qu'importe si, dans la nature,
Il faut qu'il neige sur les fronts ?
Ne voit-on pas sous les glaçons
Sourdre une source chaude et pure ?

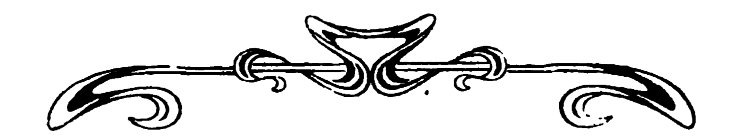


Une taille peut se courber
Comme la harpe du poète.
Mais à vibrer la harpe est prête,
Dès qu'une main sait la toucher.

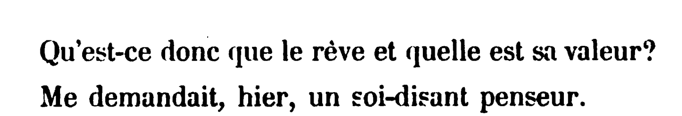
Danische ! Gardons la mémoire
De ces amours de jeune et vieux.
Le Cheikh fut très judicieux !
C'est la morale de l'histoire.



Le Rêve



LE RÊVE

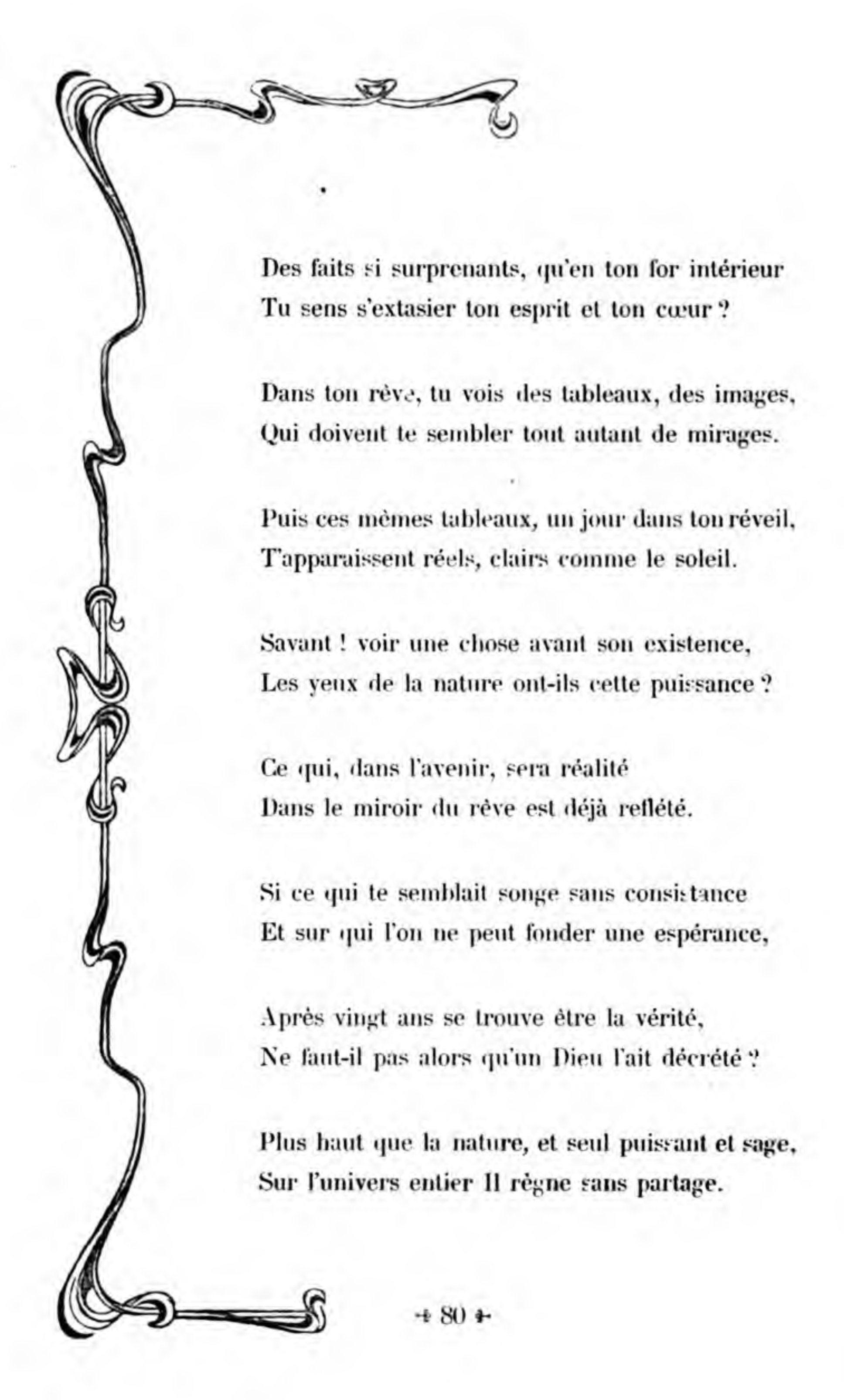


Qu'est-ce donc que le rêve et quelle est sa valeur?
Me demandait, hier, un soi-disant penseur.

Le rêve et ses effets, répondis-je, fait taire
Les philosophes qui ne regardent qu'à terre.

Le matérialisme en est tout dérouté,
Et son système, enfin, marqué de fausseté.

Sans un Dieu tout-puissant dans son omniscience
Qui donc dans ton sommeil te dirait à l'avance,



Des faits si surprenants, qu'en ton for intérieur
Tu sens s'extasier ton esprit et ton cœur ?

Dans ton rêve, tu vois des tableaux, des images,
Qui doivent te sembler tout autant de mirages.

Puis ces mêmes tableaux, un jour dans ton réveil,
T'apparaissent réels, clairs comme le soleil.

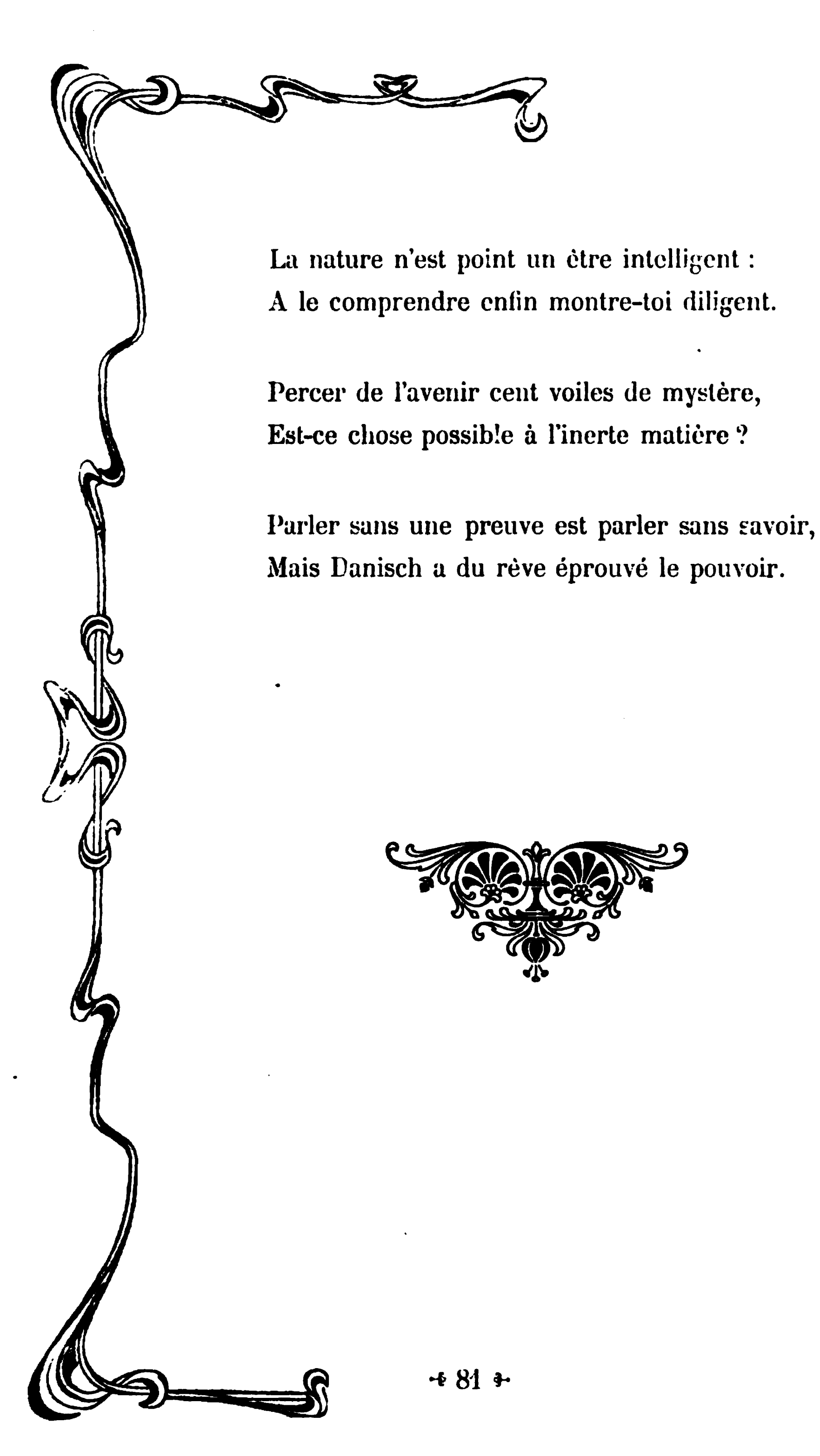
Savant ! voir une chose avant son existence,
Les yeux de la nature ont-ils cette puissance ?

Ce qui, dans l'avenir, sera réalité
Dans le miroir du rêve est déjà reflété.

Si ce qui te semblait songe sans consistance
Et sur qui l'on ne peut fonder une espérance,

Après vingt ans se trouve être la vérité,
Ne faut-il pas alors qu'un Dieu l'ait décrété ?

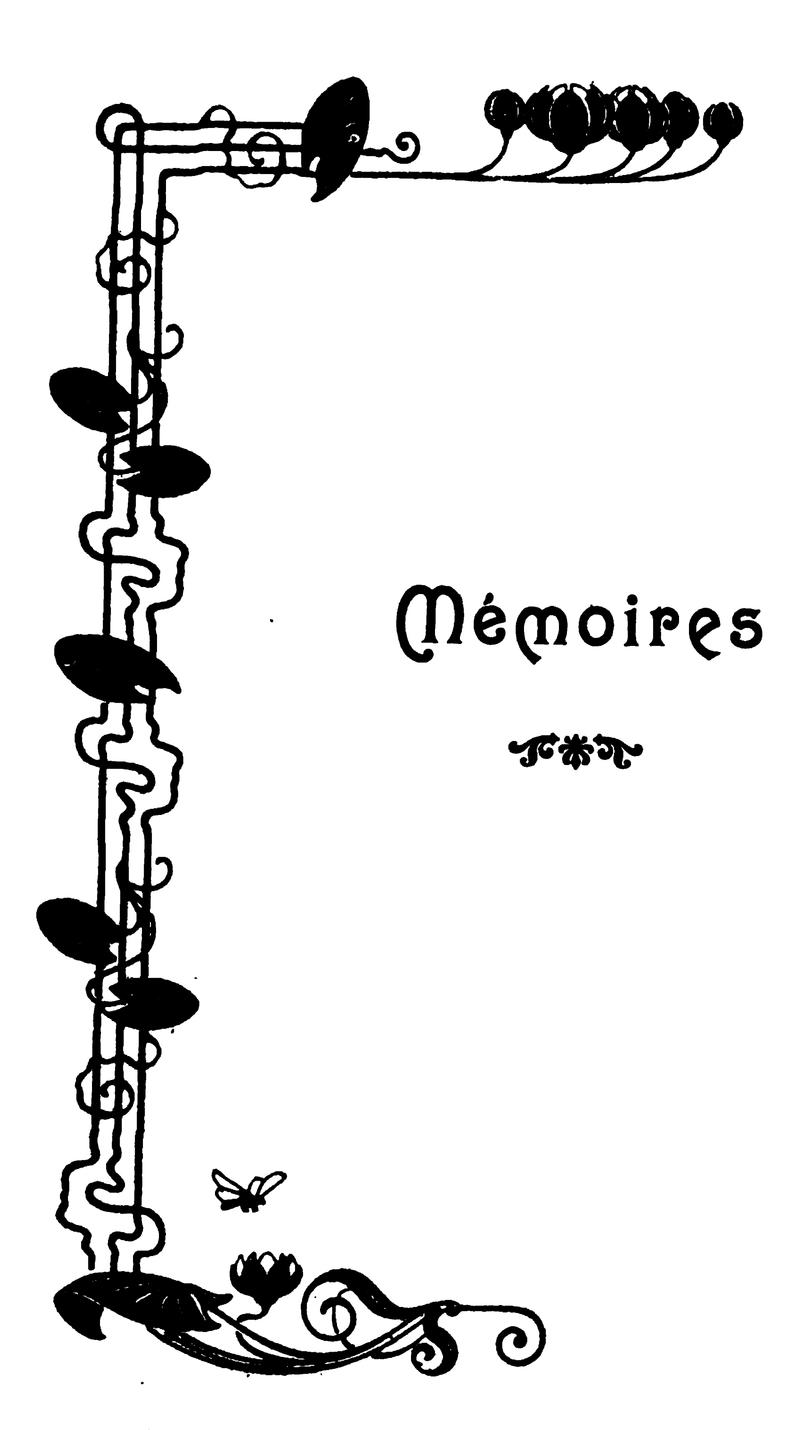
Plus haut que la nature, et seul puissant et sage,
Sur l'univers entier Il règne sans partage.



La nature n'est point un être intelligent :
A le comprendre enfin montre-toi diligent.

Percer de l'avenir cent voiles de mystère,
Est-ce chose possible à l'inerte matière ?

Parler sans une preuve est parler sans savoir,
Mais Danisch a du rêve éprouvé le pouvoir.



Mémoires



PRÉFACE

M'étant souvenu, dans mes heures de loisir, des incidents de ma vie qui m'ont fait le plus d'impression, je me suis résolu à en faire un recueil et à conter ce qui m'avait émotionné et intéressé le plus dans ses différentes périodes.

Je suis né à Tauris, où mon père avait une petite propriété, dont les revenus étaient tout ce qu'il possédait. Rigoureusement religieux, il faisait toute sa vie des pèlerinages, et pendant un de ces voyages, justement à Kerbelà, il fit vœu sur le tombeau de l'Imam Hussein que si Dieu lui donnait un fils, il en ferait un Mudjtahid (*). Ainsi, dès avant ma naissance, j'étais prédestiné à une toute autre carrière que celle que j'ai choisie, et qui était ma vocation dès mon bas âge.



(*) Mudjtahid est le chef du Clergé Islamique.



PRÉSAGE

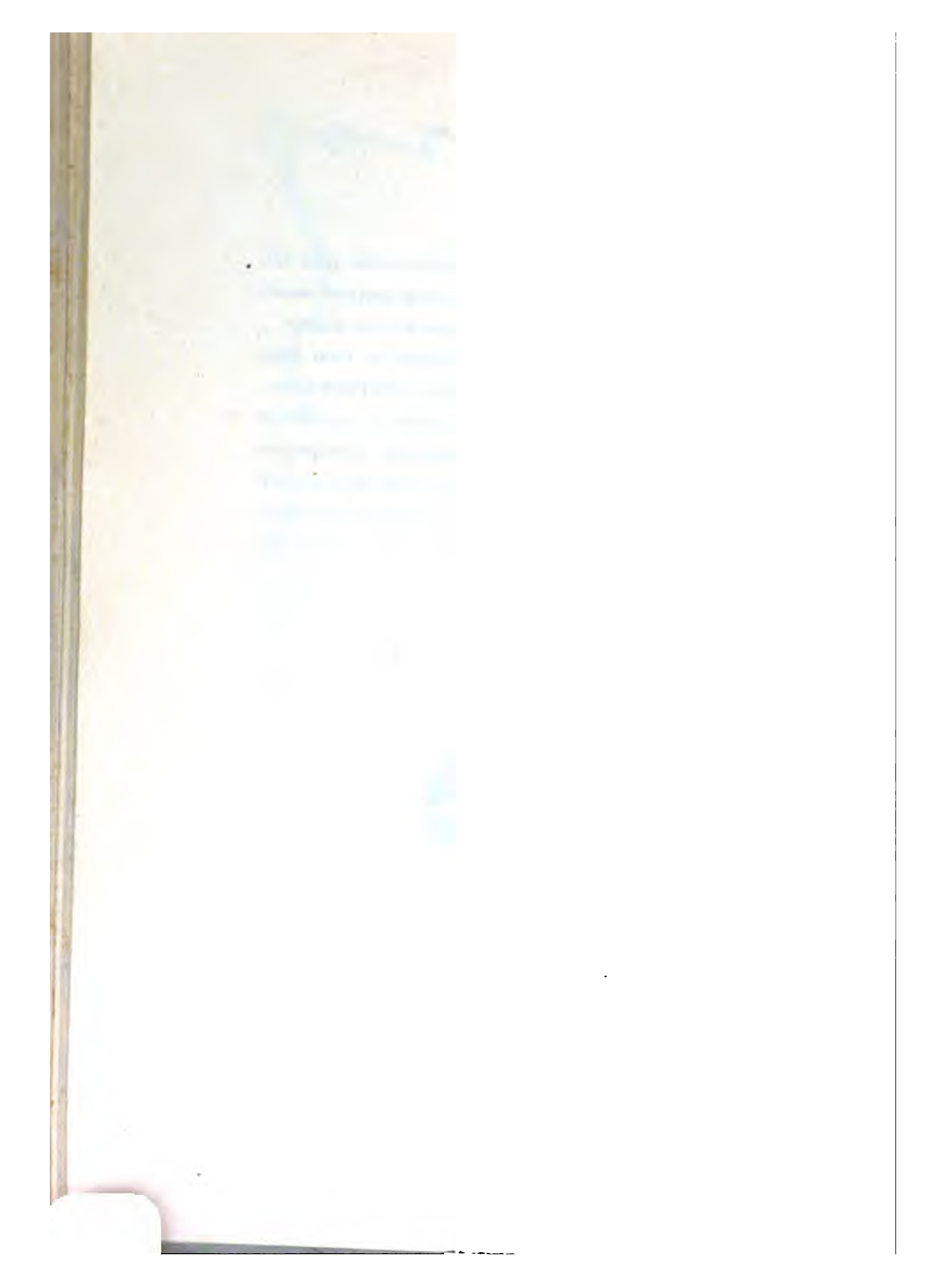
J'ai toujours cru à la prédestination et à la réalisation des rêves, mais ce sont surtout les incidents qui suivent qui m'ont affermi le plus dans cette croyance à l'inévitable.

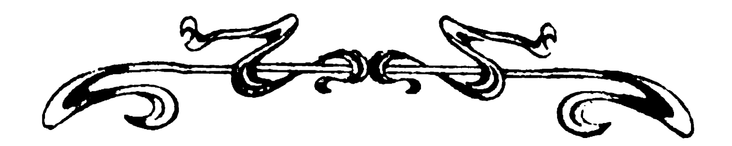
J'avais onze ans, et je fréquentais l'école de Tauris. Un jour, pendant la récréation, mes camarades se demandaient entre eux ce qu'ils voudraient devenir après avoir fini l'école. L'un choisissait la profession de médecin, l'autre rêvait d'être chef de police, le troisième voulait se faire commerçant, en un mot, chacun choisissait selon ses inclinations. Moi, interrogé à mon tour, je déclarai carrément que je voulais de-

venir vizir, ayant l'intention, d'après ma conviction enfantine, de désigner par ce nom le plus grand personnage de l'État. Il faut avouer que j'ai toujours été très ambitieux et que jamais, dans mes beaux rêves d'enfant, mon imagination n'admit un titre au-dessous de celui de ministre! Un de mes camarades s'approcha de moi en riant et me proposa d'inscrire ce vœu dans son livret, en me priant, avec une feinte humilité, de vouloir bien lui accorder ma haute protection quand je deviendrais un personnage éminent. Moi, ne remarquant pas le ton railleur, avec lequel il me faisait cette demande, j'inscrivis ce vœu dans son carnet avec la profonde conviction de la parfaite gravité de ce que je faisais. Des années s'écoulèrent ; l'adolescence succéda à l'enfance et puis vint l'âge mûr. Après avoir terminé les travaux de la commission limitrophe de Khorassan, j'arrivai à Téhéran déjà en qualité de général aide-de-camp de Sa Majesté le Schah. En me rendant un jour au ministère des affaires étrangères, je fus surpris d'y rencontrer mon camarade d'enfance, celui, dans le carnet duquel j'avais inscrit mon vœu. Il avait l'air très peiné et me raconta que, ses affaires étant dérangées, il avait fait une dette de 800 toumans, à la suite de laquelle on le gardait au ministère à dé-

faut de quelqu'un qui pût se rendre caution pour lui. Je fus impressionné par son récit et je proposai immédiatement de me constituer garant de cette somme.

Ceci fait, j'offris à mon camarade de venir loger chez moi, et lorsque je fus nommé à St-Pétersbourg, je lui procurai une place et lui prêtai de l'argent ; en somme, je fis tout ce que je pus pour arranger ses affaires. En prenant congé de moi, il me dit d'une voix troublée par l'émotion : « Jamais je n'aurais cru qu'une plaisanterie d'enfant pourrait un jour devenir une réalité ».





RÉALISATION D'UN RÊVE

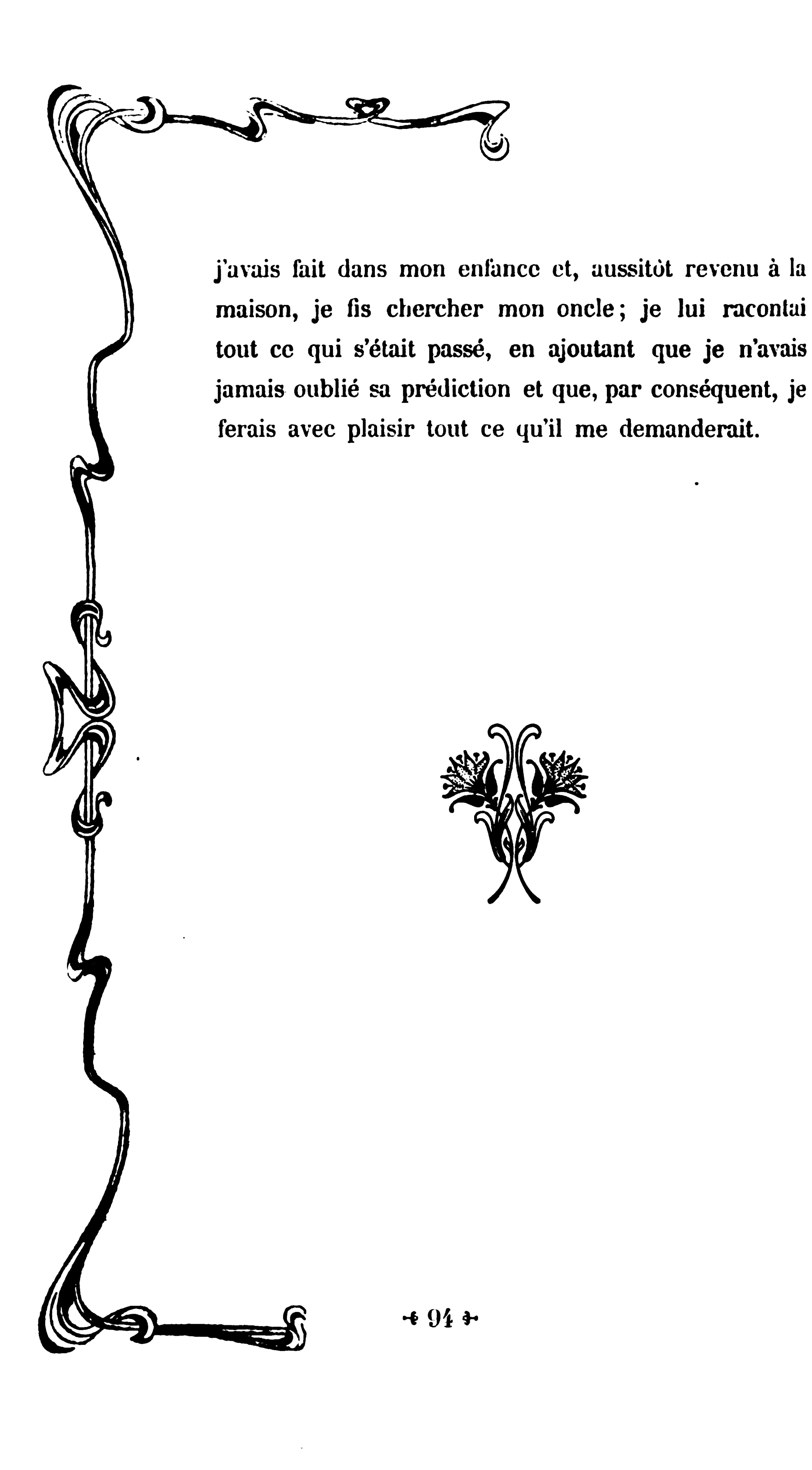
Une fois, quand je n'étais qu'un garçon de 14 ans, je fis un rêve qui se réalisa à peu près vingt ans plus tard. Je vis dans ce rêve que Sa Majesté Nassre-Eddin Schah arrivait à Tauris, entouré de toute la pompe orientale. La ville entière s'était rendue à sa rencontre. Tout à coup, j'aperçus deux farraches en livrées de parade venant à moi pour me conduire devant Sa Majesté. Ils m'emmenèrent dans un palais, où, dans une des salles, j'aperçus le Schah assis sur une chaise et entouré de toute sa suite; il y avait là le Grand Vizir, le Prince héritier et tous les ministres. Sa Majesté avait devant Elle une table richement servie;

Elle m'appela, prit quelques fruits de la table et me les donna. Là-dessus je me réveillai. Il faut dire qu'en Perse on a une grande croyance dans les rêves; il y a même des gens, nommés mouabbirs, dont la profession est de les expliquer. Le lendemain, impressionné par ce songe, je profitai de l'arrivée de mon oncle pour le lui raconter et lui en demander l'explication, car je craignis de le dire à mes parents, pour qu'ils ne se moquassent pas de moi ; mais le désir de connaître la signification de ce rêve était si grand, que je ne pouvais me résigner à n'en parler à personne. M'ayant écouté attentivement, mon oncle me dit que le sens de ce rêve était, que, jamais, je ne serais Mudjtahid, comme le voulait mon père, mais qu'un jour je deviendrais un grand personnage, que je serais attaché au service du Schah et que ce dernier me distinguerait d'entre tous les grands personnages de l'Etat par une faveur spéciale. En me donnant cette explication, mon oncle me dit : « Quand ce temps bienheureux arrivera, souviens-toi de ma prédiction et ne m'oublie pas ».

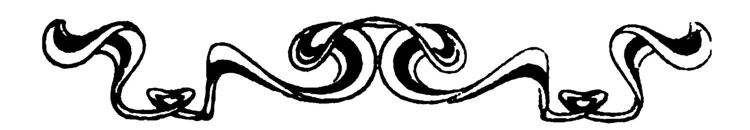
Des années se passèrent. Sa Majesté le Schah faisait son troisième voyage en Europe et moi, en qualité de son aide-de-camp général, je me trouvais, comme



de raison, dans sa suite. En revenant en Perse, le Schah s'arrêta pour quelques jours à Tauris. J'étais descendu dans la maison de mes parents et, selon l'usage de mon pays, je devais pendant trois jours recevoir les visites de mes amis et de mes connaissances. Le lendemain de notre arrivée deux farraches dans leurs historiques costumes rouges, vinrent m'annoncer que Sa Majesté le Schah me mandait devant lui. Ils me conduisirent à la villa du Prince Héritier et là, dans une magnifique salle, avec une fontaine au milieu, dans un décor des plus luxueux, je vis le Schah, entouré de sa suite, assis devant une table, sur laquelle se trouvaient de superbes fruits de toutes espèces. Sa Majesté me demanda gracieusement, si mes parents étaient contents de me voir ; Elle me fit aussi quelques questions sur ma famille et, après avoir conversé assez longtemps avec moi, Elle daigna me demander si j'avais déjà mangé des raisins de Tauris, si renommés par leur goût exquis. Je répondis que j'en avais déjà mangé. Alors Sa Majesté reprit, que certainement je n'avais pas goûté de raisins pareils à ceux qui se trouvaient sur la table et, comme signe de sa haute faveur, Elle prit une grappe et me la donna. Alors je me souvins immédiatement du rêve que



j'avais fait dans mon enfance et, aussitôt revenu à la maison, je fis chercher mon oncle; je lui racontai tout ce qui s'était passé, en ajoutant que je n'avais jamais oublié sa prédiction et que, par conséquent, je ferais avec plaisir tout ce qu'il me demanderait.

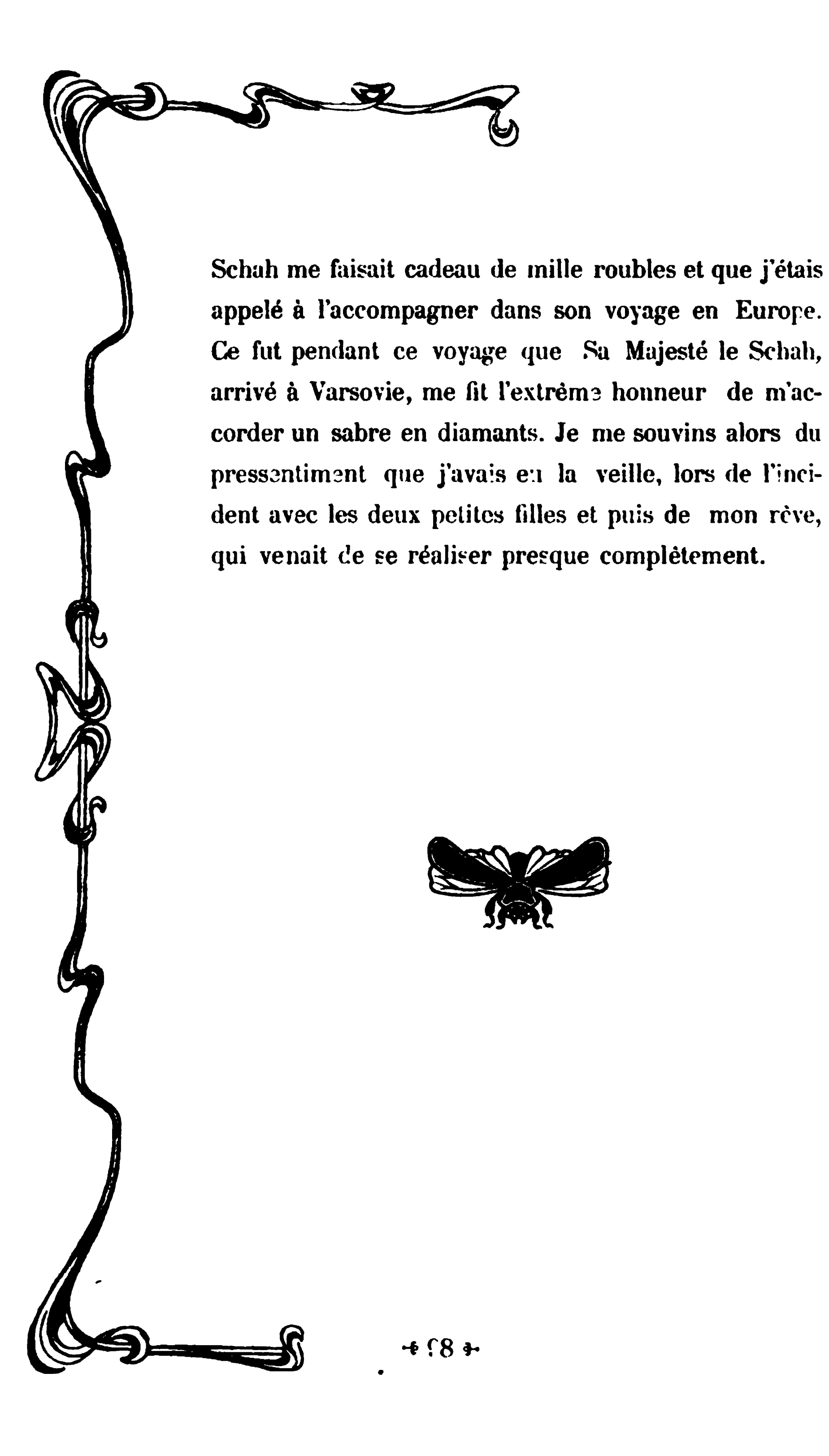


CHARITÉ RÉCOMPENSÉE

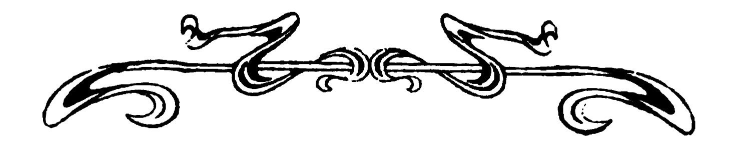
En 1888, j'étais à Pétersbourg comme conseiller de l'ambassade. Habitué au doux climat de l'Orient, je supportais très mal les froids rigoureux de cette capitale pendant l'hiver. Le médecin m'ayant conseillé de faire tous les jours une promenade à pied, je sortis un jour pour faire ma promenade habituelle. J'allais le long d'une des principales rues de Pétersbourg, lorsque j'aperçus deux petites filles qui voulaient traverser la rue, l'une d'elles tenait un petit paquet à la main. Tout à coup parut un traineau attelé de deux magnifiques chevaux, allant avec une vitesse extrême. Les petites filles, éperdues, se tenaient au milieu de

la rue sans bouger; un moment, et les chevaux, malgré tous les efforts du cocher pour les arrêter, renversèrent une des petites. Heureusement, on parvint aussitôt à la relever, et la pauvre enfant n'eut d'autre conséquence de sa chute qu'une grande frayeur. Quand la foule se fut dispersée, les deux petites restèrent seules au milieu de la rue pleurant à chaudes larmes et cherchant quelque chose dans la neige. Je m'approchai d'elles et je leur demandai, pourquoi elles pleuraient. Elles me répondirent que leur mère, étant malade, les avait envoyées acheter de la semoule, en leur donnant 20 c. et que, pendant la chute, le paquet avait glissé des mains et que la semoule s'était répandue dans la neige. En me racontant tout cela elles pleuraient tellement, que les larmes me vinrent aux yeux. Je tâchai de les consoler de mon mieux et je leur donnai un rouble, en leur disant d'aller acheter encore de la semoule. Mais les petites filles s'étaient mises à pleurer de plus belle et ne voulaient pas prendre l'argent. J'avais beau les persuader, elles s'obstinaient à refuser le rouble, disant que leur mère ne leur avait donné que 20 c. Alors je proposai de leur acheter de la semoule moi-même, ce à quoi elles consentirent volontiers, et voilà que, escorté des deux petites, j'en-

trai dans une boutique et je leur achetai pour 20 c. de semoule. Je voulus encore les persuader d'accepter le reste du rouble, mais elles refusèrent net et s'en allèrent fort contentes, en priant le bon Dieu de me récompenser pour ma charité. Les regards que me jetèrent les deux petites en s'en allant, étaient pleins d'une expression de reconnaissance si touchante que je me sentis tout émotionné et je rentrai à la maison avec une étrange conviction que cet incident me porterait bonheur. Cette même nuit je vis en rêve que je me trouvais sur une grande place couverte d'une foule de monde et au milieu de laquelle, sur un endroit élevé, j'apercevais le Schah, qui, d'un geste bienveillant, m'appelait à lui. Les yeux de tout le monde étaient fixés sur moi, et je me réjouissais de tant d'honneur; les signes d'extrême attention que me témoignait le Schah, me donnaient une espèce de vertige. Mais quand ma gloire atteignit à son apogée, ce fut lorsque Sa Majesté me fit présent de plusieurs diamants, dont la beauté et l'éclat surpassaient tout ce que l'imagination pouvait concevoir. A ce moment je me réveillai. Le matin, aussitôt après m'être levé, un des drogmans de l'ambassade me remit une dépêche, et quel fut mon étonnement d'apprendre, en l'ouvrant, que Sa Majesté le



Schah me faisait cadeau de mille roubles et que j'étais appelé à l'accompagner dans son voyage en Europe. Ce fut pendant ce voyage que Sa Majesté le Schah, arrivé à Varsovie, me fit l'extrême honneur de m'accorder un sabre en diamants. Je me souvins alors du pressentiment que j'avais eu la veille, lors de l'incident avec les deux petites filles et puis de mon rêve, qui venait de se réaliser presque complètement.



UNE LEÇON AUX JUGES

En 1884, étant membre de la commission limitrophe entre Khorassan et Ahal, j'arrivai avec le personnel de la commission à Boujnourt. Comme c'était en été, et comme Boujnourt est entouré de magnifiques jardins, on fit dresser des tentes dans un parc appartenant au gouverneur de la ville, et ce fut dans ce camp improvisé que nous nous disposâmes. Comme la route que nous devions suivre pour délimiter les frontières de Khorassan et d'Ahal était très isolée et que nous ne devions que très rarement rencontrer une auberge, il nous fallait traîner avec nous, chargé sur des chameaux, tout notre bagage, jusqu'aux moindres ustensiles de cuisine. Arrivé à Boujnourt, je dis à mon intendant que, pour éviter à mes domestiques, éreintés par une longue marche, la fatigue de transporter

toutes les caisses au jardin, on pouvait les laisser toutes au dehors jusqu'au lendemain, à l'exception de deux où se trouvaient mon argent et les objets précieux que j'avais emportés avec moi. Le lendemain matin, mon intendant, pâle et tremblant, vint me dire que la veille il n'avait pas pu faire mettre dans le jardin les deux caisses que je lui avais indiquées, parce que, fatigué par le long voyage, il tombait de sommeil, et que, ce matin, voulant s'assurer si rien n'était perdu, il avait ouvert une des caisses et qu'à sa grande terreur il avait remarqué qu'il y manquait un sac avec cinq cents krans, un revolver et une aiguillette en or. Comme il y avait dans la caisse trois aiguillettes, dont l'une était en or alors que les deux autres n'étaient que dorées, et deux sacs de cinq cents krans chacun, et comme des trois aiguillettes on avait pris justement celle qui était en or, et que des deux sacs on n'avait pris qu'un seul, ce vol me parut suspect : comment le voleur savait-il laquelle des trois aiguillettes était en or et pourquoi s'était-il montré assez charitable pour me laisser un sac avec cinq cents krans ? Je conçus des soupçons contre mon intendant, ce dont je fis part au gouverneur. Ce dernier affirma que le voleur devait être mon intendant et me proposa de lui faire avouer

son crime dans les vingt-quatre heures, après quoi il le ferait arrêter. Mais j'étais opposé à cette punition rigoureuse, car ce domestique était depuis déjà longtemps à mon service et cela m'aurait fait beaucoup de peine de le savoir en prison dans une ville inconnue. Néanmoins, je le fis appeler et je lui dis de quitter immédiatement mon service. Il sortit sans proférer une parole et le même jour il m'envoya une lettre renfermant un acte d'achat pour sa maison de Tauris. Dans cette lettre, il m'écrivait avec des expressions très touchantes qu'on l'accusait de vol à tort et que sa seule faute était de ne pas avoir, la veille, transporté les deux caisses au jardin. Il ajoutait que, puisqu'il avait une petite maison à Tauris, il me la donnait pour me dédommager de ce vol. Il me priait aussi de le garder chez moi au moins jusqu'à mon arrivée à Téhéran, afin qu'il ne restât pas seul et abandonné dans une ville étrangère,et d'annoncer le vol à tous les chefs des districts voisins. Cette lettre me toucha et je gardai mon intendant à mon service. Après cet incident, nous continuâmes notre voyage et, trois mois plus tard, nous entrions dans une magnifique vallée entourée d'épaisses forêts dont le sol n'avait sans doute jamais été profané par le pied de l'homme, car les faisans que nous rencon-

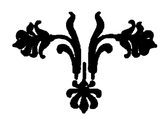
trions en masse sur notre chemin, n'avaient aucune crainte de nous. Une rapide petite rivière serpentait au fond de la vallée, brillant au soleil comme une écaille argentée.

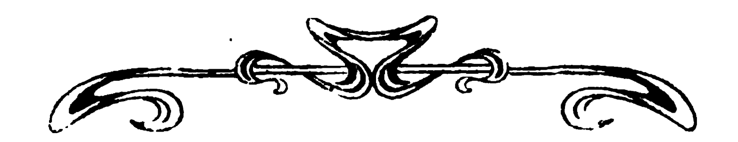
Ce fut au bord de cette rivière charmante, sur un gazon d'un vert tendre, que nous campâmes. Ce ravissant endroit s'appelait Soumbar. Nous étions tous réunis dans la tente du chef de la commission, lorsque, tout à coup, nous aperçûmes au loin un cavalier venant directement à nous. Nous faisions différentes suppositions à son sujet ; nous ne pouvions pas nous figurer qui ce pouvait être. Enfin, le cavalier arriva au milieu de nos tentes et demanda où se trouvait celle de Mirza Riza Khan. On lui désigna ma tente où j'entrai.

Alors, il descendit de cheval et me présenta une lettre ; c'était une lettre de la part du chef de la ville de Schirvan. Il me communiquait les détails suivants sur le vol dont j'avais été victime à Boujnourt. Son fils, commissaire de police à Schirvan, étant allé un jour dans un café, y avait remarqué un individu en guenilles prenant du thé, qui, lorsqu'il avait dû payer, avait tiré de sa poche un sac plein de monnaies d'argent. Sur la demande du commissaire d'où il avait tant d'argent, le vagabond avait répondu brusquement



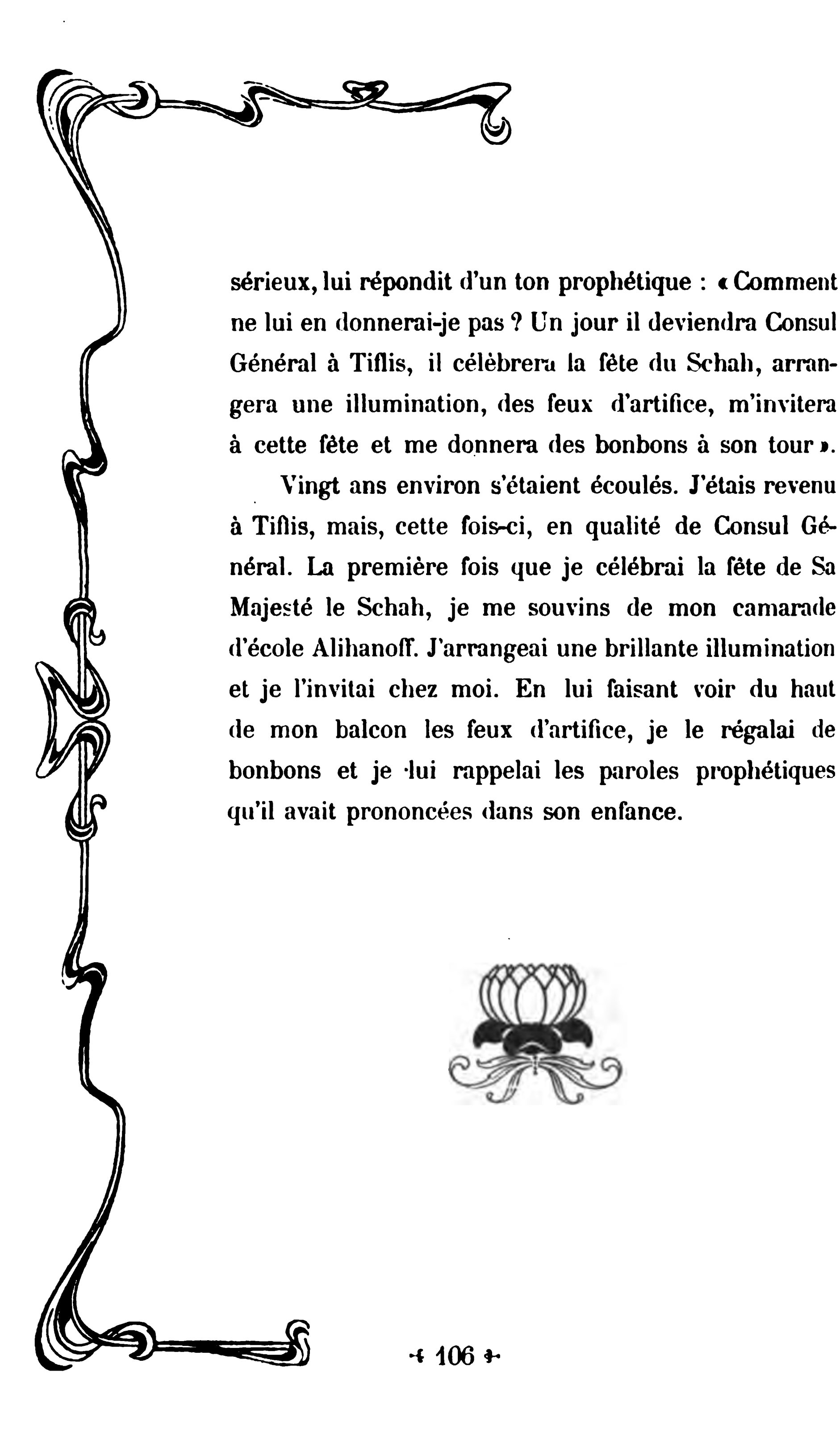
que cela ne regardait personne. Son trouble et le ton de sa réponse avaient confirmé les soupçons du commissaire, soupçons conçus par lui à la vue de tant d'argent chez un mendiant. Le vagabond avait été immédiatement arrêté et conduit chez le chef du district qui, après l'avoir interrogé, l'avait mis en prison, où, bientôt après, il avait avoué que c'était lui qui était l'auteur du vol dont j'avais été victime. Malheureusement, il avait déjà dépensé soixante-dix krans et il avait vendu à un orfèvre l'aiguillette que ce dernier avait déjà fondue. Quant au reste de la somme et au revolver, le chef du district me les envoyait avec le courrier. Je m'étais tellement réjoui à l'idée que l'innocence de mon intendant était prouvée, que je donnai immédiatement trente krans au porteur de cette bonne nouvelle et que je fis présent des quatre-cents autres à mon intendant pour le dédommager de l'injuste accusation dont il venait d'être justifié. Après cet incident, je me fis une maxime de ne jamais accuser personne sans avoir les preuves les plus évidentes.





PROPHÉTIE

Au temps où j'étudiais la langue russe à Tiflis dans la pension de Mme Stassiulévitch, il y venait un petit garçon, Jean Alihanoff qui, chaque fois, apportait quelque chose pour son déjeuner ; c'était généralement des douceurs qu'il partageait toujours avec ses camarades et même très souvent avec moi. Un jour, comme il était en train de me donner quelques bonbons, une demoiselle, qui venait aussi prendre des leçons chez Mme Stassiulévitch et qui, pour je ne sais quelle raison, avait une très grande antipathie pour moi, lui dit d'un ton dédaigneux : « Peut-on donner des bonbons à un tartare ! » Le petit Alihanoff, tout



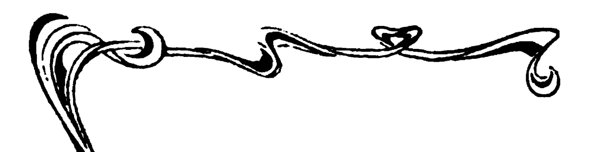
sérieux, lui répondit d'un ton prophétique : « Comment ne lui en donnerai-je pas ? Un jour il deviendra Consul Général à Tiflis, il célèbrera la fête du Schah, arrangera une illumination, des feux d'artifice, m'invitera à cette fête et me donnera des bonbons à son tour ».

Vingt ans environ s'étaient écoulés. J'étais revenu à Tiflis, mais, cette fois-ci, en qualité de Consul Général. La première fois que je célébrai la fête de Sa Majesté le Schah, je me souvins de mon camarade d'école Alihanoff. J'arrangeai une brillante illumination et je l'invitai chez moi. En lui faisant voir du haut de mon balcon les feux d'artifice, je le régalai de bonbons et je lui rappelai les paroles prophétiques qu'il avait prononcées dans son enfance.



Faites le bien en le jetant dans la mer
Et Dieu vous le rendra dans le désert.
(Proverbe persan).

Il y avait à Tauris, dans le Médressé où je faisais mes études de théologie, un étudiant Molla Mahmed. C'était un élève exemplaire ; tout absorbé par ses études, il ne vivait que pour s'instruire. D'un caractère sérieux et peu communicatif, il se tenait à l'écart de nous tous, et nous avions pour lui un certain respect qui nous empêchait de le questionner sur les détails de sa vie. Il y avait cependant une circonstance qui nous intriguait vivement et qui était une énigme pour tout le monde ; c'était que régulièrement, une fois par semaine, il manquait les leçons au Médressé. Nous ne savions à quoi attribuer cette absence méthodique et



pourtant aucun de nous ne se hasardait à le questionner à ce sujet. Un jour que j'allais chez ma sœur, qui demeurait assez loin du centre de la ville, je passais par une rue isolée où mon attention fut attirée par une très jolie construction. Une quantité d'ouvriers allaient ça et là, occupés par leurs travaux. Tout en admirant l'architecture de cette maison, mes regards tombèrent sur un ouvrier qui, en me voyant, s'empressa de se couvrir le visage avec l'instrument qu'il tenait en main. Je fus très étonné et je tâchais d'entrevoir sa figure. Quel fut mon étonnement lorsque, en le regardant fixement, j'aperçus sous les habits d'ouvrier Molla Mahmed. Je me détournai, pour ne pas lui montrer que je l'avais reconnu, et je continuai mon chemin. Le lendemain, arrivé au Médressé, je le pris à l'écart et je lui dis l'avoir reconnu la veille en le priant de me raconter franchement ce que tout cela voulait dire. Après une longue hésitation il se décida à m'avouer qu'ayant une grande envie d'apprendre et ne possédant point de moyens, il s'était décidé à travailler comme simple ouvrier deux fois par semaine (le vendredi et encore un autre jour) pour se procurer quelque argent et pour avoir de quoi vivre le reste de la semaine. Je lui demandai alors combien il gagnait

par jour. Il me répondit que son salaire journalier ne dépassait pas dix sous. Son récit me toucha beaucoup et, le soir, en arrivant à la maison, je racontai à mon père tout ce que je savais du pauvre Molla Mahmed. Mon père fit appeler ce dernier et lui demanda quelle somme lui suffirait pour vivre tout un mois, sans être obligé de travailler comme un simple ouvrier. Molla Mahmed répondit qu'il n'avait besoin que de cinq francs. Mon père alors lui en promit dix et pendant tout le temps qu'il apprit au Médressé, je reçus de mon père régulièrement chaque mois dix francs pour les remettre à Molla Mahmed. Après un an et demi il partit pour son village natal.

Quelques années plus tard, le choléra éclata à Tauris et nous fûmes obligés de nous sauver à Cara-Dag, où nous passâmes quelques semaines dans la maison de Hadji Séid Mourtaza. Comme j'allais partir pour Constantinople, Hadji Séid Mourtaza me confia à un de ses gens, qui devait me servir de guide. Le chemin que nous avions à suivre était tout à fait impraticable; nous devions gravir des montagnes escarpées au risque de nous casser le cou, passer par de petits sentiers au bord d'immenses précipices, traverser des courants rapides qui menaçaient de nous emporter. Mais, malgré

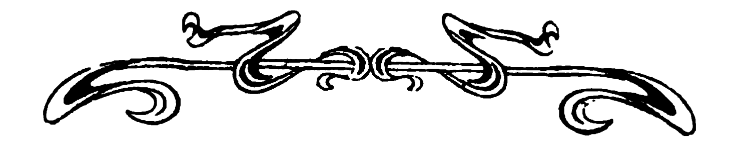


toutes ces difficultés, nous ne pouvions nous empêcher d'admirer cette belle nature, si imposante dans sa beauté primitive.

Notre première halte devait avoir lieu à Ordoubad, où nous devions arriver le soir même ; mais, comme nous étions obligés de faire presque la moitié du chemin à pied, que la nuit approchait et que nous étions encore bien loin du lieu de notre destination, mon guide me conseilla de passer la nuit dans le premier village que nous rencontrerions. J'approuvai fort cette idée, qui me donna du courage pour poursuivre la route, car je tombais de fatigue. Tout à coup, dans le silence du désert, nous entendîmes l'aboiement d'un chien, ce qui signifiait qu'un village n'était pas loin. Tout joyeux, nous rassemblâmes toutes nos forces et nous nous rendîmes dans cette direction. Nous ne tardâmes pas, en effet, à arriver dans un village, où nous cherchâmes un Karavan-Saraï pour nous abriter pendant la nuit. Quel fut notre étonnement lorsqu'on nous dit qu'il n'y avait pas de Karavan-Saraï et que nous devions passer la nuit à la mosquée. Nous dûmes nous résigner bon gré mal gré et voilà que nous nous installâmes à la mosquée. C'était une toute petite bâtisse en terre-glaise située sur une colline au milieu du

village. L'intérieur, à peine éclairé par un tcharag (espèce de cruche pleine d'huile avec une mèche y trempant), fit sur moi une bien pénible impression. Par terre il y avait au lieu de tapis une simple natte tellement couverte de poussière que, ne sachant où me mettre, je m'étais installé sur la vérandah et je m'étais entièrement abandonné à mes tristes pensées. Mon guide, ayant attaché les deux chevaux aux poteaux de l'eivan, était allé à la recherche de quelques provisions. Me trouvant tout seul, je me sentis encore plus malheureux. Le fait que nous devions passer la nuit dans cette misérable mosquée le premier jour de notre voyage, me parut de mauvais augure. Le cours de mes sombres pensées fut interrompu par l'arrivée d'un Molla qui venait avec plusieurs villageois faire le namaz cham (prière du soir). Le cœur bien gros, je fus heureux de pouvoir me soulager par la prière. Je fis le vizou et j'entrai à la mosquée. Mon apparition parmi les villageois attira l'attention du Molla; après m'avoir regardé fixement, il poussa tout à coup une exclamation de joie et s'approcha de moi précipitamment. Alors je reconnus en lui Molla Mahmed. Il m'invita aussitôt à venir dans sa maison et me retint, ainsi que mon guide, pendant deux jours chez lui. Jamais je n'ai vu un hôte

plus hospitalier ni plus aimable; il faisait tout son possible pour m'être agréable et dans chaque bagatelle il montrait tant d'attention et de reconnaissance, que je fus largement récompensé pour tous les désagréments que j'avais éprouvés en chemin. Le troisième jour, comme je devais absolument partir, il fit préparer une masse de provisions qu'il nous donna pour la route et nous reconduisit lui-même, accompagné de plusieurs richsiffides, jusqu'à la frontière. Là, avec les paroles les plus touchantes, il me souhaita un bon voyage et appela sur ma tête toutes les bénédictions du ciel. Très ému par tant de gratitude de la part de Molla Mahmed, je me souvins d'un proverbe persan : « Faites le bien en le jetant dans la mer et Dieu vous le rendra dans le désert ».



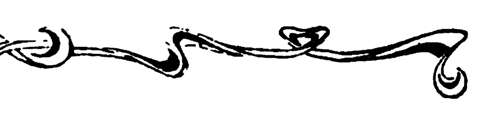
UN SOUHAIT ACCOMPLI

En quittant Molla Mahmed nous sommes allés, mon conducteur et moi, à Ordoubad, où, à défaut d'un hôtel, nous nous arrêtâmes dans un Karavan-Saraï. Le soir même, en sortant de ma chambre, je rencontrai un menuisier, lequel avait, deux ans auparavant, travaillé dans notre maison à Tauris. Il me reconnut aussitôt et sa joie de me voir fut bien grande. Après avoir conversé quelque temps avec moi, il courut faire part de la nouvelle de mon arrivée à Hadji Mirza-Djaffar, qui immédiatement, vint me voir au Karavan-



Saraï, dont il était le propriétaire. Après m'avoir comblé d'amabilités, il m'invita, ainsi que mon conducteur, à venir dans sa maison, où il me retint pendant trois jours.

Tout le temps que je passai chez lui il tâcha de me procurer tous les plaisirs possibles ; il arrangea des pique-nique, convia du monde chez lui, fit des visites avec moi ; en un mot il fut d'une hospitalité et d'une amabilité sans pareilles. Pendant ces trois jours il chercha aussi pour moi des compagnons de voyage auxquels, me trouvant trop jeune pour m'en aller tout seul, il voulait me confier ; il finit par trouver deux marchands qui se rendaient également à Nahitchévan. Je remerciai de tout mon cœur mon hôte hospitalier et tous les quatre nous nous mîmes en route. Après avoir fait une vingtaine de verstes, nous rencontrâmes trois cavaliers venant de Nahitchévan, et l'un d'eux, étant l'ami d'un des marchands, lui dit à l'oreille qu'il y avait des brigands sur la route et que ce n'était pas prudent de voyager pendant la nuit. Nous remarquâmes alors que le marchand était grandement troublé ; il nous disait que vraiment c'était très dangereux de continuer notre chemin pendant la nuit, car les



brigands, après nous avoir dévalisés, pourraient nous tuer pour se soustraire à la justice. Tout à coup il poussa une exclamation de joie : une idée lui était venue. Il me proposa, pour éviter cette désagréable rencontre, de me faire passer pour le frère d'Assadoulla Khan, Consul-Général à Tiflis, tandis que lui irait en avant à la station pour dire au maître de poste Ali Aga que le frère d'Assadoulla Khan se rendant à Nahitchévan et, étant très fatigué, voulait se reposer un peu. De cette manière-là, disait-il, nous serons à l'abri de toute mauvaise aventure. Nous approuvâmes tous cette idée et nous agîmes d'après son conseil.

Ali Aga nous reçut avec la plus grande déférence; il me salua respectueusement et me proposa sa chambre. Le marchand s'était tout à fait bien approprié son rôle : il ne s'asseyait pas devant moi et me témoignait les signes du plus grand respect. Le maître de poste nous fit servir un souper copieux que je dus malheureusement manger tout seul pour garder ma dignité. Le lendemain, à la pointe du jour, le marchand me fit réveiller par mon conducteur, en me faisant dire que bientôt des voyageurs commenceraient à arriver et que, comme quelques-uns d'entre eux pourraient nous reconnaître, nous devions nous hâter

de partir, de peur que notre fraude ne fût découverte. En s'en allant, le marchand récompensa généreusement de ma part le maitre de poste qui nous reconduisit en se confondant en remerciements et en me priant de le recommander à la bienveillance de mon frère Assadoulla Khan. Je soutins jusqu'à la fin mon rôle d'imposteur avec un sérieux imperturbable et nous nous mîmes tous en route pour Nahitchévan. Arrivés dans cette ville et étant en parfaite sécurité contre toute attaque de brigands, le marchand m'avoua qu'il avait sur lui deux mille écus et que c'était pour cette raison qu'il avait insisté à nous faire subir notre métamorphose improvisée

Six ans plus tard, je devais aller, en qualité de secrétaire-drogman du consulat-général, à la frontière de Djoulfa pour rencontrer Sa Majesté le Schah qui allait faire son second voyage en Europe. Je partis avec Mahmoud Khan, qui remplaçait son frère Assadoulla Khan, au poste de Consul Général à Tiflis. Comme l'endroit où nous devions nous rendre n'était pas loin de la station où Ali Aga était maître de poste, je me souvins de lui ; je racontai toute cette aventure à Mahmoud Khan et j'achetai différents cadeaux pour le digne homme qui s'était montré si hospitalier pour

le soi-disant frère d'Assadoulla Khan. Mahmoud Khan, arrivé avec moi à la station, remercia chaleureusement Ali Aga de toutes les attentions qu'il avait montrées pour son frère dont je continuais à jouer le rôle aux yeux du brave homme que je comblai à mon tour de remerciements et de cadeaux. En retournant de Djoulfa, Mahmoud Khan obtint de Sa Majesté une médaille pour l'hospitalier maître de poste qui, les larmes aux yeux, dit qu'il ne s'attendait pas qu'une aussi piètre hospitalité eût une si grande récompense.





PITIÉ RÉCOMPENSÉE

Pendant mon séjour à Tiflis comme secrétaire du Consulat-Général, je revenais un soir du « Cercle », où j'étais resté jusqu'à deux heures de la nuit à un bal de bienfaisance. En rentrant dans mon logement, qui était au consulat même, je vis, étendu près de la porte qui conduisait du salon à ma chambre à coucher, le farrache du Consulat, Mamad Ali. Indigné de cette audace, je demandai au domestique qui attendait mon arrivée, ce que cela voulait dire. Celui-ci me répondit que s'étant querellé avec sa femme, le farrache était venu au consulat avec l'intention d'y passer la nuit, mais que, comme il n'avait pas trouvé de place dans

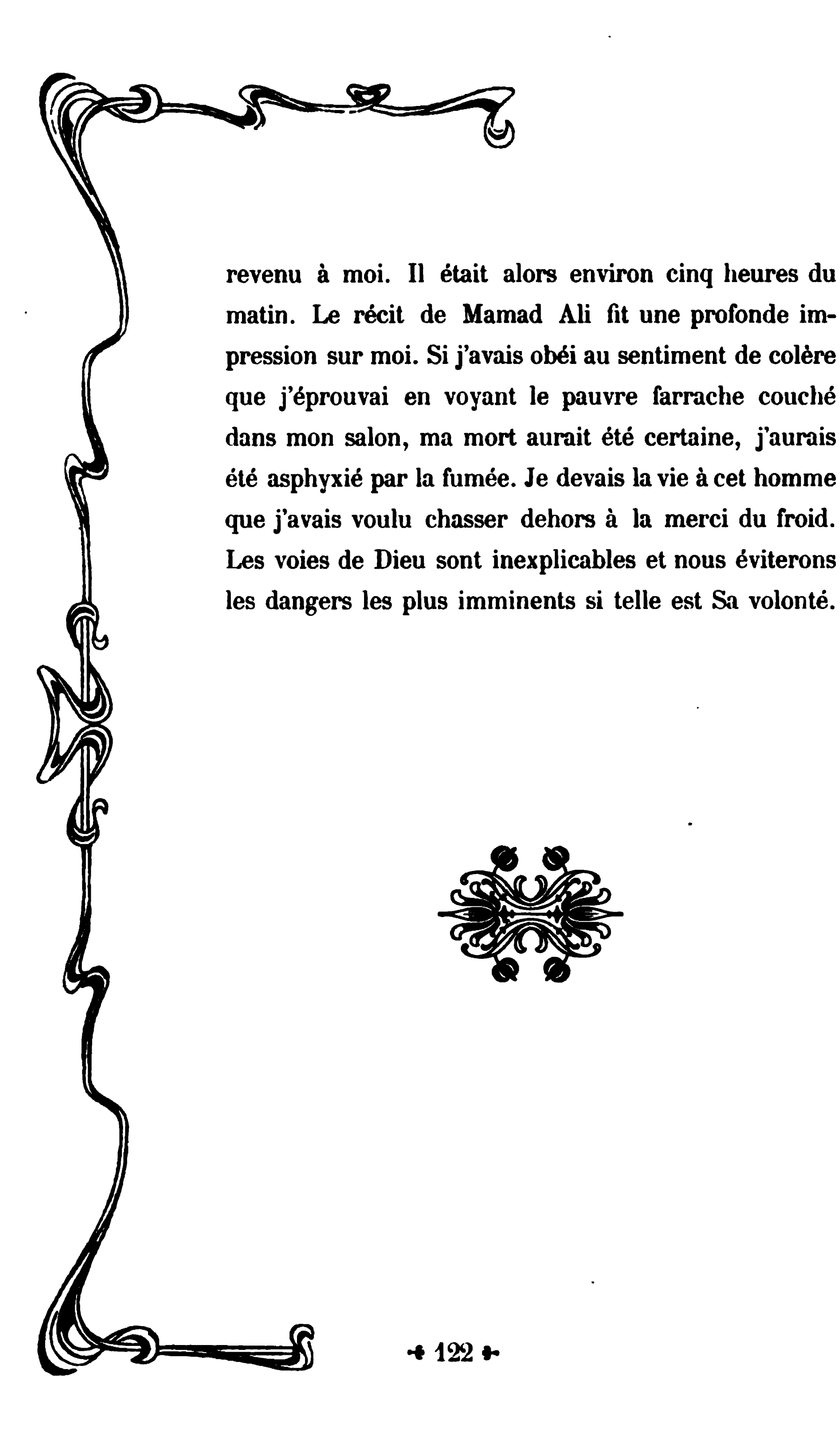


la chambre destinée aux domestiques, car ceux-ci dormaient déjà, et comme il faisait très froid dehors, il était venu dans mes appartements pour se chauffer un peu, et qu'engourdi par la chaleur du poêle allumé, il s'était laissé glisser sur le plancher où il s'était endormi. Je ne savais ce que je devais faire de cet homme. La colère me poussait à le faire réveiller et renvoyer immédiatement, mais mes sentiments d'humanité se révoltaient à l'idée de le chasser dehors par le froid qu'il faisait. Enfin, l'humanité prit le dessus et je laissai Mamad Ali dormir du sommeil d'un juste. Entré dans ma chambre à coucher et ayant fermé à double tour la porte qui communiquait avec le salon, je me couchai tranquillement et je m'endormis immédiatement, car j'étais brisé de fatigue. Je ne pourrais dire si mon sommeil dura longtemps; ce que je me rappelle, c'est seulement que je fus réveillé par une sourde douleur dans la tête : il me semblait qu'on m'enfonçait des clous dans les tempes.

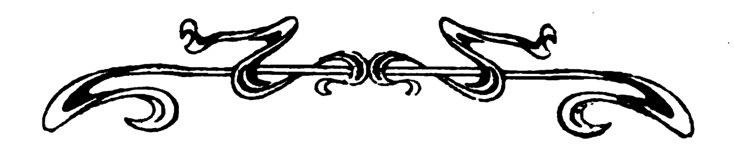
L'idée me vint que des malfaiteurs avaient pénétré dans ma chambre pour m'assassiner. Voulant me débarrasser de ces étreintes de fer qui me serraient la tête, je me mis à lutter avec l'ennemi invisible (la bougie, qui d'ordinaire brûlait toute la nuit, s'était

éteinte), mais, à bout de forces, je poussai un grand cri et je tombai sans connaissance.

Quand je revins à moi, je me vis couché par terre dans le jardin du Consulat; Mamad Ali était à mes côtés. Tout étonné, je lui demandai comment je me trouvais là, et il me raconta ce qui suit: la veille, mon domestique, en chauffant le poêle, avait, paraît-il, fermé la cheminée trop tôt et il avait, en outre, ouvert les deux soupiraux, l'un donnant dans ma chambre à coucher, et l'autre dans le salon. Comme le salon était très spacieux, l'effet du charbon ne devait pas y être aussi fort que dans la chambre à coucher qui était beaucoup plus petite. Ainsi que je l'ai déjà dit, Mamad Ali dormait sur le plancher du salon; réveillé par un mal de tête provenant du charbon, il avait ouvert toutes les fenêtres et s'était assis près de l'une d'elles, ne me sachant pas encore rentré. Le cri que j'avais poussé lui avait appris que je me trouvais dans la chambre à coucher; il s'était élancé vers la porte, qui, malheureusement, était fermée à clef en dedans. Alors il avait rassemblé toutes ses forces et enfoncé la porte. Me voyant par terre sans connaissance et s'apercevant que ma chambre était pleine de vapeur, il m'avait emporté dans le jardin, où, peu de temps après, j'étais



revenu à moi. Il était alors environ cinq heures du matin. Le récit de Mamad Ali fit une profonde impression sur moi. Si j'avais obéi au sentiment de colère que j'éprouvai en voyant le pauvre farrache couché dans mon salon, ma mort aurait été certaine, j'aurais été asphyxié par la fumée. Je devais la vie à cet homme que j'avais voulu chasser dehors à la merci du froid. Les voies de Dieu sont inexplicables et nous éviterons les dangers les plus imminents si telle est Sa volonté.



CONSEIL MATERNEL

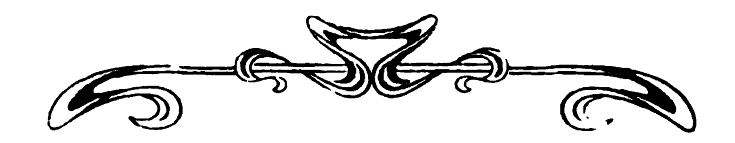
Je n'avais que sept ou huit ans lorsque un jour, pendant l'hiver, un mendiant frappa à la porte cochère de notre maison en invoquant notre charité. Ma mère, ayant pris une grosse tranche de pain, me dit d'aller la lui porter. Comme il faisait très froid et que, pour atteindre la porte, je devais traverser le petit jardin qui entourait notre maison et que je n'avais nulle envie de sortir d'une chambre bien chaude, je répondis qu'on pouvait bien envoyer le pain par un domestique. Alors ma mère me dit qu'un morceau de pain donné de sa propre main, valait dix fois autant qu'une poignée d'or envoyée par des domestiques. Je voulais encore



répliquer, mais ma mère m'imposa silence et je dus bon gré mal gré lui obéir.

Ce fut avec beaucoup de mauvaise humeur que je traversai la cour et que je donnai le pain à ce pauvre homme. Je revins dans les chambres tout maussade et avec une ferme intention de bouder; mais à la longue je trouvai cela fort ennuyeux et je préférai aller jouer avec Hassan Aga, le fils de notre voisin. Nous nous amusâmes à faire des boules de neige et à nous les jeter l'un sur l'autre. Quand nous fûmes bien fatigués tous les deux et que nos mains étaient devenues roides par le froid et rouges comme des pattes d'oie, nous nous adossâmes contre un mur et nous nous chauffâmes au soleil. Tout à coup nous vîmes qu'un coq étranger entrait dans la cour et se mettait à battre le coq de la maison. Indigné de cette audace, le petit Hassan Aga me proposa de faire des boules de neige et de livrer bataille à l'intrus. Ce fut avec joie que j'acceptai cette proposition, et voilà que nous fîmes des boules de neige et courûmes à une assez grande distance du mur pour atteindre de front notre ennemi. Tout à coup un bruit effroyable retentit. C'était le mur, auquel nous étions adossés, qui croulait. Quelques minutes de retard — et nous étions morts.

Je rentrai à la maison fort impressionné par cet accident que je racontai aussitôt à ma mère ; elle rendit grâce au ciel que je fusse sauvé d'une mort certaine et me dit que je devais ma vie à la Providence qui me récompensait pour avoir porté moi-même le pain au mendiant.



MOQUERIE PUNIE

Un jour à Tauris j'étais invité avec mes deux cousins à la noce d'un de mes parents. J'avais alors à peu près quatorze ans. Nous portions tous ce jour-là de magnifiques costumes faits pour cette occasion, car c'est un usage chez nous de mettre des habits tout neufs pour une noce. Chemin faisant, nous rencontrâmes dans le quartier de Chuturban un de nos anciens camarades d'école, un garçon à peu près de

mon âge. Il était le fils d'un riche commerçant, mais son père, qui avait fait faillite, était mort depuis quelque temps et ce pauvre garçon était resté sans aucune ressource. Ce jour-là il avait l'air tout à fait piteux ; son habit était tout en lambeaux, ses souliers troués et il ressemblait plutôt à un mendiant qu'à un enfant de bonne famille. Comme à l'école, au temps de sa prospérité, il était toujours très fier et nous traitait, nous autres, un peu du haut de sa grandeur, nous fûmes, en le rencontrant dans cet état-là, très contents d'avoir trouvé l'occasion de nous moquer de lui. Nous nous mîmes à rire en le voyant et à lui dire que si l'on lui mettait dix livres de grains sur la tête, pas un seul ne tomberait à terre, car tous entreraient dans les trous de son habit. Après avoir satisfait notre vengeance enfantine en riant de lui à notre aise, nous continuâmes notre chemin.

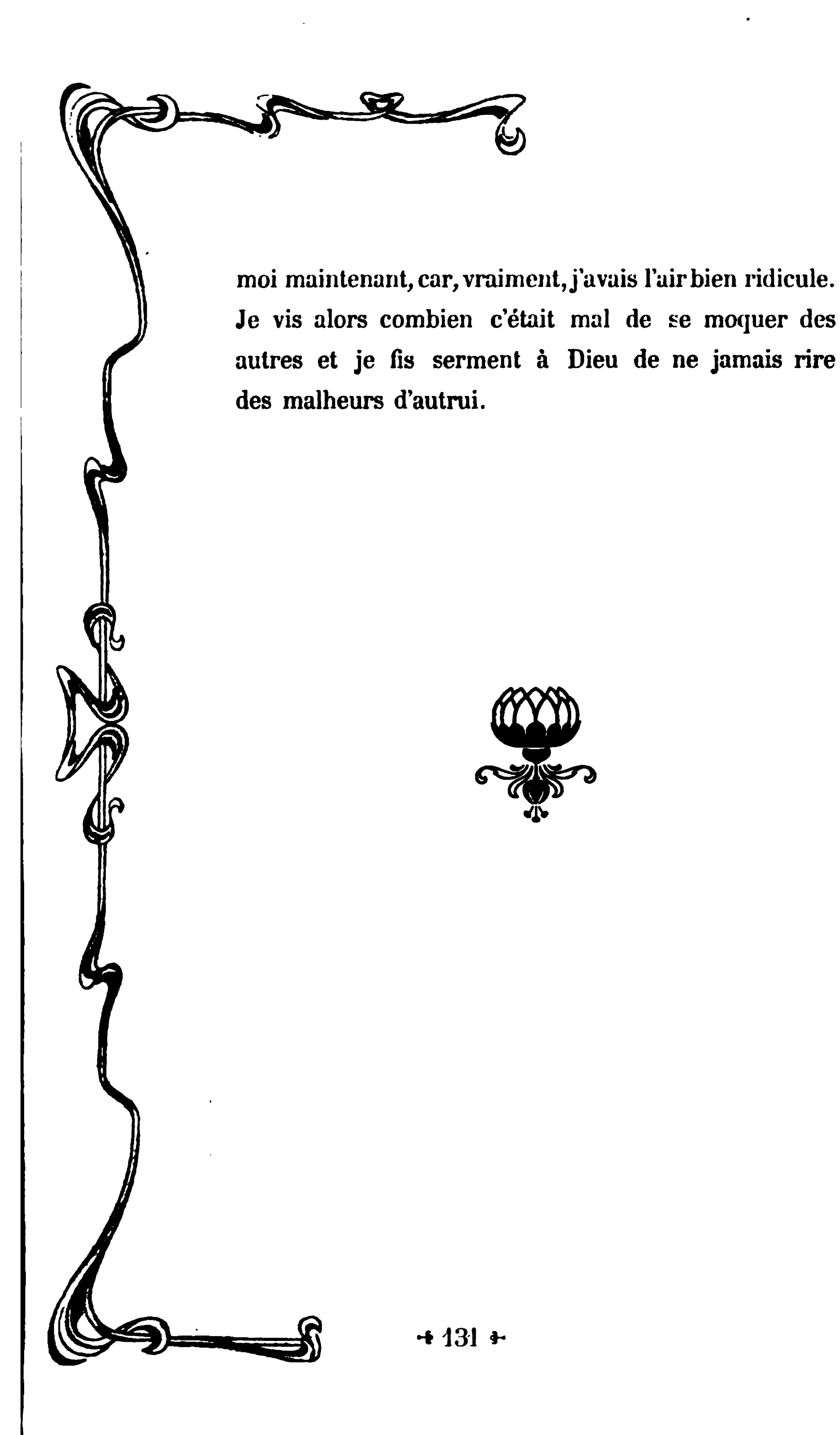
Deux ans plus tard, il y eut une grande inondation à Tauris ; la moitié de la ville, et entre autres le quartier où nous demeurions, fut emportée par l'eau. L'après-dîner de ce jour-là, comme il faisait très chaud, j'ôtai mon pardessus en arkhalouk et je me couchai dans ma chambre.

Tout à coup je fus réveillé en sursaut par ma

mère qui, d'une voix entrecoupée par la terreur, me dit que l'eau envahissait notre maison, et, en effet, je vis par la fenêtre que l'eau entrait en grand torrent par la porte du jardin. J'ai omis de dire que ce matin-là un violent orage avait éclaté, suivi d'une forte averse. La rivière, qui coulait au milieu de la ville, s'était gonflée outre mesure et avait débordé. Comme nous ne pouvions pas nous sauver par le jardin, notre seul moyen de salut était de grimper sur le toit et d'attendre là patiemment jusqu'à ce que l'eau baissât. Nous étions tous saisis de terreur; ma mère, le Coran à la main, priait Dieu de nous sauver la vie. A nos pieds, s'étalait une large nappe d'eau qui, d'un côté, touchait presque au toit puisque la maison était adossée à une colline à pente douce, et, de l'autre, s'élevait d'un mètre au-dessus du sol. Comme nous n'étions pas les seuls dans cette position, le Kiethoudà du quartier, avec quelques hommes assez magnanimes pour offrir leur secours, circulait dans toute la ville ; il nous fit descendre tous au moyen d'une échelle du côté élevé de la rue et nous fit déposer dans l'eau qui nous venait jusqu'à la ceinture; puis il nous fit emmener au cimetière de Chuturban où nous restâmes plusieures heures.

C'était un tableau vraiment déchirant que de voir

tous ces gens qui pleuraient et qui se lamentaient; quelques-uns d'entre eux se trouvaient entièrement ruinés par les flots impitoyables, et d'autres avaient subi des pertes plus graves encore : ils avaient perdu des êtres chéris, des parents, des connaissances. Un peu avant le coucher du soleil, Hadji Saadyk, un des amis de mon père, vint nous chercher; il nous emmena chez lui, nous donna des habits secs et nous tranquillisa autant qu'il put; en un mot, il fut envers nous d'une hospitalité sans pareille. Vers le matin l'eau commença à baisser et, à huit heures, comme nous étions tous très inquiets de l'absence de mon père et de l'état dans lequel se trouvait notre maison, je sortis avec Hadji Saadyk qui me prêta ses habits, car la veille, au moment de l'inondation, je n'avais que mon arkhalouk sur moi. Il fallait me voir dans son pardessus qui était naturellement beaucoup trop grand pour moi et, par conséquent, trainait à terre; son bonnet me couvrait les yeux et je perdais à tout moment les pantoufles que je portais. En un mot, j'avais un aspect tout à fait grotesque. Tout à coup je vis venir à notre rencontre le même garçon dont je m'étais tant moqué il y avait deux ans; il partit d'un grand éclat de rire en m'apercevant. C'était à son tour de se moquer de



moi maintenant, car, vraiment, j'avais l'air bien ridicule. Je vis alors combien c'était mal de se moquer des autres et je fis serment à Dieu de ne jamais rire des malheurs d'autrui.



COMPASSION POUR TOUT ÊTRE VIVANT

Pendant mon voyage avec la commission de délimitation, dont j'ai déjà parlé dans un de mes récits, nous reçûmes l'ordre de Téhéran de nous arrêter pour quelques semaines à Boujnourt, les froids rigoureux de la montagne nous empêchant de continuer nos travaux. Nous étions descendus dans la maison du gouverneur de Boujnourt ; comme celui-ci était un homme excessivement aimable et hospitalier, il faisait tout son possible pour nous rendre agréable notre séjour dans la ville et il organisait de temps à autre des chasses auxquelles, je dois l'avouer, je n'aimais pas à prendre part, car je ne pouvais jamais voir sans émotion ni sans pitié les pauvres bêtes que l'on tuait rien que par plaisir. Un jour, le chef de la commission,



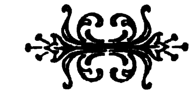
Souleiman-Khan Saahib Ihtiar, arrangea une chasse splendide en mon honneur. Je fus certainement très flatté de cette marque de distinction qu'il me témoignait et je ne pus naturellement refuser son invitation. Toute la noblesse de la ville était invitée et chacun se sentait très honoré d'être engagé par ce vénérable vieillard de soixante-dix ans, chef de la tribu d'Afchar, très aimé de Sa Majesté le Schah, dont sa femme était la tante. Tout le monde était arrivé sur de magnifiques chevaux splendidement harnachés. Les uns avaient amené avec eux des meutes, les autres des faucons dressés. Le gouverneur était venu avec toute sa suite et un entourage des plus pompeux. Avant d'arriver au lieu destiné à la chasse, Saahib Ihtiar déclara que c'était lui qui tirerait le premier coup sur ma chance. La chasse commença ; on détacha les chiens qui se dispersèrent dans différentes directions pour faire partir le gibier caché dans les buissons. Tout à coup l'aboiement redoublé d'un chien se fit entendre, et, aussitôt, un superbe faisan s'envola du taillis. Je n'avais jamais vu un plus bel oiseau de cette espèce ; ses magnifiques plumes aux couleurs radieuses brillaient au soleil comme des pierreries, et sa petite tête, surmontée d'une houppe, était fièrement plantée sur son corps

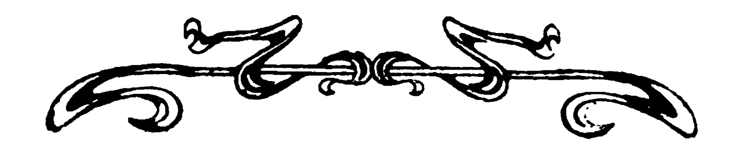
proportionné. Mon cœur se serra à la pensée que cette splendide créature, que l'on pouvait appeler un des plus beaux ornements de la nature, un instant après serait par terre une pauvre chose inerte. Dieu l'avait-t-il créée si belle, si brillante de couleurs pour que l'homme la tuât impitoyablement pour une fantaisie momentanée? Saahib Ihtiar, le fusil en main, s'apprêtait à tirer quand, ne me rendant pas compte moi-même de ce que je faisais, je me précipitai devant lui en le suppliant de ne pas tuer cet oiseau, ajoutant que, puisque celui-ci devait m'appartenir, je voulais lui épargner la vie. Tous les assistants furent grandement étonnés de cette demande qui contrastait étrangement avec les goûts des chasseurs, et, jusqu'à la fin de la chasse, il ne fut plus question que de cela.

Deux semaines plus tard, le jour de notre départ de Boujnourt, je me levai tôt le matin et, comme il faisait bien froid, je m'approchai de la cheminée qui chauffait en ce moment-là. J'étais en train de remuer le bois, lorsque tout à coup un bruit se fit entendre du côté de la cour. Je courus à la fenêtre et je vis plusieurs briques tombées du mur et deux chats qui se battaient par terre ; les bêtes avaient commencé leur lutte sur le mur, et lorsque les briques s'étaient



écroulées sous leur poids, elles avaient sauté à terre. Je m'étais à peine approché de la fenêtre, que retentit un coup de revolver ; la balle siffla près de mon oreille et traversa le chassis de la fenêtre. Voici ce qui était arrivé : la veille, j'avais ordonné à mon intendant de charger mes revolvers, car nous devions nous mettre en route le lendemain ; en les chargeant, il avait laissé tomber, sans le remarquer, une cartouche, qui avait été ramassée plus tard par un des domestiques et celui-ci, ne sachant pas ce que c'était, l'avait jetée dans la cheminée. Lorsque la flamme atteignit la cartouche, il y eut, naturellement, une explosion, dont j'aurais été la victime, si je n'avais pas quitté ma place devant la cheminée pour voir ce qui se passait dans la cour. Cet accident fut bientôt connu de toute la ville, et l'on assurait que la Providence m'avait sauvé d'une mort certaine grâce au sentiment d'humanité qui m'avait poussé, le jour de la chasse, à épargner la vie d'un pauvre oiseau.

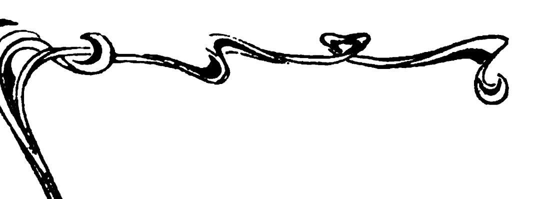




VENGEANCE

Au début de ma carrière diplomatique à Tiflis, comme deuxième secrétaire de notre consulat-général, la première chose que je gagnai fut la jalousie et la haine du premier secrétaire Mirza Mahomed Bey.

C'était un homme de cinquante ans, marié avec une indigène, de laquelle il avait cinq grands enfants. Toute son ambition était de garder, jusqu'à sa mort, sa place dont il était très fier; aussi, crut-il voir en moi un



concurrent redoutable, et devint de jour en jour plus désagréable à mon égard. Ne pouvant plus supporter toutes les chicaneries et les désagréments que cet homme me causait, j'invitai un jour Mirza Faradj Bey, l'intendant du Consulat Général, chez moi, et je le priai d'aller dire à Mirza Mahomed Bey que je comprenais son idée, mais qu'il devait se persuader que je n'étais pas rentré dans la carrière diplomatique pour le priver d'un poste qu'il occupait depuis vingt ans, oh! non, je n'étais pas si méchant que cela, mais je tenais à ce qu'il craigne quand je serais Consul-Général à Tiflis et Ministre plénipotentiaire à Pétersbourg, tandis que lui, toute sa vie, serait obligé de servir sous mes ordres. Je désirais qu'il pense un peu quelle serait sa position et qu'il me laisse tranquille pour le présent.

Mirza Faradj Bey, très incrédule, en entendant cette prédiction, me répondit que si Mirza Mahomed Bey racontait au Consul-Général ce que je venais de dire, alors au lieu d'un ennemi j'en aurais deux, et quels ennemis! Je ne crois pas que notre chef soit aussi peu ambitieux que son premier secrétaire, lui répondis-je, et j'espère qu'il voudra avancer et devenir Ministre quelque part; qu'importe alors si Pierre ou Paul le remplace! Ne pouvant plus résister devant mon

insistance, il se décida à aller chez Mirza Mahomed Bey, qui avait sa chambre à côte de la mienne. Le rire et les moqueries que j'entendis alors ne firent qu'augmenter mon courage et ma conviction dans la réalisation de tout ce que j'avais dit à l'intendant.

Quelques années après, comme je l'ai déjà écrit dans un chapitre de mes mémoires, je fus appelé à Téhéran et nommé secrétaire de la commission de délimitation. Mon absence de Tiflis fut de cinq années après lesquelles je revins comme consul-général, pour remplacer mon chef Mahomed Ali, nommé ministre plénipotentiaire à Londres.

Pour notre pays, le poste de Tiflis est un des plus importants après les légations; le titulaire étend sa juridiction sur tous les consulats, vice-consulats et agences consulaires de Perse, dans le Caucase, où il y a plus de 100,000 sujets de S. M. I. le Schah. L'arrivée solennelle du nouveau consul-général est une grande fête pour les Persans. Tous les représentants consulaires de Perse dans le Caucase doivent se rendre à Tiflis et se joindre aux notables et aux représentants de la Colonie qui viennent à la gare avec les musiques militaire et indigène pour recevoir le nouveau chef. Les fonctionnaires doivent être en grande tenue, le clergé

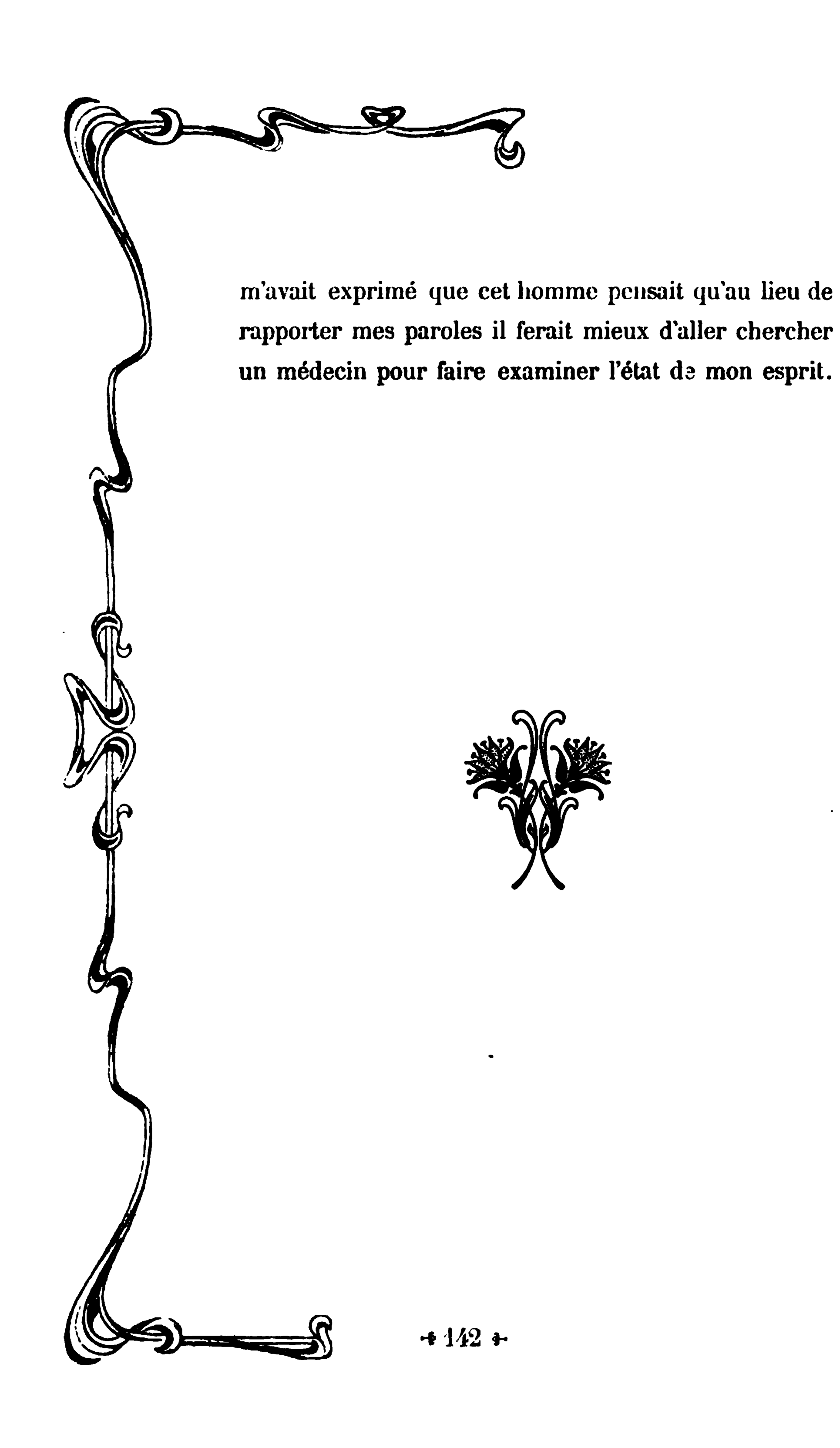
et les commerçants persans se placent en face du train, dans la gare même, tandis que les artisans se rangent à la sortie de la gare. Chaque corporation a son drapeau distinctif, et, à la sortie du consul-général, tout le monde doit s'incliner et les drapeaux saluer en signe de respect, tandis que les musiques jouent l'hymne national persan. Tout ce monde doit se rendre au consulat-général, où, après quelques minutes de repos, le nouveau chef doit recevoir les fonctionnaires, le clergé, les notables et les chefs de chaque corporation dans la grande salle où se trouve le portrait peint à l'huile, grandeur naturelle, de S. M. I. le Roi des Rois. Après avoir offert aux assistants du thé, du cherbet, des bonbons persans, le consul-général prononce un discours et fait connaître à ses compatriotes le programme de ses bonnes intentions envers ses subordonnés dont le sort lui est confié par le Schah in Schah.

Ce jour mémorable, Mirza Mahomed Bey, selon l'usage et par devoir, se trouvait à la tête du cortège pour me présenter les assistants. On peut bien comprendre sa position et son trouble, car il croyait que ses fonctions finiraient après la présentation. Contre son attente et celle de tous les Persans qui connaissaient un peu ses duretés envers moi, quand j'eus pris

place dans la voiture de gala, j'invitai Mirza Mahomed Bey à se placer à côté de moi et de même pendant la réception dans la grande salle. Dans mon discours, j'ai dit que pendant mon séjour à Tiflis, comptant sur l'aide du Ciel et l'expérience de Mirza Mahomed Bey, mon premier secrétaire, je consacrerai toute mon activité à la prospérité et au bien-être de la Colonie. D'autre part, dès le premier courrier, je priai mon Gouvernement d'accorder le titre de Khan à Mirza Mahomed Bey et à Faradj Bey, à ce dernier pour avoir fait ma commission de jadis.

Après cinq ans et demi, je quittai Tiflis avec le même cérémonial pour me rendre à Pétersbourg, comme Envoyé Extraordinaire et ministre plénipotentiaire de Perse. Mirza Mahomed Khan, que j'avais nommé gérant, jusqu'à l'arrivée du nouveau consul-général, en prenant congé de moi à la tête du cortège avait ses yeux remplis de larmes en me demandant d'excuser sa conduite envers moi quelques années avant.

Je n'oublierai jamais le dernier regard de Mirza Mahomed Khan plein de reconnaisance, et celui jeté sur moi par Mirza Faradj Khan quand je l'avais chargé de porter mes paroles au premier secrétaire. Ce regard



m'avait exprimé que cet homme pensait qu'au lieu de rapporter mes paroles il ferait mieux d'aller chercher un médecin pour faire examiner l'état de mon esprit.



Faites le bien quand l'occasion s'en présente sans vous préoccuper de la religion, de la nationalité ou du rang ; une heure viendra où vous en aurez la récompense.

DANISH [1]

Le 27 avril 1895, j'arrivai à St-Pétersbourg en qualité d'Envoyé Extraordinaire et de Ministre Plénipotentiaire de Perse. Dès ma première audience officielle, j'eus la bonne fortune de gagner la faveur spéciale de S. M. l'Empereur Nicolas II, qui donna ordre à son ministre de la cour de m'inviter à toutes les fêtes militaires et aux grandes revues des troupes.

Parmi ces solennités, il n'en est pas de plus imposantes et de plus belles que celle renouvelée de l'époque d'Alexandre II et qui consiste en une parade militaire au Champ-de-Mars.

(1) Titre équivalent à celui de docteur en philosophie donné par les savants persans au Prince Mirza Riza Khan.

En plein cœur de la Capitale des Tsars, une armée de 30,000 hommes défile dans la splendeur des uniformes et des armes, devant la famille impériale, les hauts dignitaires et sous les regards ravis du peuple.

Plusieurs semaines avant cette belle parade on construit des tribunes destinées à la noblesse et à l'élite de la société pétersbourgeoise. L'on dresse un magnifique pavillon pour l'empereur et les siens, et toutes les fenêtres des maisons d'alentour sont retenues par les amis privilégiés de leurs propriétaires.

Le Tsar se rend à cheval au Champ-de-Mars, accompagné de tous les Grands-Ducs et des membres de sa maison militaire. Il passe d'abord sur le front de ses brillantes troupes, puis se place devant le pavillon de l'Impératrice et des Grandes-Duchesses pendant que sous ses yeux défilent les superbes régiments russes dont il remercie les chefs. Le grandiose spectacle de ce défilé terminé, le Tsar se rend, avec sa famille, chez le Prince d'Oldembourg, pour déjeuner.

C'est à cette inoubliable parade que l'année suivante, je fus invité, seul parmi mes collègues, et en qualité d'aide-de-camp général de mon Auguste Souverain.

Je devais me rendre au Palais d'Hiver, pour y attendre l'arrivée du cortège et me joindre à lui. Il était environ 10 heures du matin quand le cortège passa devant le grand portail du Palais. Sa Majesté, ainsi que tous les Grands-Ducs, son état-major et les attachés militaires de toutes les nations représentées à St-Pétersbourg étaient à cheval.

Il n'y avait qu'une seule voiture de gala, attelée à la Daumont, dans laquelle se trouvaient la jeune Impératrice Alexandra Féodorowna, la Grande-Duchesse Marie Pawlona et la sœur de l'Empereur, Xénia Alexandrowna. Je montais un magnifique pur-sang arabe tout caparaçonné d'or et de pierreries, et qui attirait l'attention de tout le monde.

Le brillant défilé passa devant les régiments des chevaliers-gardes, des gardes à cheval, des hussards, des dragons, des cosaques et autres armes, le long du quai de la Néva, le plus beau du monde. Le soleil qui n'était pas brûlant, grâce à un doux zéphir printanier, donnait un éclat féérique à ce splendide spectacle. Il ajoutait des milliers d'étincelles aux innombrables décorations et aux riches uniformes des généraux et des officiers.

Sa Majesté, saluée par la cavalerie et acclamée par

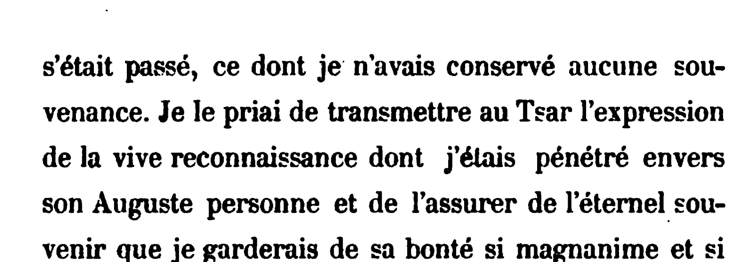
l'élégante assistance qui envahissait les fenêtres et les balcons du Quai, se dirigea vers le Jardin d'Eté. Le cortège impérial venait d'y pénétrer, quand, soudain, comme je voulais traverser la grande allée ornée de la double rangée des statues des Muses et des dieux, mon cheval, qui, au désert, n'avait jamais vu de semblables figures, en fut fort effrayé. Mes caresses, mes menaces et des coups de cravache demeurèrent impuissants à le calmer: si je serrais la bride il se cabrait, et menaçait de m'enlever de la selle ; si je lui faisais sentir les éperons, il ruait à droite et à gauche, au risque de blesser les membres du cortège. Je luttais en vain depuis quelques minutes, lorsque je sentis tout à coup mes forces m'abandonner. Il faut dire que j'entrais à peine en convalescence après une très grave maladie. Les efforts déployés, d'une part, pour maintenir dans le rang l'animal trop fougueux, et de l'autre, la dépense d'énergie qu'il m'avait fallu faire pour éviter qu'il ne causât un malheur, m'avaient affaibli. Néanmoins, j'aurais peut-être tenu bon encore quelques instants, si je n'avais vu mon cheval prendre le mors aux dents et dépasser l'Empereur... Devant cette faute contre toute étiquette et toute discipline, désespéré de l'audace et de l'impertinence de la bête, je fus saisi d'une telle honte

que je perdis connaissance et tombai de ma monture, le pied gauche resté dans l'étrier.

L'animal, encore plus effrayé, m'entraina ainsi pendant quelques instants, à l'angoisse générale de tout le cortège arrêté, et n'osant me secourir, de peur d'affoler davantage le cheval et de causer ma mort. Par bonheur, mon pied glissa soudain de l'étrier et je restai inerte sur le sol, le front déchiré, devant l'assistance frémissante de cette horrible scène. A ce moment, mon cheval, noble bête, croyant son cavalier mort s'arrêta et vint flairer mon cœur.

L'Empereur Nicolas me fit relever par ses aides-de-camp, et resta auprès de moi jusqu'à ce que la voiture, qu'il avait fallu aller quérir hors de l'immense jardin, fût arrivée avec un médecin de la Cour pour me ramener à la légation.

Je n'ouvris les yeux qu'après une syncope qui avait duré trois heures. Je remarquai que plusieurs médecins m'entouraient et que ma tête était dans la glace. A ce moment, l'aide-de-camp général Holl, qui se trouvait auprès de mon lit, m'apprit qu'il était le troisième aide-de-camp de la suite, que S. M. avait envoyé du Champ-de-Mars, pendant la revue, prendre de mes nouvelles. Ce même général me raconta tout ce qui



s'était passé, ce dont je n'avais conservé aucune souvenance. Je le priai de transmettre au Tsar l'expression de la vive reconnaissance dont j'étais pénétré envers son Auguste personne et de l'assurer de l'éternel souvenir que je garderais de sa bonté si magnanime et si noble.

Trois années plus tard, comme on le sait, Nicolas II eut la pensée généreuse de convoquer une Conférence de la Paix à laquelle prirent part les représentants de vingt-cinq Etats.

Mon pays étant au nombre de ces Etats, j'en avais été nommé premier délégué.

Ain· i qu'il arrive souvent, en pareille circonstance, la bonne intention était mal comprise et fort discutée. Les délibérations de l'Assemblée trainaient en longueur, tandis que la presse et le public prétendaient que les propositions russes dissimulaient des visées égoïstes et que l'Empereur n'était nullement aussi bon qu'on le croyait. On avait même poussé la défiance à un tel point que les russes étaient découragés, par tant de malveillance, et qu'il était déjà question de clore la Conférence. Ce bruit prenant consistance un jour que j'étais au Palais d'Orange, j'entendis mes collègues dire que pour sauvegarder l'Auguste personne

du Tsar contre tant de calomnie, il fallait dissoudre l'Assemblée sans plus tarder.

Tout à coup, devant cette attitude, le souvenir de la bonté de l'Empereur me revint en mémoire, comme une sorte d'avis mystérieux.

Je me levai, et après en avoir demandé la permission à l'Assemblée, je prononçai, *ex-abrupto*, un discours, pour faire connaître au monde entier, les qualités du cœur de Nicolas II. Mes paroles furent les suivantes :

Messieurs,

Pendant la durée de la Conférence, on a prononcé de si nombreux et de si éloquents discours qu'il serait très risqué de ma part de prendre la parole dans une langue qui n'est pas la mienne.

Le Gouvernement russe ayant fait l'honneur à la Perse de l'inviter à prendre part à la Conférence de la Paix et d'y envoyer un représentant, et Sa Majesté Impériale le Schah, mon auguste Souverain, ayant daigné me choisir pour remplir cette honorable mission, les journaux en Russie et en Suède, notamment ceux de St.-Pétersbourg et de Stockholm, où je suis également accrédité, ont salué ma nomination par des articles sympathiques, et cela d'autant plus que j'appartiens tant soit peu au monde des lettres. Quant aux journaux de mon pays, ils ont exprimé les sentiments les plus chaleureux.

Toutes ces marques d'intérêt m'imposent le devoir d'ajouter aussi de mon côté quelques mots à l'appui de la grande cause

qui est celle de l'humanité entière et dont nous avons à nous occuper ici. A tous les éloges dont le but humanitaire de la circulaire du comte Mouraview a fait l'objet, je ne saurais rien ajouter. Mais, d'autre part, des critiques ont été soulevées; on est allé jusqu'à attribuer des motifs d'égoïsme à la généreuse initiative dont la circulaire est le résultat. Ayant l'honneur de connaître personnellement S. M. Nicolas II, dont j'ai pu apprécier les sentiments de noblesse et de bonté, je suis heureux de déclarer hautement, ici, que toutes les propositions du Gouvernement russe émanent du cœur magnanime de son Souverain. C'est sans flatterie ou arrière-pensée que je fais cette déclaration. Permettez-moi, Messieurs, de vous citer une preuve de ses sentiments nobles et élevés.

Dans la première année après ma nomination au poste de représentant de la Perse à la Cour de Russie, j'accompagnais à cheval l'Empereur qui se rendait du Palais d'Hiver au Champ-de-Mars pour assister à la revue qui avait lieu à la veille du départ de l'Empereur pour Moscou, où il allait être couronné. Un peu souffrant, ce jour-là, je suis tombé évanoui de mon cheval.

L'Empereur, s'en apercevant, a arrêté son brillant cortège et il n'a continué son chemin que lorsque j'eus été mis en voiture. Pendant la revue, il envoya plusieurs fois ses aides-de-camp pour s'informer de mon état.

Notre célèbre poète Saadi s'est exprimé ainsi pour qualifier la fierté :

« Son regard ressemble à celui d'un roi qui fait passer devant soi son armée. »

Le jeune Empereur autocrate de 26 ans, qui, pour la première fois après son avènement au trône, passait la revue d'une brillante armée de 30,000 hommes, n'a pas, dans ce moment de légitime fierté, oublié un accident qui venait d'arriver à un

étranger. Eh bien! celui qui agit ainsi ne peut être égoïste, et ses actions, l'initiative qu'il a prise pour cette Conférence, ne peuvent émaner que d'un cœur bon et noble.

A la réception des Délégués de la Conférence au Palais de La Haye, vous avez pu vous convaincre combien S. M. la Reine des Pays-Bas s'intéressait à notre œuvre et au résultat qu'on pourrait en espérer.

Messieurs, remplissons, vis-à-vis du monde civilisé, notre devoir et ne décourageons pas Leurs Majestés la jeune Reine Wilhelmine et le jeune Empereur Nicolas II.

De tout mon cœur, je souhaite que la haute initiative de l'Empereur et les bons vœux de la Reine soient couronnés de succès pour le bien de notre postérité.

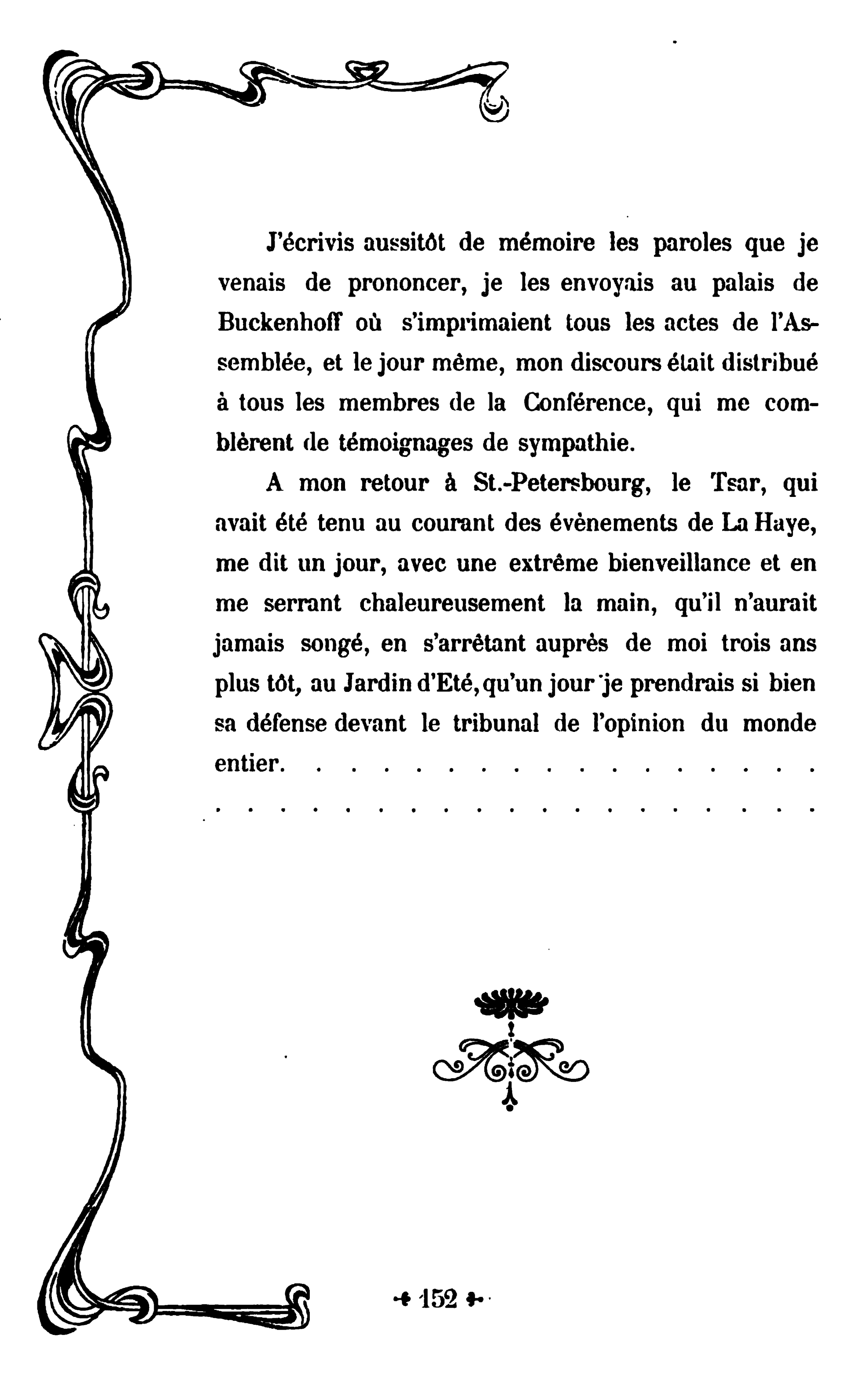
Ce discours avait été écouté avec une réelle attention et bienveillamment applaudi. L'idée de le faire publier ne m'était pas même venue à l'esprit, tant il avait été spontané et improvisé, sans recherche aucune. Je me reposais donc tranquillement chez moi, quelques heures après, quand j'entendis frapper à la porte de ma chambre ; c'était un cosaque qui m'apportait la lettre que voici de l'un des secrétaires généraux de la Conférence :

Mon cher Général,

Vous serez bien aimable de remettre au porteur le texte de votre éloquent discours ou de l'envoyer à M. le Secrétaire Général, Cabinet de la Reine, Palais de Huisten Bosch, le plus tôt possible.

Bien à vous, RAFFALOVICH.

24 Juin 1899.



J'écrivis aussitôt de mémoire les paroles que je venais de prononcer, je les envoyais au palais de Buckenhoff où s'imprimaient tous les actes de l'Assemblée, et le jour même, mon discours était distribué à tous les membres de la Conférence, qui me comblèrent de témoignages de sympathie.

A mon retour à St.-Petersbourg, le Tsar, qui avait été tenu au courant des évènements de La Haye, me dit un jour, avec une extrême bienveillance et en me serrant chaleureusement la main, qu'il n'aurait jamais songé, en s'arrêtant auprès de moi trois ans plus tôt, au Jardin d'Eté, qu'un jour je prendrais si bien sa défense devant le tribunal de l'opinion du monde entier. . . . .

. . . .



LA BONTÉ ENVERS LES HUMBLES

En 1898, quand j'étais à Pétersbourg ministre de Perse, il m'arriva l'aventure suivante :

Par un froid de 15° je me rendais un jour à Kristovsky, aux environs de la capitale, où j'étais attendu pour dîner dans une famille de mes amis. En route, je ne tardai pas à m'apercevoir que mon chasseur mourrait de froid. Déjà avant de monter sur le siège, je l'avais vu battre énergiquement ses mains et ses bras à la manière des gens qui ont peur de geler. Pris de pitié et comme nous n'avions pas encore fait une verste, je lui dis de retourner à la maison, ce qu'il fit avec une joie non dissimulée. Arrivé devant le château

de mes amis, mon cocher, voyant que le portier ne venait pas ouvrir la grille, sauta de son siège pour se mettre à sa recherche. Comme la tempête de neige sévissait avec rage, l'homme avait dû se réfugier dans une hutte d'où il ne pouvait nous entendre.

Les chevaux, que je venais seulement d'acquérir du haras d'Orloff, ne sentant plus la main de leur conducteur, partirent tout à coup à fond de train vers l'embouchure de la Néva. Leur fugue avait été si soudaine que je n'avais pas eu le temps de saisir les rênes, et je me voyais déjà condamné à une mort affreuse, broyé contre quelque arbre ou précipité dans le fleuve.

Afin d'éviter à ma tête que le premier choc qu'elle recevrait ne fût trop violent, je la couvris de la zibeline que je portais, et j'attendis dans cette position le dernier mot de ma destinée. Mais quelle ne fut pas ma surprise, après quelques minutes encore de cette course folle, de sentir que les chevaux s'arrêtaient court. Je découvris ma tête et je vis un paysan qui les tenait par la bride. Je parlais aussitôt au brave homme qui me dit qu'ayant vu de loin mon attelage emballé, il s'était placé sur le chemin pour l'arrêter. Je donnai à cet homme tout ce que j'avais sur moi en le remerciant

chaleureusement de ce qu'il avait fait. Il raconta qu'il revenait d'un marché voisin où il avait espéré vendre sa récolte de pommes de terre, mais son espoir avait été vain, et, étant très pauvre il rentrait désespéré à son isba. Il ajouta que ce qu'il recevait de moi, payait plusieurs fois la récolte invendue et que jamais il ne m'oublierait. Il se réjouit encore d'avoir pu me sauver, et, bien entendu, ma propre satisfaction dépassant de beaucoup la sienne, je tirai avec joie de tout ceci la conclusion suivante: C'était ma compassion pour mon chasseur dont l'absence avait failli me perdre, qui m'avait mérité de la Providence, la bonté de ce pauvre paysan.



N. B. — Cet ouvrage a été imprimé jusqu'à la présente page (156) à l'imprimerie du *Levant Herald*, à Constantinople.

Stockton, Calif.

A6 A.

